

doc-cévennes

FESTIVAL

INTERNATIONAL DU DOCUMENTAIRE

Lasalle en Cévennes



“EST-CE AINSI
QUE LES HOMMES
VIVENT ?”

17^e édition
09/12 MAI 2018

www.doc-cevennes.org



« **Est-ce ainsi que les hommes vivent ?** » Le thème du Festival reprend ce vers célèbre d'Aragon. La date de parution du livre « Roman inachevé » (où se trouve ce poème) explique largement son ton amer et nostalgique. En 1956 Budapest semblait sous l'assaut des chars soviétiques, et l'URSS elle-même dénonçait les crimes « du culte de la personnalité stalinien ». Les Partis Communistes du monde entier sont effarés.

■ Aragon avait de quoi être décontenancé, lui qui avait chanté, « Vive le Guépéou (police politique de Staline), figure dialectique de l'héroïsme. » Le croyant athée ne savait plus à quel saint communiste se fier. Le mur de Berlin se lézardait déjà, avant même d'avoir été construit. Le poète aurait pu aussi bien écrire : *Est-ce ainsi que les illusions meurent ?*

Dans le même poème Aragon a écrit : « *La pièce était-elle ou non drôle / Moi si j'y tenais mal mon rôle / C'était de n'y comprendre rien* ».

■ Mais, me direz-vous, pourquoi nous parler d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître, sauf par les livres et par les documentaires ? Parce que ce vertige d'Aragon résonne en nous avec une actualité imprévue.

La planète est confrontée à une mutation rapide et sans retour. La précarité gagne tous les aspects de la vie humaine : le climat, les équilibres internationaux, les inégalités, le travail, la formation, les frontières, les familles... Certains se sécurisent avec les vieilles idéologies totalitaires ou rêvent d'un passé idéalisé. Tous les vieux repères tombent.

« Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » exprime l'angoisse moderne qui s'accompagne d'une volonté de justice, de solidarité envers les plus faibles, et notamment envers les exilés qui fuient la guerre, l'oppression ou la misère.

■ Nous accueillons à nouveau nos amis Québécois, fidèles partenaires, avec un nombre important de films. Notre ouverture sur l'international se poursuit aussi avec le Mexique. Nous travaillons une nouvelle fois main dans la main avec l'IRIS dans une perspective d'échanges. Enfin, nous offrons nos écrans à des réalisateurs comme Pierre Carles, qui vont toujours chercher à la marge le poil à gratter qui pourrait nous faire éternuer. CP Productions fêtera avec nous ses 20 ans d'existence, et ce sera un anniversaire joyeux !

■ Nous avons aussi souhaité rendre un hommage particulier à Michka Saäl, disparue en juillet 2017, une amie pour nous, une réalisatrice de talent pour tous. Ses films d'une grande poésie incarnent cette démarche des hommes et des femmes qui ne se contentent pas du monde tel qu'il est.

Le Festival évolue. Nous avons développé trois pôles autonomes : le Festival de Lasalle, le Réseau de diffusion qui va irriguer villages et territoires (Le Vigan, Ganges, Anduze, Ispagnac, Pont de Montvert, Vialas en liaison avec nos partenaires locaux), et la Production. DOC-Cévennes développe également un volet « Education à l'image », en direction des publics de collèges (Anduze, Le Vigan, Ganges) et de lycées (Lunel, Le Vigan), avec des projections et des interventions en période scolaire.

■ Au moins le temps du Festival, et pourquoi pas au-delà, nous aimerions que les hommes vivent très simplement comme le propose le poète russe Ossip Mandelstam – mort au Goulag soviétique, le 27 décembre 1938 : « *Prendre un passant par la main et lui dire : sois gentil faisons route ensemble* ».

08 | 68, MON PÈRE ET LES CLOUS

Samuel Bigiaoui

09 | A BASTARD CHILD

Knutte Wester

67 | A GREAT DAY IN PARIS

Michka Saäl

10 | A SYRIAN LOVE STORY

Sean MacAllister

11 | A THOUSAND GIRLS LIKE ME

Sahra Mani

12 | ATELIERS VARAN / Lasalle

Marguerite Chadi / Sabrina Chebbi / Maylis Dartigue
Brigitte Jamois / Sarah Limorté / Greta Loesch
Pauline Molozay / Nicolas Thomas / Sabri Tida

54 | ALMOST HEAVEN

Carol Salter

15 | BEYOND THE WAVES

Alain de Halleux

43 | CAS D'ÉCOLE

Christophe Coello

46 | CHALAP UNE UTOPIE CÉVENOLE

Antoine Page

55 | CHINAS'S VAN GOGHS

Yu Haibo & Yu Tianqi Kiki

65 | DÉPOSSESSION

Mathieu Roy

56 | DERNIERS JOURS À SHIBATI

Hendrick Dusollier

16 | DES HOMMES QUI VEILLENT

Diane Sorin

17 | DES LOIS ET DES HOMMES

Loïc Jourdain

48 | DES RÊVES SANS ÉTOILES

Mehrdad Oskouei

60 | DESTIERROS

Hubert Caron-Guay

18 | EL CHARRO DE TOLUQUILLA

José Villalobos

42 | ENFIN PRIS ?

Pierre Carles

19 | FORCE MAJEURE

Mohamed Siam

47 | HARLAN COUNTY USA

Barbara Kopple

21 | KINSHASA MAKAMBO

Dieudo Hamadi

23 | KINSHASA SYMPHONY

Martin Baer & Claus Wischmann

69 | L'ARBRE QUI DORT RÊVE
À SES RACINES

Michka Saäl

27 | L'EMPIRE DE LA PERFECTION

Julien Faraut

32 | LA COULEUR DU CAMÉLÉON

Malory Moure

61 | LA RIVIÈRE CACHÉE

Jean-François Lesage

24 | LAS MARIMBAS DEL INFIERNO

Julio Hernández Córdón

26 | LE MERVEILLEUX ROYAUME
DE PAPA ALAEV

Tal Barda & Noam Pinchas

28 | LE RÊVE DE NIKOLAY

Maria Karaguiozova

64 | LES DÉPOSSÉDÉS

Mathieu Roy

29 | LES FLEURS DU BITUME

Karine Morales & Caroline Péricard

38 | LE SAINT DES VOYOUS

Maïlys Audouze

49 | LES SENTINELLES

Pierre Pezerat

25 | LINDY LOU JURÉ N°2

Florent Vassault

62 | MANIC

Kalina Bertin

30 | MATTRESS MEN

Colm Quinn

66 | MINORITAIRES

Simon Gaudreau

57 | MY FATHER AND MY MOTHER

Jiao Bo

58 | MY LAND

Fan Jian

31 | NORMAL AUTISTIC FILM

Miroslav Janek

38 | OÙ SONT PASSÉS ROMÉO
ET JULIETTE ?

Laura Delle Piane

32 | PIANO

Vita Maria Drygas

63 | PRIMAS

Laura Bari

70 | PRISONNIERS DE BECKETT

Michka Saäl

33 | PROSPER ET LA JEUNESSE PÉTILLANTE

Laurence Kirsch

34 | QUAND J'AVAIS 6 ANS,
J'AI TUÉ UN DRAGON

Bruno Romy

35 | RHYTHM & INTERVALS

Comes Chahbazian

36 | SANS ADIEU

Christophe Agou

37 | SONITA

Rokhsareh Ghaem Maghami

39 | THE STARS OF STERN

Gad Abittan

51 | VIVRE RICHE

Joël Akafou

44 | VOLEM RIEN FOUTRE AL PAÏS

Pierre Carles, Christophe Coello & Stéphane Goxe

ANNÉE APRÈS ANNÉE FILMER EN POINTILLÉS LA VIE À LASALLE

52 | SÉANCE LASALLOISE

La porte bonheur

avec la participation des maîtresses et maîtres
de l'école de Lasalle / Camille, Cécile, Charlotte,
Marie, Nicole, Bertrand, Philippe, ...
et tous les élèves

Pauline, Luc et les autres

Marguerite Chadi / Atelier Varan - Lasalle

LES EVENEMENTS

SOIRÉES MUSICALES / 22h - 1h30

Sous les Halles du village

MERCREDI 9 MAI

Chakaré......la réunion intergénérationnelle de passionnés de groove et de musique afro.

JEUDI 10 MAI

Fendiké......vous fait danser, voyager sur les rythmes irrésistibles et hypnotiques d'un Afrobeat entraînant et des compositions originales envoûtantes. Du Nigeria au Ghana, de l'Éthiopie au Cameroun.

VENDREDI 11 MAI

Les Cévenniks......nous font voyager entre l'héritage musical occitan, celui des Régions de France et des Balkans. Novices... laissez-vous entraîner par les initiés, joignez-vous au bal !

SAMEDI 12 MAI

Les Fanfarons de Lasalle......Cuivres, contrebasse, banjo, percussions, accordéon et violon. Un répertoire musical bio-diversifié aux propriétés euphorisantes et stimulantes qui donne envie de danser !

EN AVANT PREMIÈRE

SPECTACLE DÉVIATION

Vendredi 11 entre midi et 14h

Spectacle de Sophie Bourdieu, Charlène Moura & Claire Lascoumes, comédiennes et musiciennes.

« Déviateurs Ambulants, fourvoyeurs de destinées, combattants féroces et clownesques du déterminisme ambiant, grands défenseurs des éléments perturbateurs, du singulier, de l'atypique, du brin de folie, du pas de côté ! Prenons tous la déviation ! » Extrait de la déambulation joyeuse



INSTANTS POÉTIQUES

Poésie à voix haute / Textes de Marthe Omé

Un RDV quotidien / Porche du Temple entre 13h30 & 14h



Destiné aux professionnels et au public, www.film-documentaire.fr est un outil d'intérêt général au service du film documentaire. Non commercial, ce site de référence est indépendant des médias.

Le cœur du site est sa perspective encyclopédique grâce à sa base de données de films francophones, d'auteurs et de producteurs, développée en partenariat avec plusieurs institutions dont la BNF, la BPI, le CNC, l'INA, la Maison du documentaire (Lussas), la PROCIREP, le RED, la SACEM, la SCAM, Vidéadoc. Il comprend de nombreuses fonctions complémentaires : annuaire des festivals, annuaire des professionnels, recherches thématiques, centralisation de publications, d'articles, de sites liés...

Une de ses missions est d'offrir un espace permanent d'actualité sur le genre documentaire, notamment grâce à sa lettre bimensuelle publiée par son équipe permanente.

Rencontre / sous l'égide de l'association REAL Occitanie

COLLECTIF AMBER

les secrets de fabrication d'une œuvre collective

« Mettez tout ensemble la vie, le travail, les amitiés. Ne vous laissez pas prendre dans les institutions. Vivez de peu, vous resterez libres. Et puis, consacrez-vous à ce qui vous donne envie de vous lever chaque matin .» Tels étaient les principes fondateurs du collectif «Amber, cinéma et photographie», en 1968. *(page : 14)*

Carte blanche à l'I.R.I.S

Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux

LES SCIENCES HUMAINES HORS LES MURS

Pour la seconde fois cette année, DOC-Cévennes ouvre une fenêtre sur la recherche en sciences humaines, et invite le public à entrer dans les coulisses d'un laboratoire et de ses questionnements. Pour ce second rendez-vous, six chercheurs du CNRS, sont invités à parler de leurs travaux en présentant un film de leur choix qui entre en résonance avec leurs travaux. *(page : 45)*

En écho à ces rencontres

TABLE RONDE

« Comment concilier le métier de chercheur en sciences sociales et l'engagement politique ? »

FOCUS QUÉBEC

c'est toute une cinématographie à la fois singulière et polymorphe, que représente aujourd'hui le documentaire québécois. Nous avons donc pensé, cette année, le cœur de notre programmation autour d'une « carte blanche » aux RIDM (Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal). *(page : 59)*

& hommage à Michka Saäl

disparue en juillet 2017, une amie pour nous, une réalisatrice de talent pour tous.

FOCUS CHINE

La sélection de ce Focus Chine nous montre quelques facettes du vaste kaléidoscope que constitue aujourd'hui la Chine. Un pays complexe, contradictoire. *(page : 53)*

CP PRODUCTION... 20 ans déjà !

La société de production s'est constituée avec la productrice Annie Gonzalez, le réalisateur Pierre Carles et 5 autres associés pour permettre la sortie du premier long-métrage de Pierre Carles, Pas vu pas pris (1998), film de critique des médias censuré par les chaînes de télévision françaises. Elle compte aujourd'hui 24 associés, et un catalogue de longs-métrages documentaires qui sortent au cinéma... et ne sont toujours pas diffusés sur les chaînes de télévision ! *(page : 41)*

tënk

Le cinéma documentaire
en ligne - www.tenk.fr



15% DE RÉDUCTION !

CODE PROMO : DOCCEVENNES2018

Valide sur les abonnements de 3, 6 et 12 mois.



Gad Abittan / réalisateur
séance : THE STARS OF STERN

Cyriac Auriol / producteur, distributeur
séance : LAS MARIMBAS DEL INFIERNO

Laura Bari / réalisatrice
séance : PRIMAS

Kalina Bertin / réalisatrice
séance : MANIC

Pierre Carles / réalisateur
séances : ENFIN PRIS ?
VOLEM RIEN FOUTRE AL PAÏS

Hubert Caron-Guay / réalisateur
séance : DESTIERROS

Aleksandra Cheuvreux / Productrice
& Distributrice - DOCKS 66
séance : DES LOIS ET DES HOMMES

Christophe Coello / réalisateur
séance : CAS D'ÉCOLE

Marie Demart / programmatrice
séance : SANS ADIEU

Bruno Dequen / directeur de la programmation
des RIDM
FOCUS QUÉBEC

Hendrick Dusollier / réalisateur
séance : DERNIERS JOURS A SHIBATI

Sangoma Everett / percussionniste
séance : A GREAT DAY IN PARIS

Julien Faraut / réalisateur
séance : L'EMPIRE DE LA PERFECTION

Ricky Ford / saxophoniste
séance : A GREAT DAY IN PARIS

Mark Foss / producteur
atelier : AUTOUR DE MICHKA SAÄL

Simon Gaudreau / réalisateur
séance : MINORITAIRES

Annie Gonzalez / productrice - CP Production
séances : CAS D'ÉCOLE
VOLEM RIEN FOUTRE AL PAÏS
ENFIN PRIS ?

Stéphane Goxe / réalisateur
séance : VOLEM RIEN FOUTRE AL PAÏS

Guy Hakim / coproducteur
séance : PRISONNIERS DE BECKETT

Alain de Halleux / réalisateur
séance : BEYOND TE WAVES

Georges Heck / Directeur de la Cinémathèque
du documentaire
table ronde : CINÉMATHÈQUE DU DOCUMENTAIRE

Moritz Hunsmann / sociologue - IRIS-EHESS
séance : LES SENTINELLES
table ronde : IRIS

Nicolas Jaoul / anthropologue - IRIS-EHESS
table ronde : IRIS

Maria Karagiozova / réalisatrice
séance : LE RÊVE DE NIKOLAY

Khatera / protagoniste du film :
A THOUSAND GIRLS LIKE ME

Laurence Kirsch / réalisatrice
séance : PROSPER ET LA JEUNESSE PÉTILLANTE
rencontre : REAL

Lihong Kong / productrice
atelier : AUTOUR DE MICHKA SAÄL

Eliane de Latour / cinéaste,
anthropologue - IRIS-EHESS
séance : VIVRE RICHE

Jean-François Lesage / réalisateur
séance : LA RIVIÈRE CACHÉE

Nadine Ltaïf / chargée de production,
poète, comédienne
séance : L'ARBRE QUI DORT RÊVE À SES RACINES
atelier : AUTOUR DE MICHKA SAÄL

Jean-François Naud / réalisateur
rencontre : REAL

Antuanetta Mishchenko / pianiste
séance : PIANO

Chowra Makaremi / anthropologue - IRIS-EHESS
séance : DES RÊVES SANS ÉTOILES
table ronde : IRIS

Sahra Mani / réalisatrice
séance : A THOUSAND GIRLS LIKE ME

Lionel Marchand / réalisateur
séance : LA PORTE BONHEUR

Pascal Marichalar / sociologue - IRIS-EHESS
séance : HARLAN COUNTY USA
table ronde : IRIS

Karine Morales / réalisatrice
séance : LES FLEURS DU BITUME

Michel Noll / producteur ICTV -
distributeur Solferino Images, auteur, réalisateur
séances : CHINAS'S VAN GOGHS
MY FATHER AND MY MOTHER
MY LAND

Mehrdad Oskoueï / réalisatrice
séance : DES RÊVES SANS ÉTOILES

Antoine Page / réalisateur
séance : CHALAP - UNE UTOPIE CÉVENOLE

Julie Pagis / chercheuse en sociologie politique
IRIS-EHESS
séance : CHALAP - UNE UTOPIE CÉVENOLE
table ronde : IRIS

Marianne Palesse / Déléguée générale d'Images
en Bibliothèques
table ronde : CINÉMATHÈQUE DU DOCUMENTAIRE

Caroline Péricard / réalisatrice
séance : LES FLEURS DU BITUME

Graeme Rigby / cinéaste, Collectif Amber
rencontre : REAL

Bruno Romy / réalisateur
séance : QUAND J'AVAIS 6 ANS, J'AI TUÉ UN DRAGON

Dominique Rousselet / vice-présidente d'image
en bibliothèques - Chargée du cinéma documentaire
à la bibliothèque Carré d'Art de Nîmes
table ronde : CINÉMATHÈQUE DU DOCUMENTAIRE

Mathieu Roy / réalisateur
séance : LES DÉPOSSÉDÉS & DÉPOSSESSION

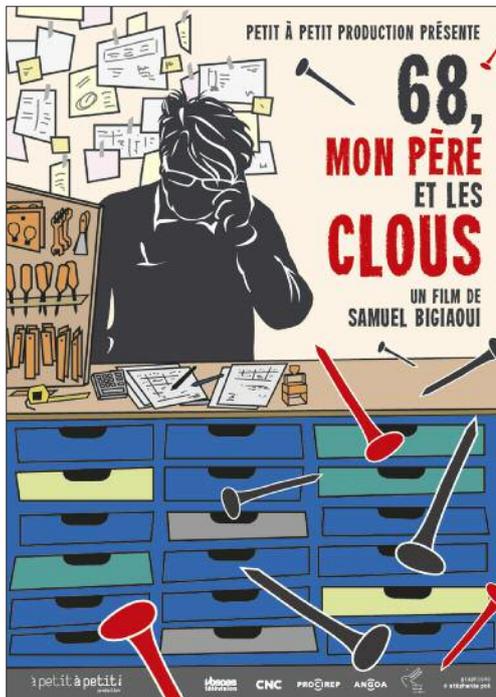
Mohamed Siam / réalisateur
séance : FORCE MAJEURE

Diane Sorin / réalisatrice
séance : DES HOMMES QUI VEILLENT

Florent Vassault / réalisateur
séance : LINDY LOU, JURÉ N°2

José Villalobos / réalisateur
séance : EL CHARRO DE TOLUQUILLA

Pierre Vinour / producteur
séance : SANS ADIEU



68, MON PÈRE ET LES CLOUS

| Samuel Bigiaoui 2017 | 1h24mn | France | Petit à Petit Production

« Bricomonge se trouve être un centre névralgique de la vie sociale pour ce quartier prenant les aspects d'une agora. Plus que discret, je sais de mon père qu'il s'engage très jeune, dans la politique et l'action militante au sein de la Gauche Prolétarienne lors des événements de 68. Bricomonge va fermer. Au moment de l'ultime inventaire et avant la disparition de ce qui a nourri mon imaginaire d'enfant, ce film tente de répondre à une question que je me pose depuis petit : qu'est-ce qui a fait qu'un homme, plutôt intellectuel et cultivé, décide d'ouvrir à 40 ans une boutique de bricolage ? Car voilà, de mon père, je ne sais pratiquement rien, sauf qu'il vend des clous. »

Filmer ses parents, interroger la filiation : la démarche est largement répandue en documentaire. Mais rares sont les réalisateurs qui réussissent cet exercice à la fois tentant et périlleux. Pour son premier film, Samuel Bigiaoui relève le défi avec grâce, et simplicité.

Il filme son père qui tient depuis 30 ans une boutique de bricolage, rue Monge à Paris. Le magasin va bientôt fermer et Samuel se demande pourquoi un homme intellectuel et cultivé, ancien maoïste, a choisi d'ouvrir ce petit commerce de proximité. Entre les rayonnages qui se vident peu à peu, l'arrière-boutique et jusqu'au sous-sol, la caméra capte les relations complices avec des clients fidèles et celles entre ce patron atypique avec ses employés d'origines très diverses.

C'est un huis clos qui transpire d'humanité. Par les dialogues parfois profonds ou légers, par les boutades, par les regards. Peu à peu se dessine aussi, une relation très touchante entre le fils-filmeur et le père filmé. Grâce à une juste distance de la caméra, Samuel Bigiaoui signe un film à la fois pudique, fluide et sensible.

Marie Thomas-Penette - Web et Documentaire / Septembre 2017

Avez-vous déjà songé à l'immense poésie qui se niche dans un magasin de bricolage ? [...] Magnifique observatoire de l'Humanité finalement.

Dorothée Barba - France Inter / Août 2017

C'est un huis clos qui transpire d'humanité. [...] Grâce à une juste distance de la caméra, Samuel Bigiaoui signe un film à la fois pudique, fluide et sensible.

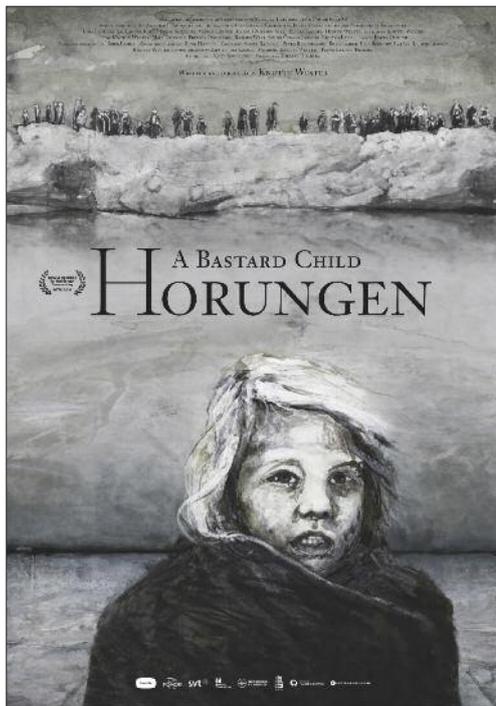
Marie Thomas-Penette - Web et Documentaire / Septembre 2017

« C'est aussi, en creux ; le récit de la fin d'un monde, la fin d'une génération. Une cliente dit à un moment, avec les larmes aux yeux se sentir décalée, et qu'elle n'arrive plus à vivre dans ce monde »

Samuel Bigiaoui, extrait d'un entretien de Marie Baget pour le Blog Documentaire / Août 2017



Samuel Bigiaoui s'est toujours intéressé au cinéma documentaire. Enseignant en mathématiques et architecte depuis 2014, il a travaillé, en outre, sur le lien entre pédagogie et architecture. Parallèlement, il a écrit et réalisé son premier film documentaire : 68, mon père et les clous.



★ Première mondiale, Hot Docs 2016 -, Sheffield Doc / Fest (Angleterre) / Prix de la meilleure réalisation, Festival international du film documentaire, CRONOGRAF (Moldavie)

A BASTARD CHILD

| Knutte Wester 2016 | 57mn | Suède | Bautafilm AB, Pomor Film AS

Les Misérables peints par l'artiste K. Wester, à cela près qu'il s'agit d'une histoire vécue, celle de l'enfance de sa grand-mère, enfant naturelle née en 1909 à Stockholm.

Quand la fiction donne corps à la réalité, à travers les vignettes qui reconstituent une vie, les images d'archives publiques et les films familiaux, la magie du cinéma opère sur nous. *A bastard Child* est un film sur la mémoire, qui mêle intelligemment des images de sources différentes, dont le fil noir et blanc est le dessin de l'artiste, à mi-chemin de la BD et du film d'animation.

Une voix off, sans émotion, raconte : l'exclusion de la mère, une « putain », la naissance de l'enfant, son placement, son adoption, son retour auprès de sa mère, la vie misérable, le rejet par la société. Parfois, la fierté et la révolte qu'Hervor Wester aura pour seuls bagages, et qui lui donneront son surnom, la « Lutteuse ». Le petit-fils écoutait ces histoires qui le fascinaient, elles ont servi de terreau à son imaginaire ; son film est avant tout un hommage à ses deux ancêtres, l'une et l'autre n'ayant jamais accepté d'être des victimes. Sa grand-mère, devenue une grande figure de la lutte pour les droits des femmes en Suède, s'est battue toute sa vie pour faire changer les mentalités.

Vignette après vignette, l'histoire de Hervor se déroule sous nos yeux, tristement, nous reléguant dans l'impuissance, nous confrontant à l'injustice, celles que nos sociétés « compatissantes » continuent d'accepter, celles qui nous dérangent si peu, au fond, que nous déléguons aux instituts - à l'époque, devenus des associations aujourd'hui - la charge de les cacher. C'était pire avant ? En effet, les associations pour l'enfance sont à présent nombreuses et efficaces pour une grande majorité des jeunes, mais pour ceux qui sont exclus, chassés, discriminés, étrangers n'est-ce pas semblable au début du siècle précédent ? A travers l'histoire singulière d'Hervor Wester, ce sont tous les mis-au-ban de la société qui sont mis en lumière.

Marion Blanchaud

Les aquarelles palpitent d'une vie intense.

Maria Domellöf-Wik - Göteborgs-Posten / Février 2017

Il s'agit d'apprendre et de ne jamais abandonner. Il s'agit de l'Humain et d'une page de l'Histoire que nous ne devons plus reproduire.

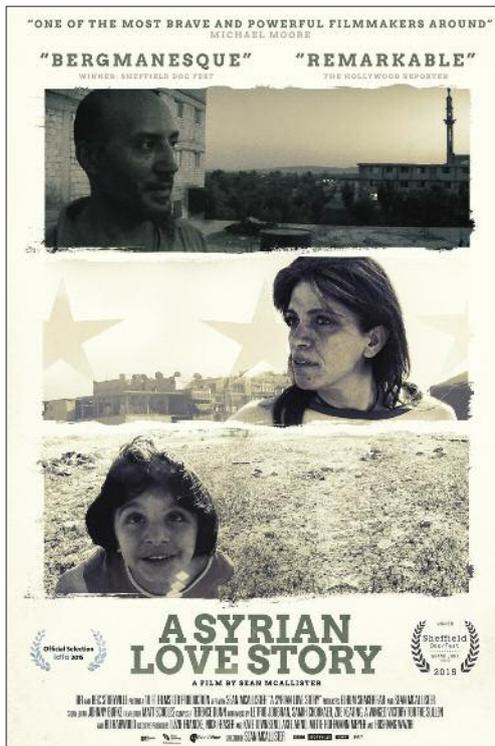
Ulkar Alakbarova - Mai 2017 / Hotdocs

« Au total, il y a environ 780 peintures dans le film. Quand j'ai commencé, je pensais qu'il ne durerait qu'un quart d'heure. Mais l'histoire n'a cessé de croître et de grandir. C'est probablement une bonne chose que je me sois fait piéger dans ce projet parce que si j'avais connu la durée finale je n'aurais jamais osé commencer.

Knutte Wester - Extrait d'un entretien réalisé par Emma Vestrheim - Scandinavian Cinema / Mai 2017



Knutte Wester, artiste et cinéaste suédois, a étudié à l'Académie des Beaux-Arts d'Umeå et de Johannesburg. Son travail conjugue vidéo, sculpture et installations et interroge le rapport de la société au pouvoir, à l'identité, à l'exil. Il a participé à des expositions dans le monde entier, notamment à Moscou, Johannesburg et Stockholm. Parmi ses films on peut citer *Horungen – A Bastard Child* (2016), *Down in a City Without Name* (2013), *Gzim Rewind* (2010), *Längs Guldgatan* (2005).



A SYRIAN LOVE STORY

| Sean MacAllister 2015 | 1h19mn | Royaume-Uni | tenfoot films

■ *A Syrian love story* est un très beau film. Son titre pourrait nous faire penser qu'il s'agit, une nouvelle fois, de nous apitoyer sur le triste sort d'un couple de réfugiés syriens et de leurs enfants. Pas du tout.

Le réalisateur Mac Allister tourne le dos aux clichés. Les personnes dont il nous parle ne sont pas des symboles, mais des gens bien réels. Il a su nouer avec eux une relation d'une surprenante intimité. Le film, commencé en 2009, a été tourné sur 5 ans. Les protagonistes s'appellent Amer et Raghda, et c'est bien d'eux dont il s'agit. Pas des réfugiés en général.

Le couple s'est rencontré dans une prison syrienne. Avec l'expérience du printemps arabe, ils ont vécu l'espoir de vivre dans un pays plus libre. Et puis la répression, l'exil en France, à Albi. Là, ils ont pu reconstruire une vraie vie, au point que leur petite fille se considère spontanément française. Une intégration réussie.

Mais leur histoire leur pèse. Surtout, elle les oriente vers des choix personnels différents. Amer le dit : il a trouvé la quiétude en France ; enfin il peut se libérer de la colère, avoir des projets.

Mais sa femme Raghda reste marquée par son histoire. Elle veut continuer à se battre pour l'opposition syrienne et pour ses idéaux. Elle reste profondément militante. Le divorce semble inévitable.

Comment se situer par rapport à sa propre histoire, surtout si elle est dramatique ?

Comment un couple peut-il continuer à vivre ensemble avec des projets de vie si différents ? Que transmettre à ses enfants ?

Ces questions nous concernent même si chacun y répond à sa façon, en fonction de son histoire, de son expérience et de sa sensibilité...

Le film de MacAllister et son dénouement, nous obligent à nous questionner nous-mêmes. Il ne nous laisse pas indemnes.

Gérard Feldman

❖ Grand Prix du jury, Millenium 2016 – Festival international du documentaire – (Bruxelles, Belgique) / Prix du Jury, FIFDH 2016 – Festival du Film et Forum International sur Les Droits Humains – (Genève, Suisse) / Meilleur film, Festival international du film documentaire sur les Droits de l'Homme Jeden Svět 2016 (Prague - République tchèque) / Grand Prix du jury, Sheffield Doc/Fest 2015 (Sheffield, Royaume-Uni) / Meilleur documentaire à : The British Independent Film Awards ; The European Film Awards ; The Critic's Circle Film Awards

■ Un documentaire intime et poignant.

Wendy Ide - The Times / Septembre 2015

■ Poursuivant notre compte à rebours des meilleurs films sortis au Royaume-Uni cette année, nous applaudissons l'histoire déchirante d'un couple [qui] fuit les horreurs de la Syrie.

Peter Bradshaw - The Guardian / Décembre 2015

■ Un acte essentiel de témoignage; un chemin crucial vers la compréhension.

Trevor Johnston - Timeout / Septembre 2015

/// Elle ne peut pas être Che Guevara et mère en même temps.

Amer - Extrait du film

Sean McAllister « J'ai fait mon premier film pour échapper à l'usine. [...] J'ai envoyé le film à l'école NFTS [National Film and Television School dans le Buckinghamshire] et j'ai été reçu. Quatre années pendant lesquelles j'ai tout appris ». Aujourd'hui, Sean McAllister est un cinéaste anglais indépendant, avec à son actif une dizaine de films. Il filme au plus proche de ses personnages, des portraits sensibles et profonds de personnes prises dans des conflits politiques et personnels. « L'un des cinéastes les plus courageux et les plus importants » a dit Michael Moore.

Filmographie partielle

2015 - A Syrian Love Story

2012 - The Reluctant Revolutionary

2008 - Japan: A Story of Love and Hate

2004 - The Liberace of Baghdad

2002 - Hull's Angel / 2000 - Settlers

1998 - The Minders / 1997 - Working for the Enemy



WORK WIN PROGRESS

C'est avec plaisir
que nous accueillons
Sahra Mani,
accompagnée de
Khatera,
qui vient nous présenter
son nouveau film
lors de cette séance
work in progress

II *Ma vie entière j'ai connu la guerre, la souffrance ... tant d'histoires de misère humaine pour la plupart vécues par des femmes. Je fais partie d'une société où violence domestique et inégalité sont les plus grandes au monde. Je peux voir ça. Je peux le sentir. J'y ai accès. Mais ce qui est important pour moi ça n'est pas de me concentrer sur la souffrance. Mais plutôt sur comment cette souffrance devient un cri de ralliement pour le changement. Comment nous, en tant que femmes, pouvons lutter pour le changement.*

Sahra Mosawi

Sahra Mani, cinéaste afghane, est fondatrice de la société de production Afghanistan Documentary House. Elle a décidé de quitter Londres, en 2011, où elle faisait ses études de cinéma et avait acquis la nationalité britannique et s'est engagée à utiliser ses compétences en tant que cinéaste pour amplifier les voix des femmes afghanes : « j'ai compris que je pourrais être influente en Afghanistan alors qu'au Royaume-Uni, je n'aurais été qu'une simple citoyenne ». Elle a produit une douzaine de films, sélectionnés dans de nombreux festivals internationaux, et réalisé trois courts-métrages : *Beyond the Burqa* (2014), *Kaloo School* (2013) et *Divorce by Heart* (2013). *A Thousand Girls Like Me* est son premier long-métrage

A THOUSAND GIRLS LIKE ME

| Sahra Mani 2018 | Afghanistan, France | Les Films du Tambour de Soie

2009, une nouvelle loi est promulguée en Afghanistan, condamnant le viol. Dans les faits, il n'en est rien. Pourtant, en 2014, Khatera décide de porter plainte contre son père, envers et contre les mollahs, la famille, les voisins – à l'exception de sa mère. Elle n'a rien, sinon les deux enfants nés des violences. Le père est en prison, comme il l'a déjà été à trois reprises. Khatera et Shara Mani attendent le procès avec anxiété : les tests ADN ne suffisent pas à prouver la culpabilité du père, qui accuse sa fille de s'être prostituée.

Pendant plus d'un an Sahra Mani soutiendra la « désobéissance » d'une jeune femme envers son milieu, son refus obstiné de subir. Khatera a vite compris que la TV est un contre-pouvoir, alors elle va leur raconter son histoire : viols, grossesses, coups, menaces, chantage, sa mère battue lorsqu'elle tente de la secourir.

L'affaire prend alors une autre tournure, la justice ne pouvant pas ignorer le drame ni acquitter le coupable. Pourtant, la procédure est longue et, en attendant, les femmes ont affaire à leur propre famille, à celle du père, aux voisins, qui tous les condamnent, par peur, consensus ou déni. C'est que l'honneur de la famille est en jeu, et la tradition ne plaisante pas avec ce pouvoir conféré aux hommes.

L'enjeu est de taille, puisque c'est Khatera qui sera punie si elle ne peut prouver la culpabilité de son père.

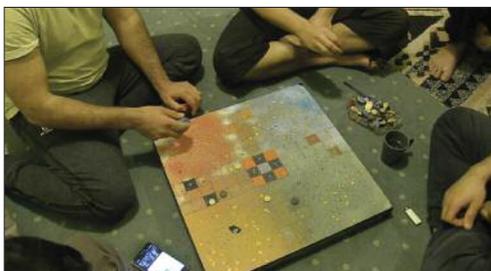
Au long du film, on accompagne les deux femmes dans leur quotidien difficile, on les encourage à ne pas abandonner lorsque le poids se fait trop lourd. Elles déménagent à plusieurs reprises, craignant pour leurs vies, les oncles prenant le relais du père dans l'intimidation. Mais Khatera, tenace, sait qu'elle n'a plus que la solution de poursuivre si elle veut avoir une vie normale avec ses enfants. A chaque victoire, même minime, un sourire éclaire son visage ; ils sont peu nombreux pourtant, ses sourires.

A l'heure où l'égalité femme-homme est remise au centre des questionnements de notre société occidentale, le film de Sahra Mani donne une belle leçon de courage.

Marion Blanchaud

Khaterah à gauche et Sahra Mosawi à droite.





ATELIERS VARAN / LASALLE 2018

Le Master 2 « Documentaire de création avec les ateliers VARAN » est une formation inédite dans le paysage universitaire européen, fruit d'un triple partenariat entre l'Université Paul-Valéry, la commune de Lasalle en Cévennes et les Ateliers Varan.

Cette formation, uniquement ouverte à la formation continue (salariés et demandeurs d'emploi) bénéficie du soutien financier de la Région Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées.

Durant 3 mois, en immersion totale, chacun des 9 stagiaires a réalisé un documentaire tourné à Lasalle en Cévennes.

Les stagiaires étaient invités à s'engager personnellement dans le choix de leur sujet et à montrer leur capacité à construire une relation avec les personnes, groupes, etc... qu'ils décident de filmer.

Responsables pédagogiques : Maryse Baute, Guillaume Boulangé, Jean-Noël Cristiani, Marie-Claude Treilhou

L'atelier des ondes

| **Brigitte Jamois** | 39mn |

Les Cévennes, des villages haut-perchés, une radio locale qui relie les vallées. Anouk, jeune animatrice à Radio Escapades, transmet sa passion pour le son aux élèves de l'Atelier-média du collège de la Galaberte. Grâce à elle, ils découvrent la joie de créer et de travailler ensemble : Louenn, 13 ans, deviendra-t-il un futur technicien des ondes ?

Dans l'attente

| **Sarah Limorté** | 41mn |

Dans le village de Lasalle en Cévennes, huit jeunes afghans partagent un hébergement provisoire dans l'attente d'une réponse à leur demande d'asile. Un collectif de bénévoles les accompagne dans leur apprentissage du français et dans les démarches administratives.

À contretemps

| **Pauline Molozy** | 35mn |

Au bord d'une route cévenole, un collectif de jeunes gens s'organise pour réinventer le temps, le travail, le rapport à l'autre. Entre utopie et volonté d'influencer, un chœur de voix nous livre des réflexions plurielles.

Un partenariat
UNIVERSITE PAUL-VALERY MONTPELLIER 3
ATELIERS VARAN
Commune de Lasalle en Cévennes



Viure al país

| **Nicolas Thomas** | 30mn |

Dans les Cévennes désindustrialisées, où l'héritage agricole est en déshérence, tout est à réinventer. Là où les hommes ont cédé la place à la forêt, Thomas allie savoirs ancestraux et technologies modernes pour faire revivre cette terre.



Décalé. Décalé

| **Sabrina Chebbi** | 42mn |

Manuel rappe sa vie, ses pensées, tout son univers de révolte, entouré de la bienveillante attention d'habitants du village. Habité par ses textes, il tente de les vivre et de les transmettre.



Sœurs de cœur

| **Sabri Tida** | 30mn |

Aujourd'hui, Ana et Zaïa ont 10 ans. Elles se connaissent depuis qu'elles ont 3 ans et demi. Elles vivent aujourd'hui dans deux appartements de la même maison dans le même village, vont dans la même classe de la même école, partagent les mêmes jeux et les mêmes secrets. Resteront-elles inséparables pour la vie ?



Point barre

| **Maylis Dartigue** | 40mn |

Alex est en convalescence auprès de son père sur les terres familiales. Loin de son squat menacé d'expulsion, il poursuit sa recherche d'un futur désirable, dans une pratique maraîchère conforme aux idées qu'il défend, en compagnie de son cheval Aka.



Lo pastre

| **Greta Loesch** | 32mn |

Florent, jeune berger, perpétue avec passion les traditions du savoir-faire pastoral cévenol dont il a hérité. De pâture en pâture caracolent Raïoles, Tarasconnaises, Rouge du Roussillon, Thônes et Marthaud et aussi quelques Suffolk. Mais partout l'herbe se fait rare.

▶ Réalisé dans le cadre de la formation des Ateliers Varan :

PAULINE, LUC ET LES AUTRES
de Marguerite Chadi

est diffusé lors de la séance lasalloise
(Cf. page 52)

RENCONTRE

sous l'égide de



Collectif AMBER les secrets de fabrication d'une œuvre collective



Photo : Sirkka-Liisa Konttinen

Récemment inscrits au patrimoine mémoriel mondial de l'Unesco, les récits transmis par les photographies de Sirkka-Liisa Konttinen et les films d'Amber ont été reconnus comme présentant « une valeur nationale exceptionnelle et une grande importance pour le Royaume Uni ».

Le collectif Amber fête son 50^e anniversaire. Ce collectif rassemble cinéastes, photographes et galeristes du Nord-Est de l'Angleterre engagés avec les communautés ouvrières et marginalisées. Les archives filmiques et photographiques sont d'une grande importance artistique, historique et culturelle pour ces communautés. Certaines œuvres produites par Amber traitent de la disparition des industries et de l'ère post-industrielle qui a suivi. Ces sujets font écho au sentiment d'une identité menacée. Ainsi, les films d'Amber participent à la construction d'une représentation nouvelle et positive de ces communautés ouvrières. Leurs films s'efforcent de décrire fièrement les réalités souvent dures de la vie ouvrière. Malgré le contexte financier erratique de la production indépendante, et régionale, Amber n'a pas seulement survécu mais a prospéré, au cours des trente-trois dernières années.



En parcourant des extraits de leurs réalisations :

Launch [Lancement, 10 mn, 1974], les photofilms *The Art of Shipbuilding* [L'Art de la Construction Navale, 18 mn, 2017] et *Song for Billy* [Chanson pour Billy, 20 mn, 2016].

nous découvrirons des œuvres singulières, atypiques, engagées.

Graeme Rigby, qui représente le collectif lors de cette rencontre, nous éclairera sur les secrets de fabrication de cette œuvre originale.

Les films sont signés « Amber Production Team ».

La place du collectif semble prédominante.

Que ce soit dans les sujets traités ou dans la production de leurs films,

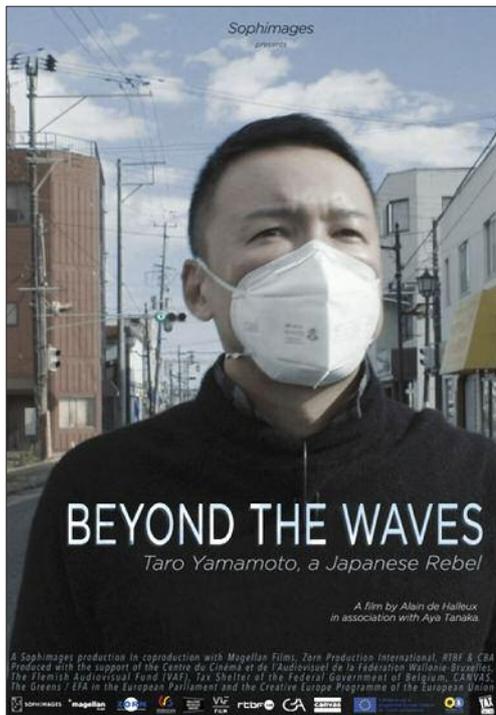
les réalisations d'Amber nous montrent que le collectif est source de créativité.

Comment œuvre le collectif dans la réalisation de leurs films ? Le collectif est-il le garant de leur longévité ?

Pour l'association Real Occitanie / Laurence Kirsch & Jean-François Naud

▶ En présence de **Graheme Rigby** / Cinéaste, membre du collectif Amber

Rencontre animée par **Laurence Kirsch** / Réalisatrice / association REAL & **Jean-François Naud** / Cinéaste / association REAL



❖ PREMIÈRE FRANÇAISE

BEYOND THE WAVES

| **Alain de Halleux** 2018 | 1h05mn | Belgique | Sophimage

■ Tara Yamamoto était un acteur de cinéma célèbre au Japon. C'était aussi un amoureux de la mer et du surf : « *La vie a commencé dans la mer* »... jusqu'au tsunami de 2011.

Il a alors pris conscience des dangers du nucléaire et tenté d'alerter les japonais sur les risques encourus à Fukushima par la contamination radioactive.

« *Ils ont fait revenir les gens alors que les sols étaient encore contaminés.* »

« *Avec les problèmes nucléaires comme point de départ, j'ai pu me rendre compte de plein d'autres problèmes. C'est pourquoi je me suis présenté aux élections.* »

Devenu sénateur, non entendu par le premier ministre, Tara Yamamoto remet en mains propres une lettre à l'Empereur. Geste tout à fait scandaleux.

« *Ils m'ont diffamé en disant qu'un député avait transgressé un tabou.* »

Un député rebelle, opposant au régime, qui voudrait faire bouger les choses malgré ses doutes et ses interrogations « *Ce pays fait face à tellement de difficultés [...] quand on les énumère, on n'en finit pas.* »

Un pays qui selon le sénateur glisse vers le totalitarisme « *Nous avons défendu notre constitution pacifiste pendant 70 ans après la guerre. On change nos lois pour faire plaisir à l'armée américaine ?* »

Régulièrement la caméra prend de la distance et pause un regard ralenti sur une réalité sur le point de se dissoudre. Ce qui se raconte là, nous renvoie à notre propre réalité. Le Japon n'est finalement pas si loin et Taro, plus proche qu'on n'aurait pu l'attendre.

Guillemette Chevallier

■ Le film trouve aussi, à plusieurs instants, sa force dans des respirations de vie quotidienne très graphiques, souvent plus abstraites mais néanmoins plus parlantes que bien des démonstrations discursives. [...] En somme, de bien beaux moments de cinéma pour communiquer une pensée, une émotion à travers un travail précis sur le cadre, la lumière, le mouvement, le son, la musique...

Lucien Halfants - synergie.be / Mars 2018

■ ■ Après Fukushima, seule l'Allemagne a eu le courage politique d'un arrêt nucléaire. En Belgique, nous parlons de la fermeture de nos centrales nucléaires depuis les années 90. Néanmoins, sept réacteurs sont toujours ouverts. Notre politique a un besoin urgent d'un Taro Yamamoto.

Alain de Halleux - Propos recueillis par tijd.be / Février 2018

Alain de Halleux, réalisateur, caméraman est diplômé en Sciences chimiques (nucléaire) de l'UCL, Université catholique de Louvain (Belgique), et a fait des études en réalisation de films à l'INSAS à Bruxelles. Il a reçu le prix de la vocation en 1983 pour ses travaux photographiques pendant la guerre en Afghanistan. De 1987 à 2005, il a conçu et réalisé de nombreux spots publicitaires, films industriels, BA clips, courts-métrages documentaires mais aussi un film de fiction, *Pleure pas Germaine* (2000). Depuis 2006 c'est l'industrie nucléaire qui constitue le thème de ses films : 2018 - *Beyond the Waves* / - 2014 *Fukushima 4 ever* / 2013 - *Welcome to Fukushima* / 2011 - *Chernobyl 4 ever* / 2009 - *R.A.S. Nucléaire. Rien à signaler*. Sa volonté de témoignage autour de l'industrie nucléaire l'amène à donner régulièrement des conférences sur ce sujet.





DES HOMMES QUI VEILLENT

| Diane Sorin 2017 | 1h20mn | France | Les Films d'ici

« *Des Hommes qui veillent* » est un film qui jette une lumière sur une tache aveugle, celle du convoyage des morts par les agents du service funéraires de Paris seuls habilités à enlever les corps, une tache qu'on imagine dévolue aux « pompiers des vivants ». Ainsi se dessine en creux la distance de plus en plus refoulée avec la mort dans nos sociétés urbaines. Nous déléguons à des fonctionnaires les gestes qui atténuent les relations obligées des vivants avec les défunts. Le cadavre est repoussé toujours plus loin. Les cimetières se sont peu à peu déplacés : dans les églises, autour des églises, dans les villes, hors des villes.

Comment la mort qui surgit à tout bout d'écrans est-elle à ce point niée dans notre société ?

Cela pourrait rester un conte philosophique mais ce film est ancré dans le réel de ces convoyeurs. Nous sommes en immersion au « dépôt », local technique de l'entreprise où ces « pompiers des morts » se rassemblent avant et après chaque mission. L'espace devient alors un sas de décompression collectif et un lieu où leur condition économique et sociale est débattue, même contestée.

La réalisatrice a choisi une narration de l'intérieur, sensible ; elle reste du côté de ces ombres masculines qui accompagnent les tragédies silencieuses des nuits urbaines. Le film nous questionne sur une vérité que l'on tient dans les sous-sols invisibles pour justement regarder avec force et sobriété le sens de nos vies engagé par la conscience de sa finitude.

Eliane de Latour

« *Les pratiques funéraires constituent l'un des signes les plus manifestes de l'idée qu'une civilisation se fait de l'être humain, de la vie, de la mort, d'elle-même.* »

André Malraux.

■ TECHNICIEN DE CONVOI FUNÉRAIRE ou « croque-mort » (fam.)

Personnel d'une entreprise funéraire en charge de l'enlèvement, du transport et de l'inhumation des morts. Il est le seul habilité au transport des cadavres dans la ville, et ce, dès le décès constaté.

■ UNE RÉQUISISE (fam.)

Evacuation d'un corps sur réquisition de police lorsque la cause du décès demeure inconnue ou suspecte, ou pour raison de salubrité publique.

■ ÊTRE DE RÉQUISISE (fam.) « Être d'astreinte »

La nuit, les réquisition sont prises en charge par une équipe de trois techniciens volontaires. Lors de ces astreintes, les techniciens sont rémunérés sur la base d'un système de paiement au corps.

Diane Sorin est plasticienne et réalisatrice. Après avoir obtenu le diplôme de l'école des Arts Décoratifs de Strasbourg et suivi le cours de cinéma documentaire à la Hochschule der Künste de Berlin, part s'installer à Grenade. elle y réalise un projet de photographie documentaire sur les habitants précaires des grottes du Sacromonte et développe depuis lors son travail entre photographie, dessin et peinture. De retour à Paris, elle travaille en tant que plasticienne pour le cinéma, notamment sur les films d'Olivier Assayas, et de Leos Carax. Elle se met à la prise de vue vidéo en 2012, aux côtés du réalisateur Vincent Jaglin et collabore en tant que vidéaste et photographe avec plusieurs artistes performeurs. Elle participe en 2013 à la formation en réalisation de films documentaires des Ateliers Varan. Dans la continuité de ce stage, elle se lance dans la réalisation de son premier film *Des hommes qui veillent*.





DES LOIS ET DES HOMMES

| **Loïc Jourdain** 2015 | 1h46mn | France, Irlande | Lugh Films, Idée originale, South Wind

Blows, France 3 Corse, TG4, France 5, TSR - Télévision Suisse Romande

« Les petits pêcheurs sont presque aussi fragiles que les poissons ». Il était une fois dans le Donegal ... Une des communautés de pêcheurs, liés à leur île depuis des siècles, soucieux des cycles naturels et de la préservation de leurs ressources, s'insurge contre la décision gouvernementale – sous couvert d'UE – d'interdire les « filets dérivants » pour la pêche au saumon et au cabillaud. Dans un calme digne des héros de légende, l'un d'eux, John O'Brien, va apprendre à s'opposer, respectueusement mais avec acharnement, aux politiques en faveur des lobbies des « gros » pêcheurs et de l'industrie du tourisme, à composer avec les écologistes, favorables à l'arrêt de toute exploitation, à devenir porte-parole de la « pêche artisanale » depuis les côtes irlandaises jusqu'à celles de la Corse. Pendant huit ans, ce père de famille va participer à des réunions, prononcer des discours, s'appuyer sur des études, pour permettre à ses compatriotes de survivre, en tant que « communauté insulaire » singulière.

Cette histoire est celle d'un « petit » homme qui dénonce l'injustice. Le film suit John au fil du temps, donnant l'impression au spectateur de vivre en même temps que lui les revers, les avancées, les moments d'attente. Action, suspense, dialogues, climax ... on est plongé dans le cinéma et pourtant l'histoire induit une autre question, celle des intérêts économiques des états membres de l'UE, qui soutiennent la grosse industrie proche du pouvoir.

Le film pose la question de la désobéissance, comme acte démocratique : il s'agit non de provoquer ni de boycotter (quoique parfois, la tentation en soit grande), mais de contester une loi qui prive plusieurs centaines de personnes de travail et de ressources, et qui ne favorise que la grosse industrie. John O'Brien met son propre gouvernement face à ses responsabilités, à ses contradictions, au non-sens de ses décisions, et le chemin est long et semé d'embûches pour celui qui choisit la légalité afin que soient pris en compte l'aspect social et humain, et non le côté comptable. Même la fin du film ménage un coup de théâtre.

Marion Blanchaud

★ Grand Prix, Festival Pêcheurs du Monde 2017 (Lorient - France) / Mention spéciale du Jury, Foyle Film festival 2016 – Festival du Film Documentaire de Derry – (Irlande du Nord) / Grand Prix, Festival du film rural Festi vache 2016 - St-Martin en Haut (France) / Prix européen du meilleur documentaire, CIRCUM 2016 - Plovdiv (Bulgarie) / Grand prix, Festival International du Film Insulaire 2015 de l'île de Groix (France) / Mention spéciale du Jury, Festival du Film Documentaire Traces de vies 2015 - Clermont-Ferrand (France)

■ Audacieux comme Flaherty. Incisif comme Loach.

Steve Martin - Irish Post Film Critic / juillet 2015

■ Un beau film, doublé d'une profonde réflexion.

Pierre-Julien Marest - Télérama / Octobre 2017

■ L'un des regards les plus accessibles et profonds sur l'impact du rôle de l'Union Européenne sur nos vies.

Sean Crosson - Film Ireland / juillet 2015

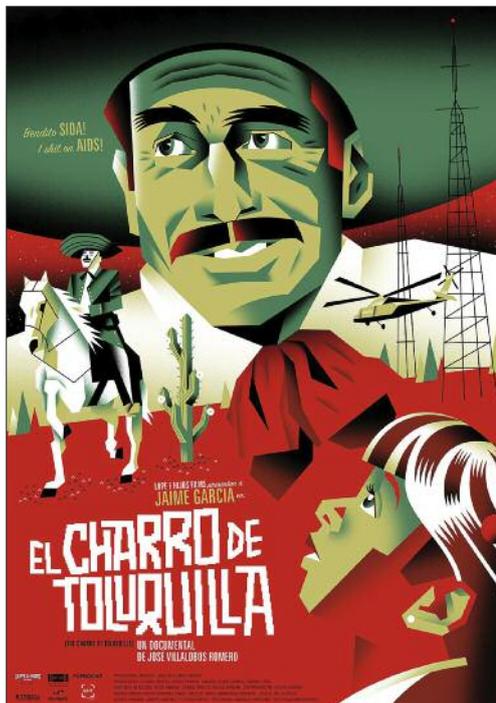
/// Le plus long et le plus complexe fut la mise en place de l'écriture de la voix de John. Nous devons écrire en anglais mais aussi en gaélique, qui prend 25% de temps en plus que l'anglais ! Nous avons travaillé avec un acteur "local" pour restituer le ton, le style, l'humilité et la sincérité de John. Il fallait que la voix soit celle de John : la voix off du film est le personnage principal de ce récit. Extrait du dossier de presse

Loïc Jourdain est diplômé en 1994 du Conservatoire National du Cinéma Français. Après avoir débuté sa carrière comme assistant réalisateur et assistant de production, ses premiers documentaires sont produits par MK2. En 2000, Loïc se rend en Irlande pour tourner ses documentaires *Tory Island après La prophétie* (2005) et *Man of the Isle* (2006). Son attachement au pays est tel qu'il y crée sa société de production Lugh films. Aujourd'hui, il partage sa vie entre la France et l'Irlande.

Filmographie partielle

2015 - Des lois et des hommes / 2014 - A contre-courant
2012 - Mary from Dungloe, l'amour impossible
2011 - An Bhab Feiritéar, la reine des contes (court-métrage)
2010 - L'Heritage de Denis Hempson
2008/2009 - La Reine de la musique
2008 - La main ouverte (court-métrage)
2007 - Les sacrifiés (court-métrage) / 2006 - L'homme des îles





L'affiche rend hommage au grand affichiste Josep Renau.

★ Ce film, sélectionné dans de multiples festivals internationaux, a été couronné de nombreux prix, dont : Prix du meilleur long-métrage documentaire, Festival international du film de Tirana 2017 (Albanie) / Prix du meilleur réalisateur, Moscow International Documentary Film Festival DOKer 2017 (Russie) / Prix du meilleur documentaire ibéro-américain & Prix du Public, Festival du Film de Guadalajara 2016 (FICG) / Prix du meilleur réalisateur, Guanajuato International Film Festival 2016 (Mexique).

■ La scène finale de ce documentaire est l'une des plus poétiques et bouleversante que j'ai vues au cinéma ces dernières années.

Nico Marzano - ICA Art / Mai 2016

■ Un documentaire fascinant, drôle et émouvant.

El Diario Vasco / Janvier 2017

■ Machos mais sensibles, [...] scélérats et tendres, critiques d'un système et complices de celui-ci : contradictoires. La contradiction en tant que condition humaine concerne les personnages et les gens, y compris un « charro » et un cinéaste. Les deux continueront à explorer leurs contradictions, chacun à sa manière.

Adrián Carrera Ahumada, Miriam Jiménez & Jardiel Legaspi
Ciné qua non / Mai 201

José Villalobos, né à Guadalajara, au Mexique, a commencé sa carrière professionnelle en tant qu'ingénieur mécanique. Sa passion pour les arts l'a amené à intégrer l'université des Médias Audiovisuels de Guadalajara où il obtient son diplôme puis c'est à Hambourg, en Allemagne, qu'il se spécialise dans les arts numériques. Programmateur multimédia interactif et musicien, il a réalisé des courts-métrages documentaires dont *Oxxo, negocio o monopolio* (2004). Il a également monté des longs-métrages documentaires. *El Charro de Toluquilla* est son premier long métrage.

EL CHARRO DE TOLUQUILLA

| José Villalobos 2016 | 1h30mn | Mexique | Lupe & Hijos films

■ En débutant son film par des plaisanteries sur l'homosexualité et le sida, José Villalobos Romero en donne le ton. La conversation qui s'ensuit est à l'image de son héros : commencée par une blague triviale et égocentrique, elle se termine par un échange sérieux et altruiste sur les difficultés à vivre d'une minorité stigmatisée.

« Je suis chanceux, mon ami, de pouvoir parler librement et avouer que je suis séropositif, parce que je ne suis pas pédé. C'est un gros problème pour les pédés de l'avouer parce que la société les rejette. »

Ce documentaire dresse le portrait incroyable et divertissant d'un étrange personnage, Jaime Garcia Rodriguez, surnommé El Charro de Toluquilla, sorti tout droit d'un western mexicain : cheval, sombrero, pistolet ; rien ne manque à sa composition de charro, l'équivalent mexicain du cow-boy.

Insatiable dragueur, macho, excentrique, fanfaron, Jaime est un chanteur mariachi qui aime les femmes, l'alcool et la vie nocturne. Il mène une vie frivole et débridée entre tradition et modernité. Même si, il y a quinze ans, la réalité s'est imposée à lui : Jaime est séropositif.

Pendant plus de cinq ans, dans sa ville natale de Guadalajara, José Villalobos Romero suit le protagoniste de son film. Avec humour et tendresse, il le montre en représentation mais aussi dans ses moments les plus intimes.

Il réalise un film sensible, évoluant avec son personnage : parti d'un cliché caricatural, il dévoile un homme attachant et complexe qui se livre sans détours et nous fait part de ses failles et de ses peurs, un homme qui se bat pour garder son style de vie, malgré la maladie et son désir de s'occuper de sa fille.

Il nous plonge dans le monde de ce héros hors du temps : son amour pour sa ville, sa musique et ses chevaux, son attachement à sa famille et à la religion.

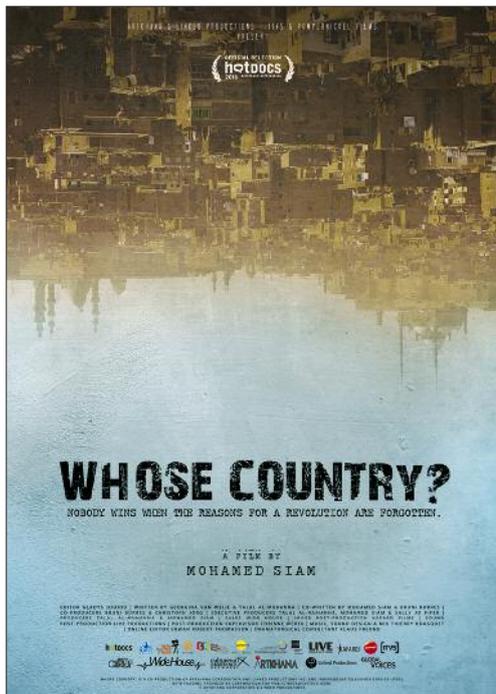
Le montage subtil porté par une bande son qui ajoute à l'intensité dramatique avec une musique inspirée par le cinéma et le folklore mexicains crée une atmosphère joyeuse sans toutefois occulter la tragédie.

Laurence Barrau

/// Tout ce qui est dans le film est vrai : la relation de Jaime avec sa famille, sa fille, son cheval. Les années passées auprès de lui m'ont permis de construire le film comme une fiction, mais il s'agit bien d'un documentaire. Le public me demande souvent s'il s'agit d'une fiction. Je réponds que c'est ce que vous appelez en France du « cinéma vérité » !

Jean-Christophe Pain - France Info / Mars 2017





★ Prix spécial CNCI «Ali Ben Abdallah», JCC 2017 – Journées Cinématographiques de Carthage – (Tunisie).

II En raison de la situation politique qui prévaut en Egypte, l'équipe locale du film – à l'exception du réalisateur – a souhaité ne pas faire apparaître les noms dans le générique.

■ Un documentaire subtil et intelligent. [...] un côté intimiste, analytique et profond, très remarquable.

Ronz Nedim - La Presse de Tunisie / Novembre 2017

Mohamed Siam est un réalisateur, producteur et directeur de la photographie égyptien. Avant de choisir le cinéma, il a fait des études de psychologie. Il est le fondateur et directeur artistique du centre cinématographique Artkhana à Alexandrie, un espace artistique, qui subvient aux besoins techniques et éducatifs des réalisateurs dans les domaines de l'animation, des médias et des arts visuels. Il est aussi membre du conseil d'administration et vice-président de Arterial Network dont le but est de promouvoir l'art et la culture sur le continent africain. *Force Majeure* est son premier long-métrage documentaire. Son dernier film *Amal* (2017) a fait l'ouverture du Festival international du film documentaire d'Amsterdam (IDFA), le plus grand festival mondial du film documentaire.

FORCE MAJEURE

| Mohamed Siam 2016 | 58mn | Égypte, France, États-Unis | Linked Productions,

ArtKhana, Pumpernickel Films, ITVS

■ « Je n'avais jamais pensé qu'un jour je ferais un film sur la police de mon pays. » En Egypte, pendant des années, arrestations arbitraires et tortures ont été fréquentes. Toute une génération a « grandi dans un Etat policier répressif » qui a fait naître la colère de nombreux égyptiens. Cette colère a éclaté en 2011 le jour de la révolution égyptienne, violemment réprimée par la police.

Le réalisateur part à la recherche de ces policiers qui, depuis, se font discrets. Même les « petits policiers » ont souffert d'injustice. Faute de salaire suffisant, ils ont arrêté des drogués pour revendre eux-mêmes la drogue trouvée ou se sont fait payer pour « fermer les yeux ».

Abou Haliban, fervent serviteur du régime de Moubarak depuis 14 ans, a vu son monde bouleversé du jour au lendemain lorsque son frère disparaît. Il dévoile la corruption et la violence auxquelles lui-même a participé « je te jure qu'on traînait les gens hors de leur lit pour leur monter un coup. Je ne pouvais plus accepter cette injustice et j'ai quitté la police. »

Les anciens policiers reconnaissent avoir été des pions pour leurs supérieurs et s'être défoulés sur ceux qui étaient sur leur chemin, en les arrêtant. « Mais tu n'en es pas responsable. Ce sont tes supérieurs. »

En 2012 le visage de la révolution change, Les Frères Musulmans sont puissants, et leur candidat Mohamed Morsi, devient le premier président civil élu démocratiquement de l'histoire de l'Égypte. Une bouffée d'espoir rapidement déçue. En un an, les Frères Musulmans sont « devenus le nouvel oppresseur ». L'armée renverse le pouvoir en 2013, après plusieurs journées de manifestations populaires à travers le pays, et les anciens policiers reprennent leur place. Pour Abou Haliban c'est pour « pouvoir survivre en sécurité. Le système qui avait écrasé le peuple l'avait écrasé lui-même. »

« Rien ne s'est passé comme je l'avais imaginé. Et ce n'est pas cette fin que j'avais espérée. Si j'avais pu, j'aurais choisi un tout autre récit pour mon pays. » Ainsi conclut le réalisateur.

Guillemette Chevallier

II J'ai choisi de travailler sur ce sujet car personne n'en parle en Égypte. C'est interdit. Mon film y est interdit.»

Propos recueillis par Marie-Lise Cans - La Dépêche / Juillet 2017



TABLE RONDE



Présentation de la Cinémathèque du documentaire



Initiée par la SCAM (Société civile des auteurs multimédia) avec le soutien de la Bpi, la BnF, la Sacem, France Télévisions, Images en bibliothèques, Film-documentaire.fr, Ardèche Images et le CNC, comme partenaires co-fondateurs, la cinémathèque du documentaire a pour missions principales la diffusion du documentaire et la médiation auprès des publics. La Cinémathèque du documentaire est avant tout un réseau national. Chaque partenaire de ce réseau assurera une programmation régulière, avec un écran parisien permanent au sein de la Bpi (Bibliothèque publique d'information), qui montre, à rythme quotidien, des films documentaires de tous horizons et toutes époques dans les salles du Centre Pompidou. Elle a démarré ses activités au 1^{er} trimestre 2018 par une rétrospective consacrée au cinéaste néerlandais Johan van der Keuken.

La Cinémathèque du documentaire s'appuie, d'une part, sur le vaste réseau déjà constitué nationalement par Images en bibliothèques dans le cadre du Mois du documentaire. D'autre part, elle associe de nombreux acteurs déjà engagés dans une démarche de diffusion du documentaire. Les partenaires susceptibles de porter localement le projet sont, plus largement, des lieux ou structures de diffusion – cinémathèques, médiathèques, associations, cinémas – développant une politique de programmation documentaire régulière accompagnée d'une vraie médiation, desservant une zone géographique conséquente. Les membres de ce réseau proposent une programmation de films à destination d'un large public, à rythme régulier.

L'objectif premier est de promouvoir les films documentaires dans leur diversité, en valorisant des regards d'auteur.e.s, avec des rétrospectives françaises et étrangères, des cycles thématiques, de genre et par pays, des cycles sur l'histoire du documentaire, des films de patrimoine, des rendez-vous réguliers sur le court métrage, le patrimoine, les nouvelles écritures documentaires, etc.

L'accent sera mis sur l'accompagnement des films et sur la médiation, pour tous les publics (empêchés, éloignés) et particulièrement en direction des publics jeunes (actions d'éducation à l'image, débats...).

C'est pourquoi le tout jeune Réseau DOC-Cévennes, a naturellement intégré le réseau de la Cinémathèque du documentaire car ses actions, menées à l'année avec différents acteurs sur l'ensemble du territoire cévenol, s'inscrivent dans une même dynamique.

► En présence de

Georges Heck / Directeur de la Cinémathèque du documentaire

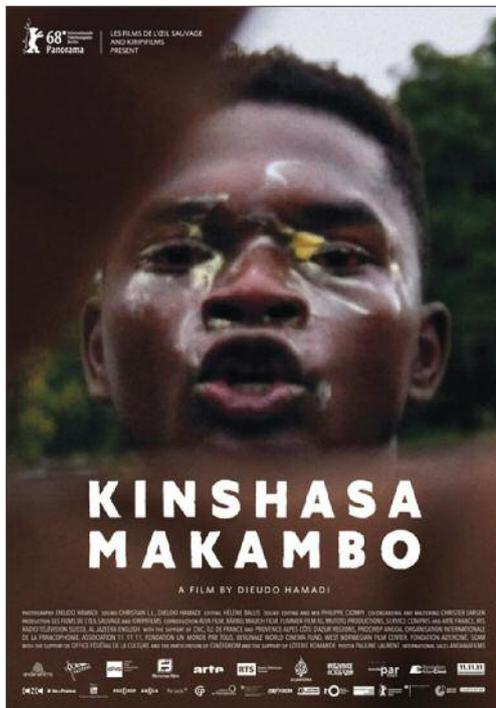
Marianne Palesse / Déléguée générale d'Images en Bibliothèques

Dominique Rousselet / Vice-présidente d'images en bibliothèques
Chargée du cinéma documentaire à la bibliothèque Carré d'Art de Nîmes

Un.e représentant.e de Languedoc-Roussillon Cinéma

Un.e représentant.e d'Occitanie Livre et Lecture





KINSHASA MAKAMBO

| Dieudo Hamadi

2018 | 1h15mn | République démocratique du Congo, France, Suisse, Allemagne, Qatar, Norvège | L'Œil Sauvage, Bärbel Mauch film, Flimmer Films, Alva films, Kiripifilms, RTS, ARTE France, Al Jazeera

Le dernier film de Dieudo Hamadi affiche comme sous-titre « De l'autre côté de la liberté ». Cette formule relève-t-elle d'un pessimisme qui condamne définitivement les Congolais, reléguant les militants politiques dans un espace utopique ?

Pour la 4^e fois, le Festival de Lasalle présente une œuvre de Dieudo Hamadi (*Ataluku* en 2013, *Examen d'Etat* en 2015, *Maman Colonelle* en 2017), lui offrant une vitrine où exprimer sa révolte. Persona non grata en RDC, il a toujours dénoncé les abus et l'injustice. Avec ce film, le réalisateur a choisi son camp, celui des opposants au régime de Kabila, toujours en place, malgré une fin de mandat constitutionnellement prévue en décembre 2016.

Hamadi a suivi, au péril de sa vie parfois, quelques militants politiques dans leur lutte contre un pouvoir violent, connu pour sa répression féroce envers les « rebelles ». Christian, Ben, Jean-Marie se mobilisent une nouvelle fois pour leur pays, leurs droits, leur liberté. Tous jeunes, leurs vies sont déjà marquées par la prison, l'exil, la violence, la disparition de compagnons.

Dieudo Hamadi, enfant du cinéma du réel, mêle les images des événements, qu'il a saisis sur le vif, caméra à l'épaule – et parfois, lors de la fuite, à la main – les moments de répit avec la famille, et les réunions de cellule, les « groupes » des « forces défensives ». C'est l'histoire de l'organisation de la lutte armée, avec sa part de clandestinité, de danger, de dissensions, de compromis, de reproches, d'attentes déçues. Comment la guérilla peut-elle mobiliser ses propres troupes, relancer la colère populaire, comment éviter de devenir des cibles, comment faire confiance ? Le film suit l'évolution politique de la RDC, au moment où le leader de l'opposition Etienne Tshiekedi tente de négocier avec Kabila, dans la non-violence, sans succès. Il meurt à Bruxelles le 1^{er} février 2017, désespérant ses partisans.

Film à flux tendu, *Kinshasa Makambo* met en scène la jeunesse d'un pays qui n'a toujours pas trouvé de solution démocratique, face à un régime dictatorial. Il est rare de voir des images « volées » montrant l'événement tel qu'il est vécu par les participants, dont le réalisateur.

Marion Blanchaud

S'il réalise du documentaire à vif, porté par les événements, Hamadi se distingue par un art du montage et du récit qui, sans esbroufe ni dramatisation, rend son film très clair et très frappant.

Marcos Uzal - Libération / 25 Février 2018

Le travail de caméra d'Hamadi est vibrant et réfléchi, et le montage d'Hélène Ballis est limpide. [...] Le résultat est une explosion d'idées et d'actions – une expression vivante du mal de tête* lancinant qui menace de faire éclater le Congo.

[* « Makambo » signifie « mal de tête »]

Clarence Tsui - Hollywood Reporter / Mars 2018

Il y a quelque chose que je n'ai pas assez mis dans le film. Ce qui manque, c'est une manifestation de leur courage, de l'époque où je n'étais pas là [...] ils étaient confrontés à des gaz lacrymogènes, à de vraies balles.

Ils ne s'arrêtaient pas, et j'étais celui qui pensait: « J'ai assez de matériel ; je n'ai pas besoin de les suivre. »

Dieudo Hamadi - Extrait d'un entretien de Steve Macfarlane pour Filmmaker Magazine / Mars 2018

Dieudo Hamadi est né à Kisangani (Congo RDC). Il s'est formé au cinéma en participant à des ateliers documentaires et des cours de montage – en 2007 aux Studios Kabako puis avec Suka! Productions et l'INSAS (Belgique) –. En 2009, il réalise deux courts-métrages documentaires, *Dames en attente* et *Tolérance zéro* qui retiennent l'attention de plusieurs festivals en Europe et au Canada. Il travaille ensuite comme monteur, producteur et assistant-réalisateur.

En 2013, son premier long-métrage documentaire *Ataluku* (2013) sera lauréat du Prix Joris Ivens au Cinéma du Réel. *Examen d'Etat* (2014), sera couronné du Prix international de la SCAM & du Prix des éditeurs-Potemkine, au Cinéma du Réel. *Maman Colonelle* (2016) remportera le Grand prix du Cinéma du Réel 2017 et le prix spécial du Jury au Festival international du Film francophone (Fiff) de Namur.

Depuis 2013, le Festival de Lasalle a diffusé tous les films de Dieudo Hamadi qui nous racontent l'histoire tourmentée de son pays. « Pour l'heure, je souhaite me concentrer sur le Congo. J'y suis né, j'y vis, et il a tellement d'histoires à raconter. »



Edition 2018

6^{ème} fête de l'alto

CONCERTS CLASSES DE MAÎTRES



Sous la direction artistique de
Pierre-Henri XUEREB

du lundi 20 au samedi 25 Août

LASALLE en CEVENNES

Lundi 20 à 20h30 à l'Eglise
Mardi 21 à 20h30 à la Filature
Jeudi 23 à 20h30 à la Filature
Samedi 25 à 17h au Temple

SEYNES

Mardi 21 à 20h30 au Temple

VALLERAUGUE

Mercredi 22 à 18h30 au Temple

ST JEAN du GARD

Vendredi 24 à 20h30 au Temple

présentée par

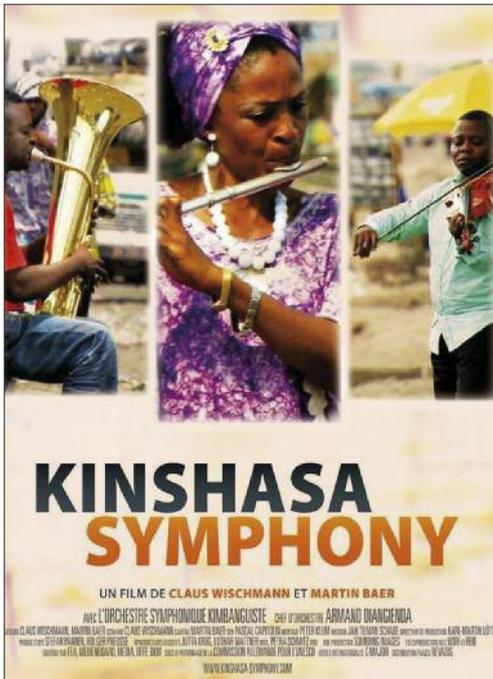
Viv'alto

Entrée libre participation

06 76 21 32 20

<http://vivaltoencevennes.jimdo.com>





KINSHASA SYMPHONY

| Martin Baer & Claus Wischmann

2010 | 1h35mn | Allemagne | Sounding Images, RBB (Rundfunk Berlin-Brandenburg), WDR - Westdeutscher Rundfunk

Fondé en 1994, en pleine guerre civile, l'Orchestre symphonique kimbanguiste est resté, jusqu'à très récemment, le seul orchestre symphonique d'Afrique centrale mais aussi le seul au monde uniquement composé de musiciens noirs. Son fondateur est Armand Diangienda qui, après la perte de son travail de pilote de ligne, a décidé de réunir une douzaine de musiciens amateurs. Il est donc devenu, par la force des choses, chef d'orchestre et a baptisé ainsi sa formation en mémoire de son grand-père, Simon Kimbangu, un martyr très honoré au Congo, qui a lutté contre les colonialistes belges et a fondé sa propre église. Avec le temps, le groupe s'est agrandi pour former un orchestre et un chœur complets réunissant jusqu'à 200 personnes.

Le film suit cet orchestre à un moment charnière de son existence où, à l'occasion de la fête de l'indépendance du pays, il se prépare pour un grand concert en plein air devant plusieurs milliers de spectateurs. Bien que les hommes et les femmes qui le composent soient autodidactes et, pour la plupart, démunis, ces derniers savent braver tous les obstacles pour jouer du Haendel, du Mozart ou du Beethoven... Et c'est ainsi que chaque soir après une longue journée de travail, ils se pressent aux répétitions en traversant souvent la ville à pied. Avec autant d'amateurs réunis, les répétitions sont souvent laborieuses mais quand la musique se met à jaillir, les imperfections des instruments, des interprètes, ou du chef s'effacent pour laisser place à la grâce et à l'émotion. Il débordent d'ingéniosité : un câble de vélo qui sert à réparer un violon ou une jante de voiture qui sert... à faire cloche !

Wischman et Baer ont aussi voulu pénétrer dans le quotidien des musiciens, nous proposant une série de portraits intimes. Ces personnages sont, par moments, mis en scène pour jouer de leur instrument en pleine rue, au cœur de l'activité urbaine, métaphore de la détermination et de l'énergie d'une ville dans toute sa diversité : la symphonie de Kinshasa.

Guilhem Brouillet

La musique classique jouée par des congolais, « le public n'a jamais vu une telle chose », le spectateur français n'en a pas l'habitude non plus et reçoit une belle leçon de volonté, et, peut-être, un regard neuf sur la musique classique.

Mathilda Chautard - Africa Vivre / Septembre 2011



★ Ce film, qui continue de faire le tour du monde est récipiendaire de nombreux Prix dont : Prix du Meilleur documentaire, Bolzano Cinema festival 2011 (Italie) / Prix du Public, Festival Les toiles filantes 2011 (Pessac - France) / Prix du Meilleur documentaire, Festival international du film RiverRun 2011 (Winston-Salem, Etats-Unis) / Prix du Meilleur documentaire, VIFF 2010 - Festival international du film de Vancouver - (Canada) / Prix du Meilleur documentaire, CMJ 2010 - Music Marathon & Film Festival de New York - (Etats-Unis) / Prix du public, Festival international du film de São Paulo 2010 (Brésil) / Prix du Meilleur film, Rhode Island film festival 2010 (Newport - Etats-Unis)

Le choix de programmation de ce film, que vous aurez le plaisir de découvrir ou de redécouvrir, est à la confluence de deux enjeux.

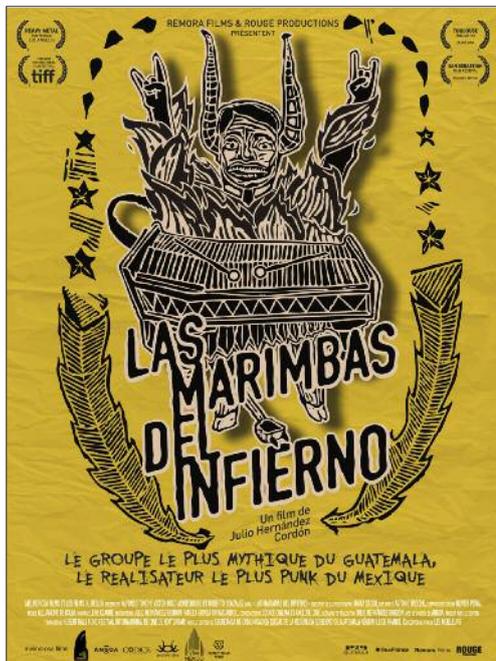
D'une part, il s'agit d'une co-programmation avec l'association Viv'Alto, organisatrice de la « Fête de l'Alto » depuis déjà 5 éditions à Lasalle en Août. L'objectif populaire de cet événement ouvert aux non-initiés se retrouve pleinement dans ce film.

D'autre part, il entre en résonance avec d'autres films sélectionnés, à commencer par le remarquable « Kinshasa Makambo » de Dieudo Hamadi. C'est ici un tout autre visage de Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo, troisième plus grande ville d'Afrique, qui est proposé. Un film lumineux et rythmé.

Martin Baer est caméraman, scénariste, et réalisateur, il a participé à de nombreux films de fictions et documentaires, et a filmé beaucoup d'Opéras et de concerts. La majorité des documentaires auquel il a participé sont à propos de l'Afrique (Free Africa - 1999, The colonial war against the Herero - 2004). Il est aussi l'auteur de plusieurs textes sur l'Afrique et son histoire.

Claus Wischmann est scénariste et réalisateur, il a réalisé plus de 40 documentaires pour la télévision, essentiellement sur la musique classique et des captations de concerts. Ses films sont régulièrement sélectionnés dans les festivals internationaux.

Martin Baer & Claus Wischmann ont donc conjugué leurs deux passions, celle de la musique classique et celle des cultures africaines en réalisant Kinshasa Symphony, leur premier long-métrage de cinéma.



LAS MARIMBAS DEL INFIERNO

| Julio Hernández Córdón

2011 - Sortie en France janvier 2018 | 1h12mn | France, Mexique, Guatemala | Rouge Productions

■ Un documentaire ? Plutôt du docu-fiction. Les personnages sont joués par des comédiens. Il y a un véritable scénario. Mais les faits rapportés par le réalisateur exposent bien les dures réalités d'un de ses pays d'origine : le Guatemala.

Nous assistons à la rencontre improbable entre trois personnages qui n'ont rien à voir, les uns avec les autres. Tous trois se posent cependant la même question. Comment sortir de leur impasse personnelle tout en restant fidèles à ce qu'ils aiment ?

Don Alfonso est un joueur de Marimbas, l'instrument guatémaltèque traditionnel qui ressemble à un xylophone. Il est poursuivi par des gangsters, et ne trouve plus d'embauche dans les hôtels qui remplacent les musiciens en chair et en os par de la musique enregistrée. Il traîne avec lui son instrument qui reste son seul bien sans trop savoir quoi en faire.

Blacko est une ancienne star de Heavy Metal. Il a été capable de rassembler des dizaines de milliers de spectateurs, mais son temps est passé. Médecin il fait fuir ses patients. Il est devenu « fils des Lois de Noé » et s'initie à l'hébreu et aux rites juifs.

Chiquilin, le filleul de Don Alfonso, ancien conducteur de grues, s'improvise manager du trio en imaginant une association jamais vue entre le marimba et le Heavy Metal.

Les trois hommes forment un trio improbable. Ils s'investissent avec conviction dans leur projet commun mais connaissent de multiples déboires, dans une veine à la fois pleine d'humour et désespérée.

Leur quête peut aussi faire penser à Don quichotte. Pour le réalisateur, elle exprime l'impasse des solutions purement individuelles dans un pays sorti de la dictature, et des coups d'Etat à répétition, mais pas du chômage, de la misère et de la corruption.

Gérard Feldman

❖ « *Las marimbas del infierno* » a été produit comme une opération commando. Entre l'idée et le tournage, à peine deux mois se sont écoulés. Le succès fut immédiat : au fil des festivals, le film a remporté plus de quinze prix internationaux et il a été distribué dans une dizaine de pays. Auréolé de son statut de film déjà culte « *Las Marimbas del Infierno* » devait sortir en France en mai 2012. Mais la vie des films est parfois compliquée : un distributeur qui dépose le bilan la veille de la sortie, puis de la salle à l'oubli, il n'y a qu'un pas... Julio Hernández Córdón et moi ne pouvions nous satisfaire de cette situation. Un peu à l'image des protagonistes du film que rien n'abat, après cinq années de démêlés divers, nous sommes enfin parvenus, avec l'énergie de Rouge Productions, à lui offrir la sortie qu'il mérite !

Cyriac Auriol, producteur

■ Un film narquois, drôle, inventif, barré.

Xavier Leherpeur - *La chronique Ciné, France Musique* / Janvier 2018

■ Attention, chef-d'œuvre de l'art brut !

Vincent Ostria - *Les Inrockuptibles* // Janvier 2018

■ Un poignant témoignage [...] aux accents bressoniens et punk à la fois.

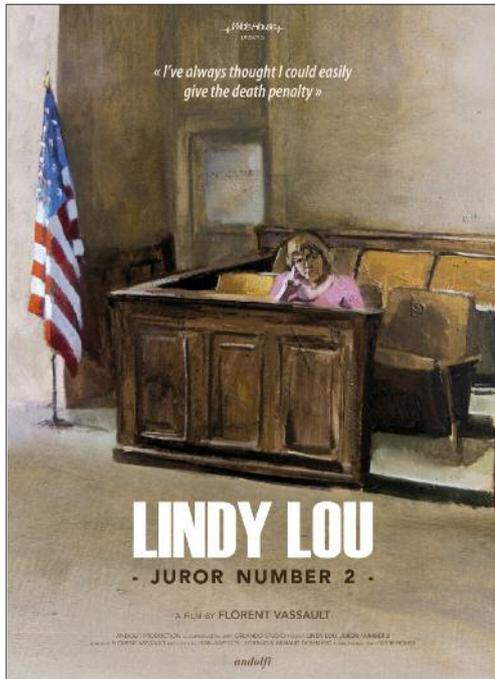
Isabelle Regnier - *Le Monde* / Janvier 2018

■ Une fable réjouissante qui fait du non-dit et du hors-champ des vertus cardinales.

Isabelle Regnier - *Le Monde* / Janvier 2018

Julio Hernández Córdón, né à Raleigh en Caroline du Nord (États-Unis) d'un père mexicain et d'une mère guatémaltèque, a étudié le cinéma à l'Université Rafael Landívar au Guatemala et au Centro de Capacitación Cinematográfica de Mexico. En 2006 il réalise *Gazolina*, son premier long-métrage (fiction) qui sera sélectionné dans une vingtaine de festivals et couronné de prix. Pour son deuxième projet de long-métrage (fiction), *Polvo*, un film sur les séquelles de la guerre civile au Guatemala, Julio Hernández Córdón a participé à la 18^e Résidence de la Cinéfondation du Festival de Cannes. En 2010, il suspend l'écriture de *Polvo* pour tourner *Las Marimbas del Infierno*. En 2013 Julio Hernández Córdón quitte Guatemala City pour s'installer à Mexico où il travaille à la programmation de la Cinéma-thèque Nationale et anime l'atelier de réalisation de la production Mantarraya. Son dernier film *Atrás hay relámpagos* (fiction) a été présenté à Rotterdam en 2017.





LINDY LOU JURÉ N°2

| Florent Vassault 2017 | 1h25mn | France, Etats-Unis | Andolff

« Tu penses, toi, que tu pourrais tuer quelqu'un ? » « Non » « C'est pourtant ce que j'ai fait » « Tu as tué quelqu'un ? » En disant « Donnons la mort à Bobby, c'est ce que j'ai fait... Je suis quoi, du coup ? »

Cette question, qu'elle pose à sa petite fille, taraude Lindy Lou Wells depuis le jour où elle a dû prendre la décision de condamner un homme à mort.

Vingt-deux ans plus tard, la jurée n°2 du procès de Bobby Wilcher parcourt l'Etat du Mississippi à la recherche des onze autres jurés qui ont unanimement choisi la peine de mort. Elle veut les interroger sur l'impact de cet épisode sur leur vie. Hantée par la culpabilité et après toutes ces années seule face à l'incompréhension de ses proches, Lindy Lou souhaite confronter son ressenti à ceux qui ont partagé cette expérience avec elle.

Ce film est le deuxième long-métrage de Florent Vassault sur le thème de la peine de mort aux États Unis. En 2011, il avait réalisé « Honk » avec le sociologue Arnaud Gaillard. Il y montrait des personnes confrontées à l'absurdité et à la violence de la peine de mort et s'attachait déjà à sonder les dommages de cette peine sur les individus.

Ici, il suit Lindy Lou Wells dans son périple et filme ses rencontres improbables. Il laisse chacun s'exprimer librement et livrer avec justesse et simplicité des sentiments très divers, parfois contradictoires ou teintés d'indifférence. Et Lindy découvre avec étonnement et réconfort qu'elle n'est pas la seule à avoir été bouleversée par le procès.

On traverse tout au long de ce voyage des paysages immenses ou des villes désertes, une Amérique blanche, chrétienne et conservatrice vivant dans de riches quartiers résidentiels. Sans voix off, le montage adopte un style sobre, concis, épuré.

Ce film sensible et respectueux de ses personnages soutient l'acte militant de cette femme déterminée. Il aborde la question de l'immense responsabilité que portent les membres d'un Jury dans un procès pour meurtre et suscite des interrogations légitimes sur le maintien de la peine de mort.

Laurence Barrau

■ Une quête unique et inspirante à travers les paysages du Deep South. Un regard inhabituellement courageux sur ce devoir civique lourd de responsabilité.

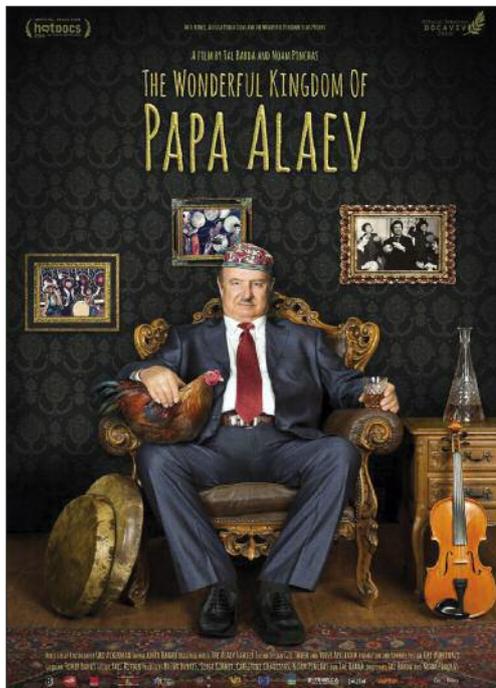
Nora Lee Mandel - *Maven's Nest* / Juin 2017

■ Florent Vassault a réalisé un beau documentaire qui, humanise les jurés américains bien au-delà de simples numéros .

Argun Ulgen - *PopMatters* / Juin 2017

Florent Vassault, monteur-réalisateur, nous avait présenté en 2007 son premier film, coréalisé avec Samuel Mathiou & Jean-Rodolphe Petit-Grimmer : *Bernard Thomas, les secrets de la gloire*, un documenteur qui interroge notre rapport à l'écriture télévisuelle. Depuis, il s'est intéressé au système judiciaire et a réalisé en 2011, avec le sociologue Arnaud Gaillard, *Honk - (To Stop Executions)*, sur la peine capitale au cœur de l'Amérique profonde et *Lindy-Lou, jurée numéro 2*, son récent film.





LE MERVEILLEUX ROYAUME DE PAPA ALAEV

| Tal Barda & Noam Pinchas

2016 | 1h14mn | Israël, France | Alegria production

■ C'est un film très original qui, au passage, met le doigt sur un aspect mal connu de la société israélienne : sa capacité à intégrer des migrants venus de pays très différents les uns des autres.

Là, il s'agit de juifs, venus en 1991, du Tadjikistan, une ancienne république soviétique d'Asie Centrale, coincée quelque part entre la Chine, l'Afghanistan, et l'Ouzbekistan.

Papa Alaev et sa famille font partie des 50 000 juifs tadjiks (judéo-tadjik - bukharique) qui vivent en Israël. Ils représentent 0,7% de la population, parmi les 148 nationalités d'origine qui composent le pays.

Nous participons à l'insertion d'une famille très particulière. Elle fonctionne comme un clan dirigé d'une main de fer par son patriarche Papa Alaev. Son ciment, outre les liens du sang ? C'est avant tout la musique tadjik. Grâce à elle, la famille est reconnue dans la société ; ses concerts sont demandés et appréciés. La musique traditionnelle tadjik dégage une énergie qui peut convaincre bien des amateurs de rock.

Mais ce succès ne va pas sans contradictions. Le mode de vie patriarcal s'adapte difficilement avec la vie de l'Israël moderne.

Il est savoureux d'entendre Papa Alaev citer Staline. Visiblement, il s'identifie au dictateur, et aurait aimé hériter de son pouvoir. Malheureusement pour lui, le fonctionnement clanique confronté aux réalités de la société israélienne moderne se fissure inexorablement.

Ada la fille aînée le montre clairement. Elle a joué un rôle majeur dans l'intégration des siens en trouvant un emploi à l'extérieur. Elle a aussi goûté à l'indépendance. Des petits enfants, eux aussi, manifestent leur envie de vivre leur propre vie. Le clan et sa culture spécifique perdurera-t-il face aux vents contraires ?

Gérard Feldman

★ Première mondiale, Sélection officielle, Festival international du film Hot Docs 2016 (Canada)

■ Du drame shakespearien, un soupçon de farce, le tout entrecoupé par la folle énergie des concerts.

Isabelle Poitte - Télérama / Septembre 2017

■ Un fougueux souffle d'énergie, splendide et féroce.

Ayelet Dekel - Midnight East / Mai 2016

■ Le savoureux documentaire de Tal Barda et Noam Pinchas déroule [aussi] une intrigue dramatique.

Dennis Harvey - Variety / Juin 2016

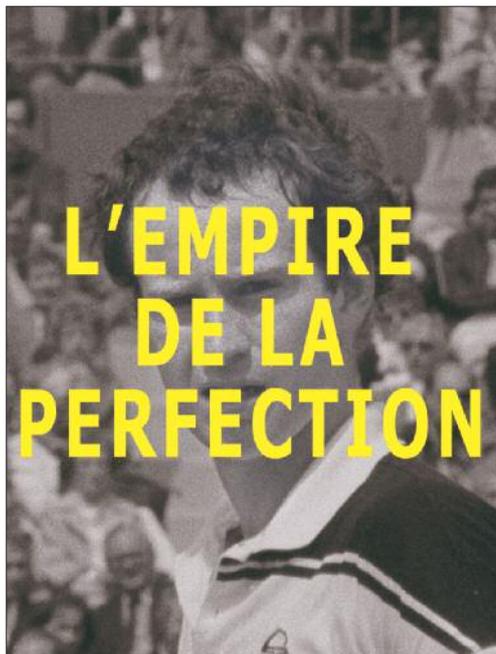
/// Bien que le portrait d'Alaev ne soit pas très flatteur, le patriarche a finalement décidé « qu'il n'y a pas de mauvaise publicité ».

Tal Barda - Extrait d'un entretien réalisé par Barbara Silverstein - The Canadian Jewish News / Février 2017

Tal Barda, réalisatrice, a obtenu un diplôme du département cinéma et télévision de l'Université de Tel-Aviv. Elle a également suivi des études en histoire de l'art et en communication à l'Université de Toulouse – Le Mirail. En 2003, elle a réalisé, avec Meni Elias et Micha Shagrir *HaBricha* puis en 2015, avec Noam Pinchas *A Heartbeat Away*.

Noam Pinchas, réalisateur et producteur a suivi des études en communication à Boston. Parmi ses réalisations : *A Heartbeat Away* (2015) – coréalisé avec Tal barda – ; *The Optimist and the Buddhist* (2012) ; *Saw Giraffes in India* (2009) et *Hummus Curry* – coréalisé avec Yoni Zigler – (2008).





★ Meilleur film, Prix des lecteurs du Tagesspiegel, Berlinale 2018 – Festival international du film de Berlin – (Allemagne)

■ Un fascinant essai sur la parenté entre le tennis et le cinéma.[...] Élégant, spirituel et intelligent.

Jessica Kiang - Variety / Février 2018

■ Le film parvient à nous faire voyager à travers l'histoire du cinéma en combinant parfaitement des genres et techniques cinématographiques aussi divers et variés que le film d'instruction, les psychogrammes, le making off, le western ou encore l'opéra. Il explore de plus tout à fait brillamment les obsessions d'un réalisateur de film, d'un sportif et de toute autre personne luttant afin d'atteindre la perfection.

David Rooney - Hollywood Reporter / Février 2018

■ C'est quel film *L'Empire de la perfection* ?
Celui du joueur-de-tennis-empereur McEnroe ?
Celui d'un cinéaste sur lui ?
Ou du cinéma tout court ?

Luigi Locatelli - Nuovo Cinema Locatelli / Février 2018

Julien Faraut, cinéaste, après avoir obtenu une maîtrise en Histoire de l'université de Paris-Nanterre est, depuis 2002, chargé de collection et réalisateur audiovisuel à l'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance. Il a réalisé des documentaires qui conjuguent les thèmes du sport, du cinéma et de l'art.

filmographie sélective

2015 - JJBallet (court-métrage) / 2014 - Entraînement (court-métrage)

2013 - Regard neuf sur Olympia 52

2011 - Tableaux noir écran lumineux (court-métrage)

2010 - Phrases d'armes (court-métrage)

2009 - Une seule fois (court-métrage)

2008 - Apparations / 2004 (court-métrage)

- Paris jeux t'aime / 2007 - Perspectives rugbystiques (court-métrage)

2006 - La Creative du vide (court-métrage)

L'EMPIRE DE LA PERFECTION

| Julien Faraut 2018 | 1h34mn | France | UFO Production

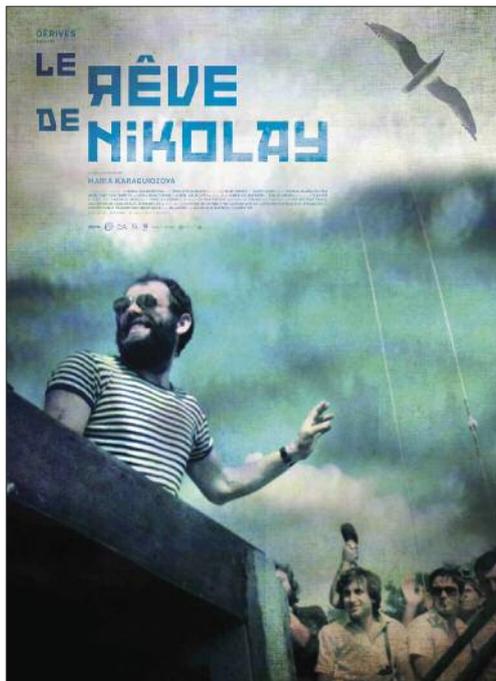
■ Au début des années 1980, le tennisman américain John Mc Enroe est une véritable star des courts. Il est étudié sous toutes les coutures, filmé sous tous les angles, copié dans toutes les écoles... Julien Faraut, chargé de collections à l'INSEP (Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance) a découvert un véritable trésor constitué de centaines d'heures de rush inédites, filmées en 16mm par Gil de Kermadec. Directeur national technique du tennis pendant des décennies, ce dernier a donné ses lettres de noblesse aux films dits « films techniques » ou « films d'instruction », un genre qui « fait bel et bien partie de l'histoire du cinéma », comme se plaît à le rappeler le narrateur.

Le film s'ouvre, d'ailleurs, sur la citation de Jean-Luc Godard, phrase, lancée comme un défi : « *Le cinéma ment, pas le sport* ». Le réalisateur nous invite donc dans un jeu de miroir entre sport et cinéma et s'amuse à questionner les deux dans un va et vient permanent. Reprenant les codes du documentaire pour mieux les détourner, la voix off de Mathieu Amalric vient parsemer le film de touches d'humour, sans pour autant verser dans le pastiche. Car ce documentaire de création apporte un regard très singulier et propose une réflexion sur la manière de filmer le sport, tout en réfléchissant sur le cinéma lui-même. Partir d'images d'archives permet en effet d'interroger le cinéma documentaire et les notions mêmes de vérité et de mise en scène du réel.

Julien Faraut nous propose un portrait singulier de John McEnroe que l'on redécouvre grâce à ces documents inédits qui n'offrent pas de contrechamp, contrairement aux archives télévisées. Le réalisateur nous invite, en se concentrant uniquement sur le comportement du tennisman, à découvrir de lui beaucoup plus que son simple jeu. McEnroe, connu pour ses poussées de colère, étonne ici par sa capacité à continuer à garder le contrôle du jeu. Le film prend alors une tournure plus dramatique avec une enquête sur son perfectionnisme pathologique. « C'est l'avantage de la terre battue », écrivait Daney, « elle crée de la fiction ». La mise en scène, un brin espiègle, joue des ralentis et des changements de perspectives, pour propulser certaines séquences dans le film de genre, servies par des musiques d'opéras-rocks ou de westerns-spaghettis. Et l'on finit par se laisser prendre par le suspense de la finale de Roland-Garros en 1984 !

Guilhem Brouillet





LE RÊVE DE NIKOLAY

| Maria Karagiozova

2017 | 47mn | Belgique, Bulgarie | Dérives, Waterfront film, CBA - Centre de l'audiovisuel à Bruxelles

À 8 ans, le 25 juillet 1985, Maria découvre à la télévision l'accueil délirant d'enthousiasme réservé à Nikolay Djambazov par des centaines de personnes. « Il est revenu ! dit le commentateur télé ! À bord de son voilier Tangra entièrement fait à la main, Nikolay a réussi à franchir la route de l'impossible et a accompli ainsi son rêve d'enfance : le tour du monde en solitaire via le cap Horn ! »

Pour Maria, enfant d'une génération enfermée derrière le rideau de fer, [...] son exploit incarne dès lors pour elle le rêve de liberté partagé avec son père. En 1993, quatre ans après la chute du régime autoritaire bulgare remplacé par une démocratie d'un capitalisme sauvage, la cinéaste rencontre Nikolay qui deviendra le compagnon de sa mère.

[...] Le film tisse constamment les images réalisées du présent par la cinéaste qui trace le portrait de Nikolay et les moments du passé évoqués à partir d'archives : le journal écrit à bord du Tangra, les archives personnelles et les extraits de films documentaires de l'époque. Nikolay écrit dans son journal : « J'accepte le destin que j'ai choisi, sans jamais paniquer. Je caresse des yeux tout ce que j'ai construit de mes mains. » (La tempête s'est levée) « J'ai le vertige à cause de la hauteur. Je fais un film avec ma caméra Super 8. Elle est dans une boîte imperméable. Une vague nous submerge, moi et ma caméra. Quand j'étais au bout de la survie, et que je survivais uniquement grâce à la résistance du voilier, alors je criais de plaisir sans pouvoir me contrôler, au moment le plus dangereux de ma vie ».

Et ces images nous emportent à notre tour.

[...] son exploit est tombé dans l'oubli. Son bateau a été saboté puis vendu à des maffieux bulgares et russes, avant qu'on n'en perde la trace.

Le navigateur solitaire a laissé la place aux milliardaires et aux naufragés de la Méditerranée. Son portrait est celui d'un homme d'un courage exceptionnel dans sa ténacité à fixer l'horizon d'un monde plus humain. C'est aussi l'évocation d'une mutation de la société sans grand espoir pour un futur heureux.

Serge Meurant - Extraits d'un article pour cinergie.be / Mars 2018

■ Ce premier film, comme le voilier de Nikolay, s'est construit avec patience et obstination. Il s'est nourri d'un réel traversant plusieurs époques, comme s'il avait vécu plusieurs vies. C'est ce qui fait sa richesse.

Serge Meurant - cinergie.be / Mars 2018

■ Un magnifique tournage en Super-8 [...] un film intime et simple, qui, avec douceur et nostalgie, révèle pleinement l'exploit de cette traversée océanique.

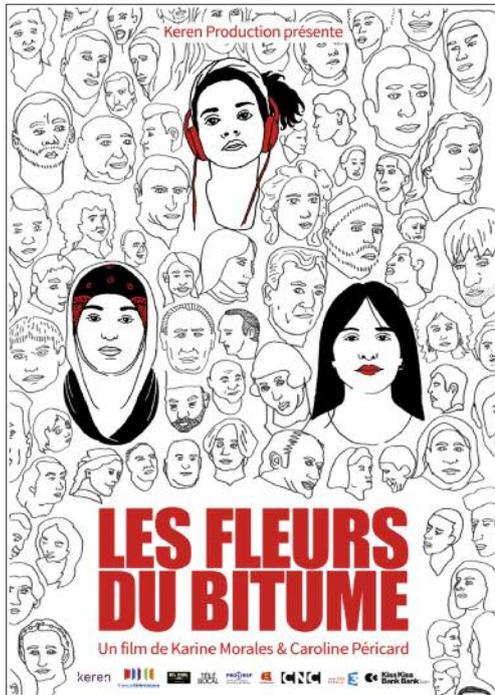
Erik Negro - CINE lapsus / Décembre 2017

/// Une vague nous submerge, moi et ma caméra. Quand j'étais au bout de la survie, et que je survivais uniquement grâce à la résistance du voilier, alors je criais de plaisir sans pouvoir me contrôler, au moment le plus dangereux de ma vie

Nikolay Djambazov - Extrait du film



Maria Karagiozova a étudié le droit à l'Université de Strasbourg (France) et à Leicester (Angleterre). A côté de son travail d'avocate, Maria a suivi plusieurs formations dans le domaine de la réalisation cinématographique. Après deux courts-métrages de fiction *Le miroir* (2009) et *Les vacances* (2010), elle obtient la bourse Brouillon d'un rêve pour son premier documentaire *Le rêve de Nikolay* qui a fait l'objet d'une résidence aux Rencontres d'août (Ardèche Images).



LES FLEURS DU BITUME

| Karine Morales & Caroline Péricard

2017 | 52mn | France | Keren Production, Big Bang production, Télébocal, France 3 Corse Via Stella

■ Dans les rues de Tunis et de Sfax, Chaima danse, Ouméma graffe, Shams slame.

Elles ne se connaissent pas mais font partie de la même génération. Elles sont nées sous la dictature de Ben Ali.

Elles sont les adolescentes de la révolution de Jasmin qui a éclo en Tunisie en 2011.

Shams a 24 ans, issue d'une famille de militants, elle a choisi le slam pour exprimer ses combats : « Mon premier slam s'appelait Je n'irai pas voter. Il appelait à continuer sur la ligne révolutionnaire et à boycotter les élections ».

Ouméma a 25 ans, elle est fière de pouvoir montrer que la religion et l'art ne sont pas incompatibles : « J'ai retrouvé les mêmes valeurs dans le hip-hop que dans l'islam : paix, amour, humanité et respect. C'est ce qui m'a poussée à graffer encore plus ».

Chaima a 21 ans, elle vit dans la cité Ethadamen, quartier populaire en banlieue de Tunis. Malgré la pression des salafistes dans son quartier elle continue de danser : « On peut tout combattre avec l'art, même les coups et les blessures. »

Un combat pacifique qu'elles mènent dans la rue, espace largement occupé par les hommes en Tunisie, et qu'elles ont choisi de reconquérir par la pratique de leur passion : le Street Art. Un combat qui fait osciller leur quotidien entre peur, espoir, violence, énergie créative et soif de liberté.

Ce documentaire suit et révèle, le monde de Chaima, Shams et Ouméma, si loin et si proche du nôtre, qui s'affranchit de nos convictions arrêtées sur la place des femmes dans le monde arabe. Il tresse les fils de ces trois vies battantes, capte des discussions et débats avec leurs familles, leurs amis, les passants, saisit leurs confrontations, et leurs questionnements sur leur position dans la société tunisienne..

Ces trois combattantes, nous ont ouvert les portes de leur intimité. Les liens de proximité et d'amitié qui se sont noués au fil de nos rencontres sont revendiqués dans le film. Ils en font son originalité et sa force. Il s'agit bien d'un regard croisé, d'une expérience partagée, entre deux femmes occidentales, réalisatrices, et trois jeunes femmes tunisiennes, passionnées par l'art de rue. Comme un miroir du combat des femmes partagé partout dans le monde, en Occident comme en Orient.

Karine Morales & Caroline Péricard

■ Une mise en scène aérienne, qui laisse une grande place à l'art. Un documentaire résistant qui déconstruit les clichés avec brio.

Focus Vif / Décembre 2017

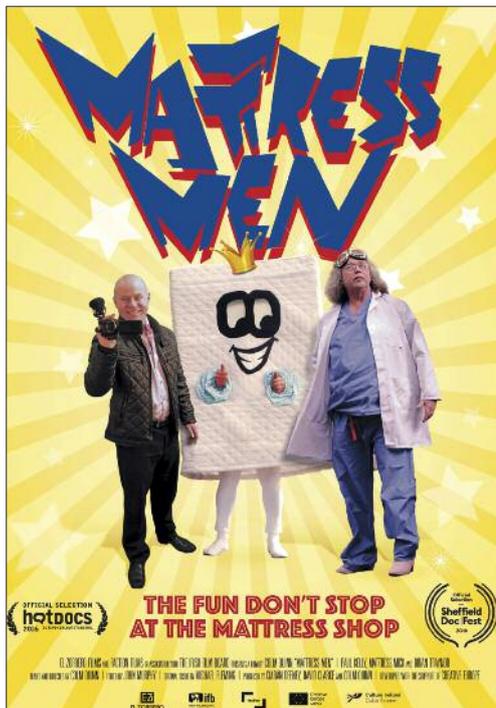
■ A travers une esthétique de la douceur, le message de Caroline Péricard et Karine Morales n'en est pas moins violent. [...] Le combat féministe qui se joue dans *Les Fleurs du bitume* traverse les frontières par élan de solidarité.

Audrey Lenchantin - Suricate Magazine / Décembre 2017

Karine Morales a fait des études de cinéma à l'ESAV, où elle réalise ses premiers films : *Au petit monde* (prix révélation festival Séquence), *A quoi tu rêves* qui voyagera en festivals. Elle promène depuis son regard dans le domaine de la création documentaire, en privilégiant une approche intimiste et engagée (*A nos aïeux, I'm an artist not a terrorist...*) et réalise des web séries et clips musicaux (*Sur la piste de Pony Pony Run Run, Dehors il fait jour* de Toan & Olivia Ruiz...).

Caroline Péricard a travaillé pendant 10 ans à Canal France International où elle monte des projets d'aide aux TV des pays en voie de développement. Après des études de JRI elle fait ses premiers pas dans le news à RFO et M6. Aujourd'hui elle travaille au sein d'une société de production où elle réalise des films pour le web et la TV. Sensible à la place des femmes dans le monde, elle s'engage auprès de Karine pour réaliser son premier documentaire *Les fleurs du bitume*.





★ Prix Georges Morisson, Irish Film & Television Academy 2017 – IFTA – (Irlande) / Meilleur documentaire, Dublin Film Critics Circle 2016 (Irlande) Première mondiale, Hot Docs 2016 -, Sheffield Doc / Fest (Angleterre)

■ *Mattress Men* n'est pas seulement drôle : c'est aussi extrêmement pertinent et c'est là que réside sa plus grande qualité.

Choy-Ping Clark-NG - 2 Magazine / Novembre 2016

■ [Cette] histoire d'hommes qui luttent contre la détresse économique est universelle, délicieuse et bouleversante.

Roe McDermott - Hot Press / Octobre 2016

Colm Quinn est écrivain et réalisateur irlandais. Il a travaillé pour l'Irish Film Board, pour la RTE (Ireland's National Television and Radio Broadcaster) et pour Filmbase. A partir de 2004, il a réalisé de nombreux courts-métrages documentaires et de fiction sélectionnés dans de nombreux festivals internationaux, et couronnés de prix (*Break Away / Jinn / The Discreet Charms of the Refugee / No Regrets in the West / The Knie / Needles Exchange / Joy / Baring Arms*). *Mattress Men* est son premier long-métrage documentaire.

❖ PREMIÈRE FRANÇAISE

MATTRESS MEN

| Colm Quinn 2016 | 1h22mn | Irlande, Angleterre | El Zorrero Films

■ Tout commence par un film de promotion d'un magasin de matelas à Dublin, celui de Mick, sexagénaire souriant. Constatant les dégâts causés par la crise, celui-ci décide de réagir en lançant, comme il peut, une communication : d'abord un homme-sandwich arborant un demi-matelas avec l'inscription « Mattress Mick », qui part à la conquête d'éventuels clients, rencontrant plutôt des chômeurs ou l'indifférence, puis la réalisation d'un clip lancé sur Youtube. Il attire alors l'attention d'un personnage médiatisé, Stephen Fry, qui va le « lancer » sur twitter. Mick participe à une émission, expliquant son refus de se laisser abattre par la crise. Un promoteur, intéressé par le concept, prend les choses en main. Tout irait bien si... Aux côtés de Mick se trouve Paul, au chômage, qui lui doit de l'avoir tiré du marasme. Criblé de dettes, il ne s'en sort pas. C'est lui qui pousse Mick à créer des outils promotionnels, moyennant un petit salaire. Paul est accablé, il se sent sans avenir.

Mais que signifie *Mattress Men*, en réalité ? Les efforts désespérés et risibles d'hommes soumis aux conséquences de la crise financière (qui, en effet, pense à acheter un matelas ?), l'angoisse permanente de Paul, que son secret étouffe, qui constate la perte de l'amitié et de la confiance, mais qui veut profiter des moments de grâce et de beauté que lui offre la vie.

Le film alterne les scènes intimes où Paul joue avec ses enfants et les moments passés dans le magasin à chercher des solutions, pour retrouver sa dignité. C'est aussi une réflexion clairvoyante sur la situation des citoyens et un constat du délitement des petites entreprises. Paul a le sentiment tragique de trahir ses propres valeurs : « *je suis un homme bien, je le sais* », affirme-t-il dans un moment de détresse. Mais où placer son honneur lorsque le système nous oblige à jouer les clowns ? *Mattress Men* pose en fait la question des limites de la soumission. Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

Marion Blanchaud

■ ■ C'était censé être un court-métrage documentaire de 10 mn, mais ça a duré trois ans !

Colm Quinn - Extrait d'un entretien réalisé par Siobhan O'Connor & Sharon McGowan - Dublin Live / Mars 2017





NORMAL AUTISTIC FILM

| **Miroslav Janek** 2016 | 1h28mn | République tchèque | Mimesis Film, Ceska Televize

■ *Normal Autistic Film* dessine des portraits intimistes, émouvants et troublants de cinq jeunes autistes, atteints du syndrome d'Asperger.

Le syndrome d'Asperger est une forme d'autisme. Un « aspie » n'a pas de déficit intellectuel ni de retard de langage. Mais il souffre de troubles sévères dans les relations sociales. Les « aspies » sont sensibles à l'anxiété et à la dépression. Ils ont des intérêts obsessionnels souvent associés à des compétences parfois étonnantes.

Le réalisateur Miroslav Janek, nous permet d'entrer dans l'univers de personnes d'exception. La réussite de ce documentaire tient à la relation respectueuse, de proximité et d'affection que le réalisateur a réussi à nouer avec chacun des protagonistes. Pendant deux ans, il a pris le temps de gagner la confiance de Denis, Majda, Lukas, Marjamka et Ahmed, jusqu'à les impliquer dans la création du film.

Direct et sensible, Lukas a un sens de l'humour particulier ; il adore le cinéma et écrit des scénarios. Pianiste virtuose, Denis est capable d'interpréter des compositions musicales classiques difficiles ; il est incroyablement talentueux. Majda adore rapper et elle en est fière ; ses textes révèlent son environnement avec une justesse désarmante. Marjamka peut raconter de longues histoires en anglais, et son infatigable frère Ahmed fait de longs monologues philosophiques.

La méthode de Miroslav Janek est d'encourager les participants à influencer interactivement le déroulé, l'apparence et le style du film. L'auteur implique discrètement et graduellement chaque protagoniste à penser devant la caméra à propos de la scène, du thème et du film qui est en train de naître. Il peut personnaliser la réalisation à partir des instructions et idées recueillies.

Le résultat est une succession de scènes allant du murmure aux cris, d'épisodes délicats et intimes suivis de passages bruyants et agités, nous permettant de découvrir ces jeunes dans une multitude de situations de la vie quotidienne.

Christophe Chaunac

★ Ce film, sélectionné dans de nombreux festivals internationaux, a obtenu plusieurs récompenses dont : Prix du meilleur documentaire tchèque et Prix des étudiants, Jihlava IDFF 2016 (République tchèque) / Prix du meilleur film documentaire tchèque ; Karlovy Vary Int.Film Festival 2016 Karlovy Vary International Film Festival 2016, (Prague, République tchèque) / Première mondiale, DOK Leipzig 2016 (Allemagne)

■ Un portrait magnifiquement réalisé [...] qui déborde d'humour et de cœur.

Alissa Simon - Variety / Juillet 2016

■ Un documentariste tchèque avant tout doté d'une vision d'auteur singulière.

Michael Rosser - Screendaily / May 2016

|| « Si je suis handicapé, pour moi la société est aussi handicapée », dit l'un des enfants. Après avoir regardé ce film, vous êtes susceptible d'acquiescer.

Amber Wilkinson - Eye for Film / Juillet 2016

Miroslav Janek, réalisateur tchèque, a commencé à faire des photographies et des courts-métrages dès son plus jeune âge. Il a émigré aux États-Unis où il a commencé sa carrière en tant qu'éditeur et a travaillé avec Godfrey Reggio sur le triptyque *Qatsy*. Depuis son retour en République tchèque, dans les années 1990, il réalise des documentaires souvent primés dans des festivals internationaux et parallèlement il enseigne au département documentaire de la prestigieuse école de cinéma FAMU... d'où il avait été rejeté sous le régime communiste – pour des raisons politiques –, lorsqu'il avait demandé à y étudier.

Filmographie partielle

2016 - Normal Autistic Film (2016)

2015 - Film Spa (2015)

2014 - The Gospel According to Brabeneč / Olga

2012 - Burning (2012)

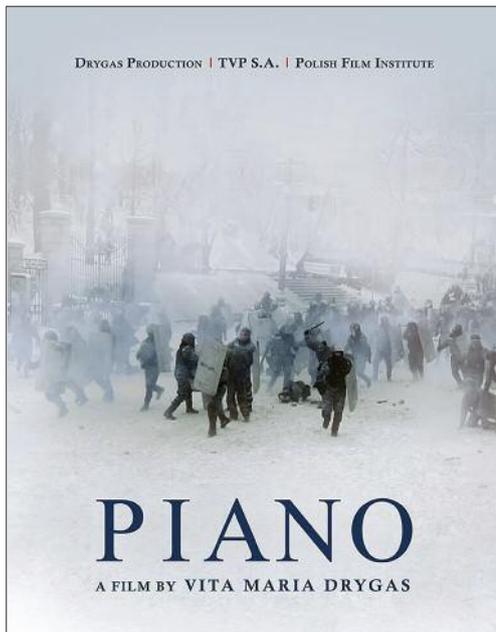
2008 - The Confessions of Kateryna K. / Citizen Havel

2005 - Kha-chee-pae / 2001 - Crimson Sails

2000 - Battle for Life (coréalisé avec Roman Vávra et Vít Janeček)

1996 - Unseen (1996)





★ Grand Prix, Festival international du film documentaire MiradasDoc 2017 (Iles Canaries - Espagne) / Prix des Jeunes, Escales documentaires (La Rochelle - France) / Mention spéciale, Festival du film de Cracovie 2015 (Pologne) / Meilleur documentaire, Mediawave - Rencontre internationale de cinéma et musique de Fort Monostor - Komárom (Hongrie)

■ Même dans les tréfonds d'une guerre, on peut saisir la poésie

Alberto Tomba - *Torrinoggi* / Février 2017

■ La réalisatrice a accompagné la révolution en Ukraine, en se concentrant non pas sur la violence, mais plutôt sur la beauté de cette insurrection souvent oubliée.

Michał Kucharczyk - *Polish Docs* / Mai 2015

■ Dans ce conte documentaire, le piano est un élément humain et symbolique.

Tadeusz Sobolewski - *wyborcza.pl* / Décembre 2015

Vita Maria Drygas, cinéaste et directeur de la photographie est née à Vilnius en Lituanie. Diplômée en philologie française de l'université de Varsovie, elle a également étudié la photographie à l'École nationale de cinéma et de théâtre de Lodz (Pologne). En 2012, elle réalise son premier court-métrage : *Only for its eyes*, suivi en 2013 par *Knife in the car*. Parallèlement à la réalisation, elle poursuit son travail de directeur de la photographie.

► En première partie le court-métrage

LA COULEUR DU CAMÉLÉON | MALORY MOURE | 2016 | 12mn | Lauréat Prix « Libres courts 2018 » / Festival Paul Va Au Cinéma – Montpellier

Université Paris-Diderot

Réfugiée homosexuelle, Corinne revient sur son itinéraire géographique, identitaire et amoureux, depuis son pays d'origine, le Congo, jusqu'à la France. Le combat d'une vie.

► Suivi de

PIANO | Vita Maria Drygas

2015 | 45mn | Pologne | KFF polish docs

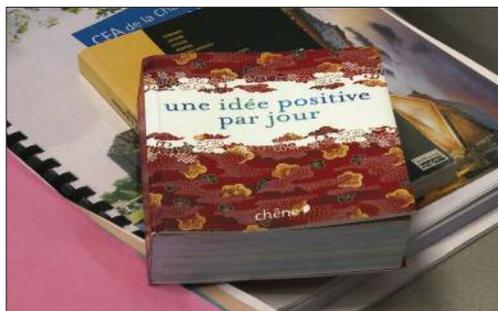
■ Un piano sur les barricades ? A Kiev, lors de la révolution orange de 2014, la Place Maïdan est naturellement le lieu historique des rassemblements et des affrontements. Un piano y est traîné sur les barricades par les manifestants pour servir de combustible. Mais c'est sans compter sur l'émotion d'une jeune pianiste, qui va sauver l'instrument et en faire un symbole de résistance, compagnon des joies, des inquiétudes et des douleurs populaires. Peint aux couleurs nationales de l'Ukraine, au milieu de la foule, mis à disposition de tous, sous la pluie et la neige, le piano résiste, comme les personnes. Les mélodies qui s'en échappent, parfois en solo, parfois accompagnées d'autres instruments, reflètent les émotions des interprètes et des moments : musiques populaires, Schubert revisité, improvisations. Il reste stoïque lors des combats, protégé des intempéries par des bâches, entouré de personnes emmitoufflées, dépassé par ceux qui fuient les gaz et les balles. Il devient symbole, âme de la Révolution, en accord avec l'esprit du lieu et du moment, fait à la fois de précarité et de volonté acharnée. Même l'église, dans un pays où les croyants sont nombreux, fait appel à sa musique. Il est l'impulsion donnée face à la peur lors des affrontements, la stabilité au milieu du chaos. Ce sont les mains du peuple ukrainien qui en jouent, celles des jeunes qui manifestent, ceux qui gardent espoir comme ceux qui ont tout perdu.

Le piano représente aussi un moyen de se libérer de ses appréhensions, de ses échecs, il ouvre une porte pour soi-même et pour les autres, regroupant autour de lui ceux qui attendent beaucoup des événements, ceux qui croient en un avenir moins sombre.

Le film construit ce lien avec les images des événements de la Place Maïdan, que nous avons vues en boucle en 2014, et celles, insolites, étonnantes et touchantes de l'instrument partagé. Le temps passe, le piano se détériore, et notre jeune pianiste mobilise une nouvelle fois son entourage pour sauver le soldat Piano.

Marion Blanchaud





★ « Coup de cœur-Occitanie » des médiathèques 2018 des médiathèques 2018

PROSPER ET LA JEUNESSE PÉTILLANTE

| Laurence Kirsch 2017 | 52mn | France | Argane Productions

« Bienvenue Jeunesse Pétillante dans le temple du savoir, éteignez vos dernières cigarettes et soyez boulimiques de la connaissance, car la connaissance libère de vous même »

C'est ainsi que Prosper, le Conseiller principal d'éducation de ce centre de formation d'apprentis d'Aquitaine, accueille chaque matin les élèves.

Prosper vient du Burkina Faso, d'une famille très nombreuse, et il est un Principal plein d'enthousiasme et d'humour tout en étant très à l'écoute autant des élèves que des professeurs.

Emma, Pierre, Charlotte et les autres ont des histoires différentes. Prosper les aide à progresser et à faire leur autocritique.

En arrivant dans le bureau du CPE, Emma doit lire la pensée du jour : « *Il n'y a pas de réussite facile ni d'échec définitif.* » Après avoir offert des mouchoirs à la jeune fille afin de sécher ses pleurs, Prosper commente la pensée du jour puis écoute Emma et, soit positive soit sanctionne.

« *Tu es comme cette belle plante qui vient de pousser mais il faut arracher les mauvaises herbes pour qu'elles ne l'étouffent pas.* »

La vie est un combat. C'est ce message que Prosper tente de faire passer auprès de jeunes pas toujours très convaincus !

Un film sur le fil du rasoir, où se mêlent drames et humour, désir et dérision, crise de nerf et crise de rire. Un film dont le rythme s'accorde aux excès de l'adolescence et de ses débordements.

« *Au revoir la jeunesse pétillante, à demain !* »

Guillemette Chevallier

« C'est la manière tout à fait atypique et enjouée de Prosper, d'accueillir la jeunesse qui a suscité chez moi ce désir de film. J'ai eu envie d'en savoir plus sur l'aptitude bienveillante mais néanmoins cadrante de ce CPE qui vient cueillir les élèves là où ils s'y attendent le moins : dans leur « pétillance ».

Laurence Kirsh

« Ils n'aiment pas l'école ou c'est l'école qui ne les aime pas... »

Je me pose parfois la question.

Prosper - Extrait du film



Laurence Kirsch, réalisatrice, vit à Mèze. « Je cherche à travers mes films à comprendre ce et ceux qui m'entourent. Je m'interroge sur ce monde où l'imaginaire ne se nourrit que de rapidité. Un monde qui ne conserve son équilibre que grâce à l'urgence qui l'habite. Un monde où la vitesse donne l'illusion d'être féconde. Je scrute les signes d'une lenteur féconde. ». Le goût des autres, c'est ce qui la caractérise, sa filmographie en témoigne :

- 2017 - Villa Ressources / Prosper et la jeunesse pétillante
- 2014 - Qui c'est celui-là ? - Pierre Vassiliu
- 2012 - Gagner sa vie / 2010 - Sylvaine
- 2009 - Naissance de Bartas / 2005 - Présence silencieuse
- 2002 - Dans mon quartier coule une rivière
- 2000 - Surpris de nature
- 1998 - Grandir / 1996 - Gens de Thau



★ Prix de la Critique – St. Louis Film Critics Association Joe Pollack and Joe Williams Awards –, Festival international du film de Saint-Louis 2017 (Missouri - Etats-Unis) / Mentions Spéciales du Jury, Festival de Luchon 2016 (France)

■ Coloré, singulier, plein d'humour et de poésie. Un film intime et universel. Bouleversant et efficace. Grave et léger. Drôle et pas drôle à la fois.
La Nouvelle République - Novembre 2016

■ Ce long-métrage est un vent de fraîcheur [...]. Au fil des gimmicks de Philippe Katerine.
Estelle Baudry - Le Journal Licencieux / Novembre 2016

Bruno Romy, réalisateur, est né à Caen. Après avoir été professeur, gérant d'un supermarché, clown, régisseur de théâtre... il réalise plusieurs courts-métrages avant de rencontrer, au début des années 90, Fiona Gordon et Dominique Abel. Ensemble, ils produisent et réalisent une trilogie : *L'Iceberg* (2006), *Rumba* (2008) et *La Fée* (2011) qui fera l'ouverture de La Quinzaine des Réalisateurs à Cannes.

QUAND J'AVAIS 6 ANS, J'AI TUÉ UN DRAGON

| Bruno Romy 2016 | 1h10mn | France | Keren Production, Le Passage Prod

■ Un matin d'avril 2012, le cinéaste Bruno Romy et la dessinatrice Annabelle Cocollos apprennent que leur fille Mika, 6 ans, est atteinte d'une leucémie... Huit mois plus tard, quand Mika peut enfin retrouver le chemin de l'école, la famille décide de faire un documentaire intitulé : *Quand j'avais 6 ans, j'ai tué un dragon*.

Le film est construit en trois actes. Le premier se concentre sur le séisme du diagnostic, l'annonce aux proches, la première nuit à l'hôpital, l'angoisse totale... Le deuxième relate la vie d'un service d'oncologie pédiatrique, les soignants, les autres enfants malades et leurs parents, l'adaptation à un autre monde... jusqu'au retour à la maison.

Le troisième évoque les incessants séjours à l'hôpital, les transformations physiques causées par les chimiothérapies, la vie quotidienne avec le cancer... jusqu'au matin où Mika retourne à l'école, coiffée de son chèche, le sourire aux lèvres.

Les voix off de quatre personnages sont au premier plan de l'univers sonore. Ils parlent à l'oreille de chaque spectateur. Ils nous confient leurs réflexions, leurs états d'âme. Chacun a sa façon propre de parler, la spontanéité de l'enfant, la force de la maman, la fragilité du papa, la distance professionnelle du médecin Odile Minckes.

Les images très rythmées mêlent des tranches de vie réelles, des séquences de fiction, des mises en scène musicales et des animations de dessins de Mika et d'Annabelle.

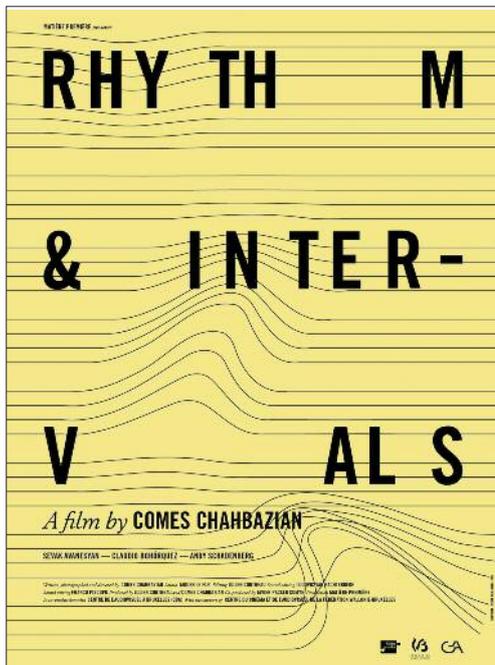
Ce documentaire porte la signature visuelle singulière de Bruno Romy. Sur toutes ses œuvres de fiction planent les esprits de Chaplin, Tati ou Keaton. Ces génies veillent aussi sur ce documentaire : une savante orfèvrerie créative, bricolée au millimètre. Le travail du cinéaste a été de chercher la bonne distance, la poésie et l'humour

/// « Mon papa fait du cinéma. Il fait des films drôles. Ma maman fait des dessins.

Quand j'avais 6 ans, j'ai eu une maladie très grave. On a décidé d'en faire un film avec des images et des dessins... Je sais pas si ça va être très drôle.

Mika





★ Prix CBA - WIP - Dérives, Festival Filmer à tout Prix 2017 (Bruxelles - Belgique)

■ Vous sortirez sonnés et éblouis du film de Comes Chahbazian, parce que l'art est un sport de combat.

Centre du Film sur l'Art - BAFF- Brussels Art Film Festival

■ Comes Chahbazian nous livre un film splendide, quasi sans paroles, sur l'accomplissement et la recherche de soi.

RTBE.be / Janvier 2018

Comes Chahbazian, vit et travaille à Bruxelles. Autodidacte, il écrit et réalise deux courts-métrages de fiction tournés à New York en 2000 : *Untitled* et *Y.U.L.* présenté en 2002 à La Mostra de Venise. En 2006, il réalise *Ici-bas (Down Here)*, son premier long-métrage documentaire qui est sélectionné dans de nombreux festivals, notamment au Cinéma du Réel à Paris et Visions du Réel à Nyon. Son second documentaire lui aura donc pris plusieurs années ; mais à voir *Rhythm & Intervals*, la ténacité et la rigueur sont au cœur de ce travail de cinéaste. Et mènent à la grâce.

RHYTHM & INTERVALS

| Comes Chahbazian 2016 | 52mn | Belgique | Matière Première, CBA

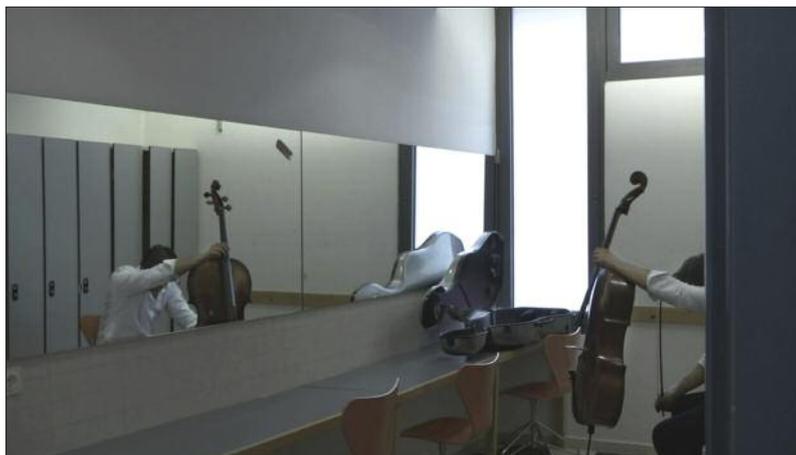
■ Dans un quotidien ascétique, Sévak travaille sans cesse. Son intérieur est nu, un frigo à peine entrevu où traîne quelques yaourts. Son monde se résume à cette chambre presque vide où il répète, à ses leçons de violoncelle. Pas de ville, pas de distractions. Le film ne le croise pas dans ses relations sociales. Juste un téléphone qui sonne de temps à autre, toujours sa mère de l'autre côté de l'appareil. Et seulement des conversations avec son professeur de musique ou son entraîneur.

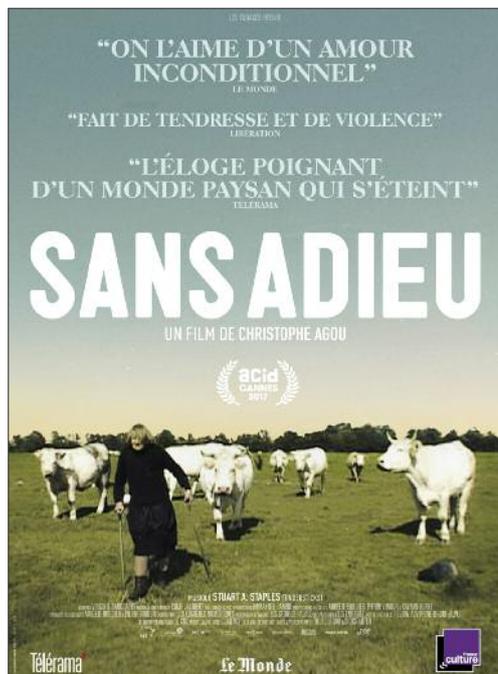
Car la seule échappée du jeune homme loin de son violoncelle et de cette vie monacale, est celle du ring de boxe, un autre art du mouvement et de la lutte. A l'inlassable répétition des notes vient répondre la ténacité et la force physique. A l'habileté des mains sur les cordes, ceux du corps qui enrage, sue, frappe ou encaisse les coups. A la solitude du concertiste, celle du combat. La comparaison est simple, forte et les rimes visuelles, profondes. La narration évolue délicatement, prise dans ce faisceau de rimes et de résonances entre ces deux salles d'entraînement, ces deux professeurs, ces deux arts de la maîtrise et de l'endurance.

Le dépouillement ascétique de cette vie qui se joue toute entière dans la musique se raconte dans la grande rigueur des cadrages de Chahbazian et dans son parti pris narratif, de n'avancer qu'à travers de longs plans fixes tirés au cordeau. Sa caméra, frontale et têtue, impose sa temporalité. Elle construit des cadrages sur des décors vides ou neutres qui épurent encore la narration. Et elle fait face à son sujet pour tenir jusqu'au bout ce qui s'engage avec le spectateur. Car il est un moment, fragile, dans la longueur de ses séquences qui persiste où le temps se suspend et où la musique surgit.

Rarement on aura au cinéma scruté d'aussi près et avec autant de dépouillement l'effort, le travail, l'entraînement. Loin de tout spectaculaire, de toute effusion, avec une rigueur qui frôle elle aussi l'ascèse, Chahbazian se concentre sur la répétition, inlassable, et les lentes variations qui racontent l'évolution de son personnage vers la maîtrise. Mais s'il ne s'agissait que de maîtrise... L'épreuve de la musique est aussi celle de l'âme, comme le lui rappelle son professeur de violoncelle, « chaque note a le droit d'exister », la musique se respire et émane des émotions. Incessantes leçons de volonté et de dépassement, ce qui est en jeu est au-delà de la maîtrise et se situe quelque part dans l'oubli de soi. Alors le jeune homme se remet à l'ouvrage. Au final, quoi qu'il advienne de ce concours, l'homme finit par forcer l'admiration.

Anne Feuillère - synergie.be / Février 2017





★ Présenté à l'ACID (Association du cinéma indépendant pour sa diffusion), Festival International du Film de Cannes 2017

■ Aucune nostalgie dans le regard de Christophe Agou, qui construit son documentaire comme la rencontre d'un chant du monde et d'un état des lieux politique.

Louis Séguin - Cahiers du Cinéma / Octobre 2017

■ Un grand film, ce n'est peut-être que cela : la captation miraculeuse d'un geste inoubliable par lequel s'engouffrent tout le chaos et la discorde des émotions humaines.

Mathieu Macheret - Le Monde / Octobre 2017

■ Christophe Agou filme le crépuscule des petites fermes d'autrefois et de leurs propriétaires désabusés. Une galerie de portraits d'une infinie proximité, pleine de tendresse et d'émotion.

Samuel Douhaire - Télérama / Mai 2017

Christophe Agou est lauréat du Prix des Éditeurs Européens de Photographie en 2010 avec son ouvrage « Face au Silence » qui l'a amené à réaliser *Sans Adieu* avec une partie de ses personnages. Ses images ont été publiées dans de nombreux périodiques comme Newsweek, Time, Life, Géo, Libération, New York Times, Télérama ou El País. Ses photos ont été exposées à travers le monde : au MoMA New York, au Jeu de Paume, à Fait & Cause ainsi qu'à la Galerie Intervalle à Paris ou encore au Musée D'art Roger-Quilliot à Clermont-Ferrand. Ses travaux ont également fait l'objet d'acquisitions dans des collections publiques comme celles de la Bibliothèque nationale de France à Paris ou du Musée des Beaux-arts de Houston aux États-Unis. En 2011, Christophe a photographié et filmé la tournée du groupe Tindersticks en Europe. Christophe Agou est né dans le Forez à Montbrison dans la Loire ; il vivait à New York depuis une vingtaine d'années lorsqu'il est tragiquement décédé à l'âge de 45 ans en septembre 2015, juste après avoir fini le montage de *Sans Adieu*.

SANS ADIEU

| Christophe Agou 2017 | 1h39mn | France | Pierre Vinour

■ Ce film, tourné entre 2002 et 2012 dans le Forez auvergnat, est un film posthume. Un hommage.

Les images sont très belles. Elles font penser à Raymond Depardon qui adorait filmer ces « temps morts ». En tuant le temps, il lui donnait une touche d'infini. Avec Christophe Agou, la brume omniprésente, suggère cette forme d'éternité finissante, une présence incontournable mais en voie d'évaporation.

Le réalisateur nous immerge parmi ces anciens agriculteurs du Forez. Ils sont les derniers de leur génération à vivre encore là, dans des hameaux abandonnés, accrochés à leurs souvenirs comme à leurs plateaux, aux pentes de leurs collines. L'auteur lui aussi, revient vers ses origines après avoir vécu aux États-Unis. Retour aux sources. C'est là que se noue une affinité réelle entre l'auteur et les personnages du film.

Ces hommes et ces femmes vivent seuls ou en couple. La vie moderne et ses profonds changements ne les touchent qu'au travers d'une vieille télévision.

Parfois le monde extérieur les atteint, malgré tout, douloureusement. Il s'agit de la vente d'une ferme, de prestations sociales, ou de l'enlèvement de vaches pour cause d'épidémie. Ils affichent alors une forme de résistance, avec ses petites colères qui leur donnent la fierté d'exister encore.

Leur vie est rythmée au jour le jour par les soins aux quelques bêtes qu'ils possèdent et dont ils vivent, avec leur maigre retraite. Mais peu à peu, les animaux, les ruines, les carcasses de voitures, les détritres prennent le dessus.

Il reste un espoir raisonnable : finir sa vie dans des conditions pas trop précaires, en d'autres lieux.

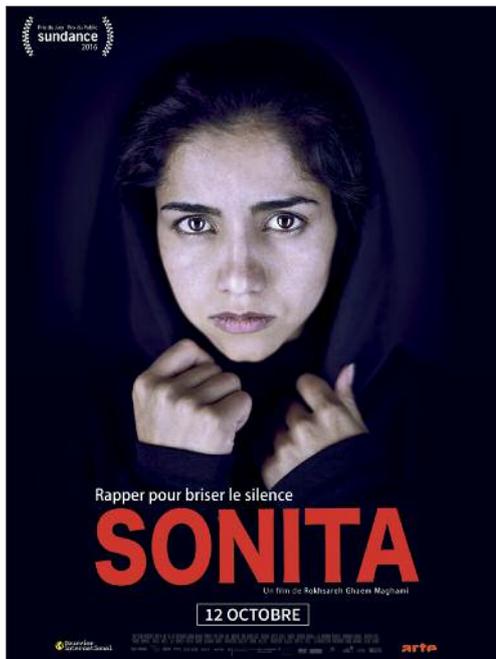
Le film nous montre ce qui a été, avec un regard affectueux, un brin nostalgique, comme on peut en avoir pour des souvenirs d'enfance. Mais il ne génère aucune illusion sur l'idéal d'un retour à la terre qui reproduirait les mêmes conditions de vie au nom d'on ne sait quel « retour » à la terre.

Gérard Feldman

/// *Lorsqu'il filma, Agou ne cherchait pas à faire de belles images, mais à rendre compte de quelque chose de plus essentiel et concret. Les compositions et les angles étranges de ses plans (beaucoup de plongées et de contre-plongées) n'apparaissent jamais comme des coquetteries esthétiques mais répondent à la volonté d'accorder une grande place aux bêtes, aux objets, aux matières (terre, rouille, suie...) [...]. D'où l'étrangeté poétique qui en découle, éminemment physique, tactile (sensation que renforce la rugosité de l'image DV, support que le cinéaste a tenu à garder jusqu'au bout).*

Marcos Uzal - Libération / Octobre 2017





★ Grand Prix du Jury et Prix du Public, Festival du Film de Sundance 2016 (Utah -Etats-Unis) / Prix du jury, IDFA 2016 – Festival International du Film Documentaire d'Amsterdam – (Pays-Bas)

■ Ce film sur une rappeuse afghane est un conte de fées des plus modernes.

India Bourke - New Statesman / Mars 2016

■ Le film est devenu portrait, vif, fort et poignant.

Cécile Murry - Télérama / Octobre 2016

■ Ghaem Maghami [...] transforme son propre film en un geste d'amour qui répond tant à l'ardeur de l'adolescente qu'à l'empathie du spectateur.

Estelle Bayon - Critikat.com / Octobre 2016

Rokhsareh Ghaem Maghami a étudié la réalisation et l'animation à l'Université de Téhéran. Ses recherches sur les films d'animation documentaires ont mené à la publication du livre « Animated Documentary, a New Way to Express ». Elle a réalisé six documentaires dont *Cyanosis* – court-métrage documentaire avec animation – (2007) et *Going up the Stair* (2011).

SONITA

| Rokhsareh Ghaem Maghami

2016 | 1h31mn | Allemagne-Suisse-Iran | Women Make Movies (WMM), Chicken & Egg Pictures

Sonita rêve de devenir rappeuse pour lutter contre les violences faites aux femmes, avec en ligne de mire, le mariage forcé. Cette jeune Afghane de dix-huit ans, réfugiée clandestine, vit dans la banlieue pauvre de Téhéran. Après onze années passées en Iran, tandis que sa vie commence tout juste à devenir plus facile – elle bénéficie du soutien d'un centre social, qui lui donne accès à l'école mais également à des ateliers de vie pratique ou encore à des groupes de psychodrame – et qu'elle fait ses premiers pas dans le monde du rap, elle apprend qu'elle va devoir rentrer se marier en Afghanistan, pour financer le mariage de l'un de ses frères. Elle compte sur l'appui de sa mère, elle-même forcée à se marier très jeune à un homme bien plus âgé qu'elle, mais celle-ci, totalement soumise à la tradition, est prête à la vendre pour neuf mille dollars. C'est finalement l'équipe de tournage qui paie pour que la jeune fille obtienne un moratoire de six mois ... Et lorsque le clip qu'elle a tourné remporte un prix, Sonita se retrouve dans l'illégalité : « élever la voix est contre la Charia », comme elle le scande.

Accrochée à son projet, Sonita franchit avec pugnacité les multiples obstacles : sa famille – qui a besoin de sa dot et jette un regard réprobateur sur ses chansons réquisitoires – et, plus largement, les traditions afghane et iranienne. Et ses chansons d'attaquer, avec ardeur, par des mises en scène qui font mouche, cette pratique ancestrale du mariage forcé, certes en nette diminution – l'Iran, par exemple, l'a abandonnée – mais qui touche encore douze millions de jeunes filles dans le monde, selon l'Unicef.

Outre les questions posées par cette société oppressante, est soulevée celle de la juste distance du documentariste à son sujet. Que penser, en effet, de l'intervention de la réalisatrice, qui après avoir refusé dans un premier temps de prêter de l'argent à Sonita, le lui accorde puis devient l'ange gardien qui l'aide à percer dans le monde du rap ? Infraction à la déontologie ou simple geste de solidarité ?

Marianne Ginsbourger

/// Je dois murmurer pour qu'on ne sache pas que je veux parler de la vente des filles car élever ma voix est contre la charia. Dans ma ville les femmes sont muselées. Moi je crie au lieu de la fermer. Je crie à cause de mes blessures, mon cœur est plein de meurtrissures.

Sonita - Extrait des paroles du clip « Brides for sale » (Mariées à vendre)





Laura Delle Piane étudie le cinéma à Rome et à Paris puis travaille en tant que vidéaste dans l'univers de l'art contemporain. Voyages, reportages au quatre coins du monde donnent naissance à des projets où elle s'amuse à brouiller les styles : de la fiction, à l'art au documentaire. Elle écrit et réalise des documentaires de création, des formats courts, clips et films publicitaires.

OÙ SONT PASSÉS ROMÉO ET JULIETTE ?

| **Laura Delle Piane** 2017 | 33mn | France |

■ *Où sont passés Roméo & Juliette ?* est un film compte rendu de l'atelier d'écriture et de mise en scène réalisé avec les adolescents de la ville de Fleury-Mérogis sur l'année 2016.

À partir de la découverte et du décryptage de la pièce de Shakespeare, c'est avant tout une réflexion sur le rapport à l'autre, à la famille, au sentiment amoureux comme force d'émancipation.

Le film mélange les styles et les formes, du documentaire à la fiction. Les moments d'atelier et d'écriture en groupe se mêlent aux moments plus intimes dans lesquels les jeunes se livrent sur leur rapport à l'amour, entre non-dits et timidité. Une alchimie se crée entre ces moments et les exercices de mises en scènes, où les jeunes s'approprient l'histoire de Shakespeare en la portant dans les rues de leur quartier et dans leurs maisons.

Le film tend un fil entre deux époques et devient ainsi une expérience croisée de formes et de regards. Des histoires d'amour, de famille, d'une jeunesse en chantier.



★ *Prix spécial du jury, Festival du film d'éducation d'Évreux 2017 (France) :*

LE SAINT DES VOYOUS

| **Maïlys Audouze** 2017 | 35mn | France | Ardèche images association

■ *« J'ai grandi avec des secrets de famille et des légendes de voyous. J'ai grandi avec des histoires. J'ai grandi avec des questions. Qui était mon père ? Avant nous, ses enfants, avant moi, sa fille ».*

C'est un film d'échange entre une fille et son père. On pourrait avoir du mal à trouver sa place dans cette intimité. Seulement l'acte de filmer la parole et le récit d'enfance douloureuse du père - récit qu'on pourrait penser un temps héroïque et victimaire, déjà entendu par les proches -, va à un moment basculer : la fille en sait plus sur l'enfance de son père que lui-même.

Et le film devient le lieu d'un véritable échange de connaissances, de retour sur ce qui s'est passé, sur ce qui est arrivé. La fille délivre son père de son histoire et nous autorise à en partager une part, celle qui se vit grâce au film en train de se faire.

Décidément le documentaire a une longueur d'avance sur la fiction : les protagonistes ne connaissent pas toujours la fin de l'histoire.

L'avis de Tènk / Jacques Deschamps, réalisateur

Maïlys Audouze, après des études de langues, s'oriente vers le cinéma et obtient une licence et un master 1 en réalisation au département Satis d'Aix-Marseille Université. Suite à une année de césure pour écrire un projet documentaire avec L'Ircam, elle intègre le Master 2 Documentaire de création de Lussas en 2016. *Le Saint des voyous* est son film de fin d'études.

THE STARS OF STERN

| **Gad Abittan** 2018 | 58mn | France, Israël | auto-produit par Gad Abittan



II *J'ai vécu dans les années 70 et début 80 dans l'un de ses bâtiments représentatifs, le bloc 45. Ici tout le monde pratique l'hébreu mais, à l'intérieur des appartements on parle la langue d'origine et un sentiment d'exil persiste chez les plus anciens voisins qui ont pris de l'âge, vu leurs enfants grandir et partir ailleurs.*

Ce qui m'a motivé dans ce film c'est la possibilité d'engager un double point de vue sur une réalité complexe et triste, d'être à la fois un des personnages du drame et le chroniqueur de l'histoire du film.

Gad Abittan

Gad Abittan, est franco-israélien. Réalisateur, journaliste indépendant, critique de films dans des magazines en France, Israël, Belgique..., a travaillé dans les années 70 et 80 comme assistant producteur, assistant au montage et assistant réalisateur dans le documentaire, à Jérusalem et Tel Aviv. Il réalise deux documentaires : *Zakhor, n'oublie jamais* (1993) et *Walter Spitzer, une sculpture pour mémoire* (1996). Fin 1999, il décide de quitter la production documentaire pour enseigner le français, au collège, dans des quartiers problématiques de la région parisienne, tout en reprenant son métier de journaliste, critique de cinéma. Le tournage de son dernier film, *The Stars of Stern* s'est déroulé de 2008 à 2017.

« Stern » est le nom d'un quartier de Jérusalem rapidement construit dans les années 60 pour faire face à l'affluence des immigrés. Le titre « Stars of Stern » joue sur les mots : Stern veut dire étoile (ou star) en allemand ou en yiddish !

Les stars du film sont les habitants du quartier. Encore un jeu de mots, mais avec le nom du réalisateur ! Décidément, on est dans l'humour juif. Ces résidents sont d'origine russe, géorgienne, éthiopienne, iranienne, marocaine... La convivialité règne. Le réalisateur les aime.

Malheureusement cette tranquillité va être perturbée par l'arrivée de familles dites ultra-orthodoxes. Celles-ci, et surtout par leur nombre, imposent, peu à peu, un mode de vie qu'ils croient conforme à la Torah.

Se pose alors la question de la cohabitation.

Des accrochages opposent les habitants originels, et les nouveaux venus qu'on imagine être des haredim (מִדְרָח ou « craignant Dieu »). Il s'agit d'abord de problèmes matériels, tels que l'installation sauvage d'un garage à poussettes. Mais le véritable enjeu s'impose clairement : la cohabitation est-elle seulement possible ?

De nombreux quartiers dans le monde vivent ce type d'invasion. En règle générale, le problème ne vient pas alors des Juifs.

Mais avec ces Juifs « ultras », il y a de plus, un paradoxe. Ils vivent en Israël, mais refusent le droit à l'existence d'un Etat israélien tant que le Messie ne s'est pas manifesté. C'est pourquoi d'aucuns s'allient aux mouvements palestiniens ou à l'Iran dont ils partagent certains dogmatismes, envers les femmes notamment.

Heureusement, leur prosélytisme ne s'adresse qu'aux 13 millions de Juifs recensés dans le monde. Les 7 milliards d'habitants restants ne sont pas concernés.

Le film très vivant, émouvant, rend très bien compte des difficultés, parfois des drames, suscités par l'intrusion de ces groupes qui fonctionnent sur un mode sectaire.

Gérard Feldman

II *Je cherche en même temps l'éternel et l'éphémère..*

Georges Perec - Pré-générique du film



DOC-Cévennes / Réseau de diffusion en Cévennes

Un réseau de partenaires associatifs, collectivités, exploitants, médiathèques et Festivals en Cévennes

EN CÉVENNES

■ **LASALLE** : Champ-contrechamp

Opérateur : Cinéco / Lieu : La Filature

■ **LE PONT-DE-MONTVERT** : Mairie

Opérateur : Cinéco / Lieu : La Filature

■ **ISPAGNAC** : Mairie

Opérateur : Cinéco / Lieu : Salle multimédia

■ **MAS DE VAL** : Le Méjean

Opérateur : Cinéco / Lieu : Salle polyvalente

■ **FLORAC** : La Nouvelle dimension

Festival 48 images seconde

Opérateur : Cinéco / Lieu : La Genette verte

■ **VIALAS** : Mairie

Opérateur : Cinéco / Lieu : Salle polyvalente

■ **SAINT-MARTIN-DE-LANSUSCLE** :

L'imaginaire

Opérateur : Cinéco / Lieu : Temple

■ **ANDUZE** : Mairie

Opérateur : Cinéco /

Lieu : Espace Marcel Pagnol

■ **LES MAGES** : Mairie

Opérateur : Cinéco / Lieu : Salle Bauquier

■ **GANGES** : Médiathèque

Opérateur & Lieu : Cinéma L'Arc-en-Ciel

■ **LE VIGAN** : Médiathèque

Opérateur & Lieu : Cinéma Le Palace

■ **VALLERAUGUE** : Cosmopolite

Opérateur : Cinéco / Lieu : Foyer rural

■ **ALÈS** : Itinérances /

Festival cinéma d'Alès

Opérateurs et lieux multiples

HORS CÉVENNES

■ **LUNEL** : Festival : « Traversées »

■ **MONTPELLIER** : Festival

« Paul Va Au Cinéma »

Université Paul Valéry Montpellier 3

■ **Lieux de diffusion**

membres de la cinémathèque documentaire :

Médiathèque du Carré d'Art de Nîmes /

Réseau des Médiathèques de Montpellier

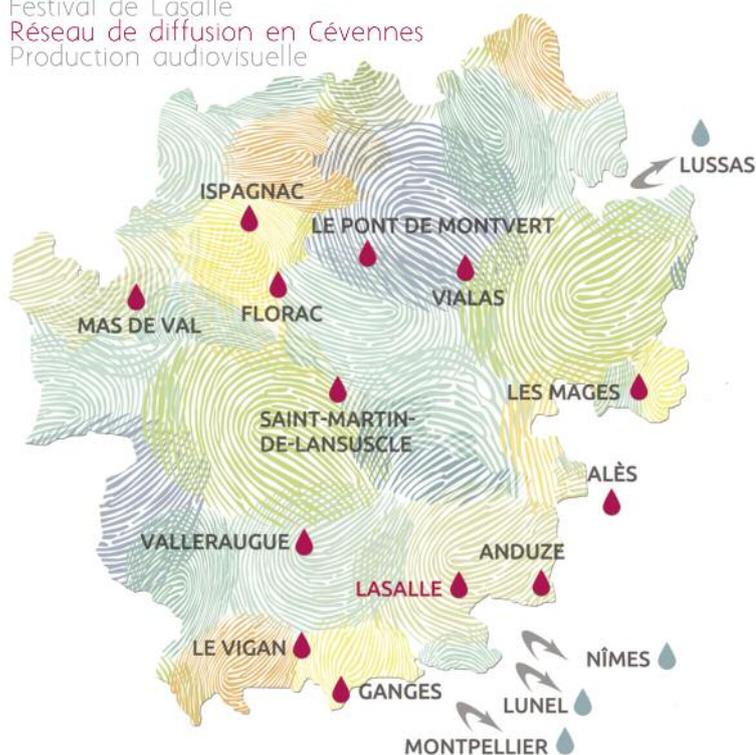
Méditerranée Métropole / Ardèche Images

à Lussas

- Un réseau de diffusion du documentaire, tout au long de l'année, sur l'ensemble des Cévennes avec deux à quatre rendez-vous par mois.
- Des partenaires, répartis sur l'ensemble du territoire, reçoivent des propositions de films et d'invités et peuvent soumettre des idées de programmation au Réseau DOC-Cévennes.
- Une mutualisation des moyens : mise à disposition des films et des invités par le Réseau DOC-Cévennes auprès des partenaires, sur la base d'une coprogrammation impliquant au moins deux membres du réseau.
- Une programmation trimestrielle exposée sur le portail doc-cevennes.org. Celle-ci est accompagnée d'un dépliant informant de l'ensemble des programmations labellisées et de grilles horaires (sur le modèle Cinéco), mis à disposition par nos partenaires pour leur diffusion.
- Une production éditoriale pour valoriser les programmations et leur visibilité (communication médias et réseaux sociaux, feuilles de salle, documents pédagogiques, etc.)
- Des séances scolaires et des ateliers d'éducation à l'image.
- Un point fort annuel pour le Réseau avec « Le Mois du documentaire » en novembre.
- Un point d'orgue avec le Festival de Lasalle, autour du week-end de l'Ascension, au mois de mai.

DOC-cévennes

Festival de Lasalle
Réseau de diffusion en Cévennes
Production audiovisuelle



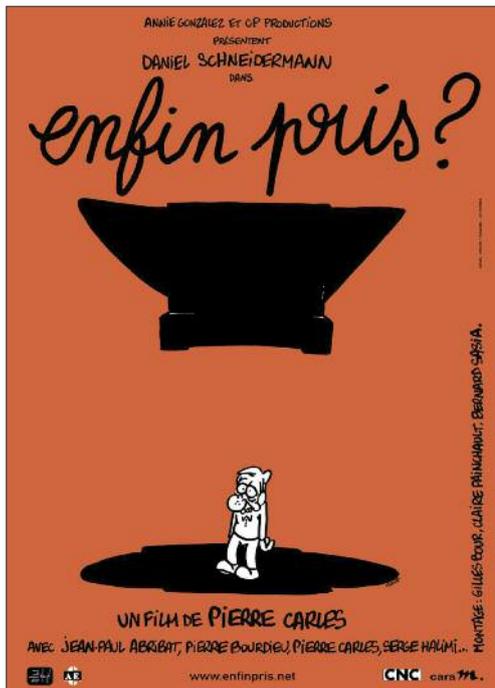
CP PRODUCTIONS

déjà 20 ans !

■ La société de production s'est constituée avec la productrice Annie Gonzalez, le réalisateur Pierre Carles et 5 autres associés pour permettre la sortie du premier long-métrage de Pierre Carles, « Pas vu pas pris » (1998), film de critique des médias censuré par les chaînes de télévision françaises. Elle compte aujourd'hui 24 associés, et un catalogue de longs-métrages documentaires qui sortent au cinéma... et ne sont toujours pas diffusés sur les chaînes de télévision ! Ces films ont une belle carrière en salles en France grâce au travail de distributeurs indépendants, dans le secteur commercial et en non commercial. Et ils circulent à l'étranger, particulièrement dans le secteur culturel. Ce sont des films qui deviennent des références, car les problématiques sont d'avant-garde et le traitement original et impertinent.

■ Annie Gonzalez accompagne des auteurs – dont le travail critique offre des films de réflexion et drôles – , Pierre Carles, Christophe Coello, Philippe Lespinasse, Stéphane Goxe, Nina Faure. C-P Productions distribue aussi : « Attention danger travail » (Carles, Coello, Goxe), « Squat, la ville est à nous » (Coello), « De mémoires d'ouvriers » (Gilles Perret) et édite ses titres et une collection de DVD intitulé « Un Pas de côté ». Cette collection fait un pas de côté avec des films produits par d'autres sociétés indépendantes dont les thèmes, les enjeux et la démarche permettent d'éclairer notre réflexion. « On devrait leur dire ça, aux gens, vous êtes trop grands pour prendre des gifles et des pieds au cul. » Gébé, L' An 01.

■ C-P Productions vient de terminer la production du dernier film de Christophe Coello « Cas d'école ». La société a aussi plusieurs films en chantier dont le long-métrage « Un berger et deux perchés à l'Elysée ? » de Pierre Carles et Philippe Lespinasse, « Le plaisir féminin » de Nina Faure, « Les bruts de Philippe Lespinasse ».



CP PRODUCTIONS
déjà 20 ans !

■ Tout le film est drôle, enlevé, intelligent, émouvant parfois.

Bernard Langlois - Politis / Octobre 2002

■ C'est hilarant, roboratif et salutaire, et l'on rêve d'une télé qui accepterait de diffuser ce documentaire au souffle joyeusement libertaire !

J-L-P - Le Canard enchaîné / Octobre 2002

Pierre Carles est un réalisateur... très indépendant, fort d'une rare liberté de ton. Depuis *Pas vu pas pris*, (1998) premier volet d'une trilogie consacrée aux médias, - commandé par Canal + et jamais diffusé -, qui montre les relations étroites qu'entretiennent les vedettes du journalisme et les hommes politiques, aucun de ses longs-métrages n'a été programmée sur le petit écran.

Filmographie partielle

- 2017 - Un berger à l'Elysée ? (diffusé à Lasalle en 2017)
- 2016 - On revient de loin - Opération Correa
- 2015 - On a mal à la dette
- 2014 - Opération Correa - Les Anes ont soif (diffusé à Lasalle en 2014) / 2010 - Fin de concession
- 2009 - Gruissan à la rame (coréalisé avec Philippe Lespinasse) - (diffusé à Lasalle en 2009)
- Choron, dernière (coréalisé avec Eric Martin) - (diffusé à Lasalle en 2008)
- 2007 - Volem rien foutre al país (coréalisé avec Christophe Coello et Stéphane Goxe) - (diffusé à Lasalle en 2006)
- 2006 - Ni vieux, ni traîtres - (coréalisé avec Georges Minangoy)
- 2003 - Attention danger travail - (coréalisé avec Christophe Coello et Stéphane Goxe) / 2002 - Enfin pris ? (diffusé à Lasalle en 2005)
- 2001 - La sociologie est un sport de combat
- 1998 - Pas vu pas pris (diffusé à Lasalle en 2003)
- 1995 - Juppé, forcément
- 1998 / 1993 - Réalisation d'une dizaine de documentaires pour l'émission Strip-Tease

ENFIN PRIS ?

| Pierre Carles 2002 | 1h29mn | France | CP Productions

■ Qui n'a jamais rêvé devant son petit écran de connaître les coulisses ? De voir ce qu'est la télévision si on y gomme tout : artifices, mensonges et manipulations ? Dans une investigation journalistique et sociologique Pierre Carles tente de faire tomber les masques et de dévoiler au grand public la supercherie, la tromperie dont chacun de nous est victime au quotidien.

Faisant suite à son précédent documentaire *Pas vu, pas pris* réalisé trois ans auparavant, le journaliste indépendant Pierre Carles nous livre avec *Enfin pris ?* une analyse savoureuse des rapports de connivence entre médias et pouvoir. Au travers de divers extraits d'émissions et journaux télévisés, il s'attarde d'avantage sur le chroniqueur des médias Daniel Schneidermann (Arrêt sur image, chronique dans Libération), en utilisant la méthode dite de « l'arroseur arrosé », ce dernier ayant été également la cible de l'iconique sociologue des médias Pierre Bourdieu (Essai Sur la télévision).

Cette démonstration par l'exemple de l'obséquiosité fréquente du microcosme télévisuel vis à vis des puissants, et du corporatisme qui y règne, nous offre le spectacle d'un petit monde de courtisans qui se passe les plats, supportant mal le trublion Pierre Carles qui bouleverse un plan de table jusqu'alors bien établi.

Tel un chien dans un jeu de quilles, pas toujours impartial, mais forcément instructif, Pierre Carles se soucie peu des aspects esthétiques. Bien au contraire son style est épuré de tout artifice cinématographique. Il livre ici une vérité brute au travers d'une réalisation elle aussi sans filtres. Plaisir coupable du spectateur/télespectateur de voir pris la main dans le sac bon nombre de chroniqueurs et journalistes du petit écran, mille fois vus en mille occasions, désacralisés sur l'autel de leur déontologie sérieusement mise à mal.

Leur courroux sur-joué face au reflet que Pierre Carles leur renvoie d'eux mêmes légitime dès lors les observations de Pierre Bourdieu sur l'exercice du journalisme télévisuel.

Renard agaçant dans le poulailler de la petite lucarne, il vole dans les plumes des cocottes qui l'occupent depuis des décennies au risque d'en perdre lui-même quelques-unes, mais pour notre plus grand plaisir.

Jubilatoire !

Héloïse Tisseron





CAS D'ÉCOLE

| **Christophe Coello** 2018 | 52mn | France | CP Productions

■ Perpignan, St Jacques, « quartier » des Gitans. A 8h, L'école La Miranda compte les enfants absents : ils sont restés dormir. Les raisons ? c'est ce qu'essaie de combattre une équipe d'enseignants lucides et engagés.

Le film retrace ces allers-retours entre les habitants du quartier et l'institution. Le décor : un quartier délabré en démolition aux places et aux rues investies par les familles, comme un prolongement naturel à leurs foyers. Au centre l'école, accueillante.

Les personnages : des enfants qui, s'ils ont bien compris l'« obligation » d'aller à l'école, n'en voient pas l'« utilité » ; des professeurs qui accompagnent, expliquent inlassablement, revendiquent auprès de la mairie une vraie considération pour les habitants ; des parents, conscients des limites de l'éducation traditionnelle, convaincus que l'école est un moyen d'ascension sociale, mais découragés par des politiques d'exclusion et par des stéréotypes archaïques stigmatisants.

Au-delà d'un constat d'échec, le film construit une mosaïque aux morceaux à première vue disparates : pour les Gitans, l'école permet en effet d'accéder à la réussite sociale, tel l'avocat gitan Ramounet, mais si la mixité avec les « païos », les français, est effective ; les enseignants sollicitent et valorisent, créent des événements, des liens avec le collège, demandent que La Miranda devienne un exemple de mixité. Pourquoi, alors, apparaît-elle comme le contraire, puisqu'aucun enfant « païo » n'y est inscrit ? C'est qu'entre a priori et peurs de part et d'autre, avec un taux de chômage élevé et une population paupérisée, l'exclusion sociale de fait et le manque de volonté politique, les Gitans se renferment sur leur seule richesse : leur langue, leurs traditions et leur mode de vie, qui s'exprime par la solidarité, la joie de vivre, les enfants. L'utilité de l'école publique et obligatoire est largement secondaire, au regard de la vraie question, celle de l'insertion : celle-ci suppose, au départ, acceptation mutuelle. Or, elle n'est pas encore, semble-t-il l'objectif des politiques.

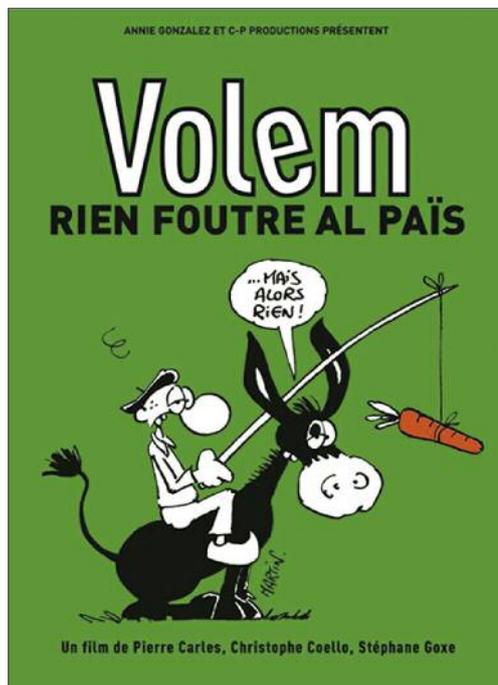
Marion Blanchaud

CP PRODUCTIONS
déjà 20 ans !

■ **Paio** (fém, paia) : historiquement, le terme catalan « paio » désignait un paysan attaché à sa terre, puis « paio » a pris une connotation péjorative en devenant synonyme de « péquenot ». Dans l'actualité, théoriquement, les gitans catalans l'utilisent pour désigner toute personne non-gitane, mais dans les faits ce sont les « français non racisés » qui sont ainsi qualifiés.

Christophe Coello, réalisateur, témoigne à travers ses films de diverses situations de résistance en Amérique du sud, oubliées ou ignorées des mass médias (*Chili, dans l'ombre du jaguar* (1998), *Tu n'es pas mort avec toi*, *Mari Chi Weu* (2001), *Retour en terre mapuche* (2013)). En France, il a entrepris avec Pierre Carles et Stéphane Goxe un chantier critique autour de la question du travail. Ensemble, ils ont notamment réalisé les documentaires *Attention Danger Travail* (2003) et *Volem rien foutre al país* (2006). Le webdocumentaire *Petites Histoires Populaires*, en cours de réalisation, est l'occasion pour lui de partager son regard particulier sur Perpignan, où il a grandi.





CP PRODUCTIONS
déjà 20 ans !

■ Le documentaire-manifeste *Volem rien foutre al país* s'avère être, de par son existence même, une terrible catastrophe pour le monde du travail décervelleur. A nous de le montrer partout sans vergogne ! A nous, mis à feu par lui, de tout-tout-tout faire péter pour tout-tout-tout réimaginer !

Noël Godin, Alias le Gloupier, alias L'Entarteur

VOLEM RIEN FOUTRE AL PAÏS

| Pierre Carles, Christophe Coello

& Stéphane Goxe 2007 | 1h47mn | France | CP Productions

■ Ce documentaire militant est une réflexion sur des formes de production et de consommation alternatives, sur le refus du salariat, sur des choix de vie « hors du moule ».

Il fait suite à *Attention danger : Travail* (2003), qui donnait déjà la parole à des chômeurs volontairement sortis du marché du travail et qui présentait des solutions individuelles.

Cette fois-ci, naviguant entre France, Angleterre et Espagne, les réalisateurs nous montrent des expériences collectives très diverses. Le film ne développe pas des théories, mais révèle des situations concrètes. Les unes peuvent sembler anodines ou trop idéalistes et d'autres apparaîtront beaucoup plus subversives.

Les personnes rencontrées dans ce documentaire s'expriment, débattent, argumentent. Tous se rejoignent dans une volonté d'autonomie, d'un mode de vie frugal, d'une forme d'économie solidaire... d'une existence qu'ils souhaitent libre et choisie.

Il y a ceux qui font le choix de l'éco-construction en paille, des toilettes sèches et de la production de leur propre électricité à partir d'énergies renouvelables. Il y a ceux qui ont décidé de tourner le dos au système de protection sociale ou d'autres qui, au contraire, refusent le travail mais vivent du RMI.

Il y a ceux qui, comme les illégalistes du XIX^e siècle, plus radicaux, prônent l'occupation de logements vides ou la « réappropriation » des produits dans les commerces du centre-ville de Barcelone.

En miroir, la « valeur travail » est défendue par les interventions de personnalités politiques françaises de gauche comme de droite (Denis Kessler, Michel Rocard, Michèle Alliot-Marie), qui rappellent le discours sur les vertus du travail salarié et de la société capitaliste.

Et contrairement à ce qui est communément admis, ce que nous montre « *Volem rien foutre al país* », c'est que le choix d'une vie alternative demande imagination, créativité... et beaucoup de travail.

Christophe Chaunac

■ « Nous n'avons plus le choix ! », s'exclame l'un des personnages filmés, « c'est la marchandise... ou la vie ! »



carte blanche à L'IRIS

Pour la seconde fois cette année, DOC-Cévennes ouvre une fenêtre sur la recherche en sciences humaines, et invite le public à entrer dans les coulisses d'un laboratoire et de ses questionnements. L'IRIS réunit une soixantaine de chercheurs et plus de cent doctorants. Leurs travaux explorent les enjeux sociaux, politiques et moraux des sociétés contemporaines. Pour ce second rendez-vous, six chercheurs du CNRS, sont invités à parler de leurs travaux en présentant un film de leur choix qui entre en résonance avec leurs travaux.

- Le public est invité à discuter avec eux sur des questions aussi variées que
- les quêtes de sens de la jeunesse ivoirienne – Eliane de Latour / film « Vivre Riche » –
 - la santé environnementale – Moritz Hunsmann / film « Les Sentinelles » –
 - la violence d'Etat en Iran – Chowra Makaremi / film « Des Rêves Sans Etoiles » –
 - les maladies professionnelles – Pascal Marichalar / film « Harlan County, USA » –
 - ou encore la transmission intergénérationnelle des expériences soixante-huitardes
– Julie Pagis / film « Chalap, Une Utopie Cévenole » –

Les séances seront modérées par Nicolas Jaoul, chercheur à l'IRIS.



CHALAP UNE UTOPIE CÉVENOLE

| Antoine Page 2014 | 60mn | France | La Maison du Directeur

■ L'histoire d'Antoine Page avec le hameau de Chalap commence lorsque son père y acquiert une résidence secondaire. Il y fait alors connaissance avec ses habitants. En 2014, il prend du temps pour aller les filmer.

Qui sont-ils ? Des néo-ruraux, des « hippies » – comme on les qualifiait à l'époque –, qui avaient décidé dans le sillage de Mai 68 de vivre à la campagne en communauté et d'investir un hameau quasiment abandonné.

Antoine Page écoute leurs aspirations initiales, leurs surprises à leur arrivée, leurs doutes, leur persévérance, leur désir d'ancrage contre vents et marées. Il confronte leurs souvenirs à ceux de leurs enfants, aujourd'hui adultes, élevés dans une grande liberté. Le cinéaste n'esquive pas le point de vue des « locaux », leur lucidité, et le regard que portaient sur eux ces « originaux ».

Sans jugement, le cinéaste retrace une aventure qui semblerait insolite aujourd'hui : l'abandon d'une vie confortable, l'installation dans des maisons sans fenêtre, sans poutre, ni chevron, des rites communautaires quelquefois mal supportés, une liberté sexuelle pas toujours égalitaire, une grande propension à être « à poil » en toutes circonstances ...

Que reste-t-il 40 ans plus tard ? Des albums-photos, des films Super 8, des maisons restaurées mais aussi un bilan nuancé.

Plus que tout, Antoine Page a su saisir la gourmandise jubilatoire des acteurs évoquant cette expérience unique.

Mireille Rousseau

► Ce film est présenté par **Julie Pagis**. Julie Pagis est chercheuse en sociologie politique au CNRS, membre de l'IRIS (EHESS). Ses recherches s'inscrivent dans deux principaux champs de recherche : celui de la sociologie du militantisme d'une part ; celui des sciences sociales de l'enfance de l'autre.

► La projection de «Chalap, une utopie cévenole» sera l'occasion, pour Julie Pagis, de discuter des points communs, des complémentarités mais également des divergences que peuvent avoir les démarches sociologique et documentaire pour éclairer un même objet : celui du « retour à la terre » et de l'installation de néo-ruraux au cours des années 1970 dans le sud de la France.

En s'appuyant sur ses travaux consacrés aux conséquences biographiques du militantisme en Mai 68, sur deux générations familiales (Cf. Mai 68, un pavé dans leur histoire, paru en 2014), elle resituera ces démarches de «retour à la terre» dans l'espace social plus large des divers devenir soixante-huitards.

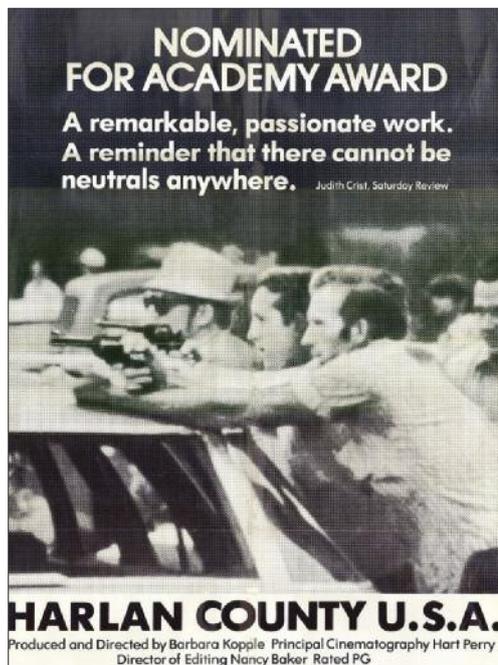
Le dialogue avec le réalisateur Antoine Page sera enfin l'occasion de questionner la transmission familiale d'«héritages soixante-huitards » et les devenir de ces enfants de l'utopie.

■ Que reste-t-il de la projection d'un idéal en rupture avec une forme de société bourgeoise ? C'est tout le sel de Chalap, l'utopie à l'épreuve du temps, un film documentaire rudement bien fait.

Anti-K / Janvier 2016



Antoine Page, après avoir commencé des études d'Histoire de l'Art, réalise ses premiers films expérimentaux (*De la politique, Cap Estrel...*) dans le cadre des cours de cinéma à la Sorbonne. Projetés à la Cinémathèque Française, ils lui offrent ses premiers succès d'estime (Festival de Locarno, FID, Festival de St-Denis ...). Mais Indépendance et hasard sont les maîtres-mots du travail d'Antoine Page qui construit depuis plusieurs années un travail exigeant, au fil de sa « nécessité créatrice » et de ses rencontres. Par exemple, avec le cirque Plume (*In Progress* - 2005) ; des artistes (*Largo Do Machado* - 2011) ; le street artiste Bilal Berreni, aujourd'hui disparu (*C'est assez bien d'être fou* - 2013) ; des anciens (*Yolande, Maria, Berthe et les autres* - 2012) ; un groupe d'adolescents (*Wesh Gros* - 2017).



❖ Oscar du meilleur film documentaire – 1977 (Etats-Unis)

■ De quel côté êtes-vous, les garçons ? De quel côté es-tu ? [...]

Ils disent dans le comté de Harlan
Il n'y a pas de neutres ici
Vous serez un homme du syndicat
où un voyou à la solde de J. H. Blair

De quel côté êtes-vous, les garçons ?
De quel côté es-tu ? Dites-moi...

Mon père était un mineur
Et je suis le fils d'un mineur
Il sera avec vous collègues de travail
Jusqu'à ce que cette bataille soit gagnée [...]

De quel côté es-tu ? / De quel côté es-tu ?

Oh les travailleurs pouvez-vous le supporter ?
Dites-moi comment vous pouvez
Serez-vous une gale moche
Ou seras-tu un homme ?

De quel côté es-tu ? / De quel côté es-tu ? [...]

Venez tous bons travailleurs
Bonne nouvelle à vous je vais dire
De la façon dont le bon vieux syndicat
Est venu ici pour habiter. Dites-moi...

De quel côté êtes-vous, les garçons ?
De quel côté es-tu ? Dites-moi...

Paroles de la chanson de Florence Reece *Which side are you on ?*
(De quel côté es-tu ?) écrite pendant la « Guerre de Harlan County ».

Barbara Kopple, récompensée par deux Oscars (*Harlan County USA* et *American Dream* en 1990), dont le premier à vingt-quatre ans, est parmi les plus grands documentaristes des Etats-Unis. Elle a réalisé et/ou produit des séries et de très nombreux films de fiction et documentaires. Barbara Kopple n'a cessé de filmer les hommes de son pays en lutte et participe activement à des organisations qui traitent des questions sociales et soutiennent le cinéma indépendant.

HARLAN COUNTY USA

| **Barbara Kopple** 1976 | 1h43mn | Etats-Unis | Cabin Creek Films

■ Ce film superbe, d'une facture formelle inédite, rend compte de la longue grève des mineurs du Kentucky qui dura 13 mois (1973/74). [...] Barbara Kopple a mené une enquête à tous les niveaux, le film résultant du tressage subtil de ce matériau impur : le travail des mineurs, des interviews, des films d'archives sur les grèves passées, reportages télévisés sur les élections des leaders de l'UMWA – Le puissant syndicat : United Mine Workers of America – ; et le filmage de séquences de la grève, en situation, dont elle rend compte directement, avec un effet d'instantané, de présence, très proche du suspens des films policiers. Le montage de tous ces éléments ne suit pas les règles d'une temporalité classique, chronologique. Sa modernité est lisible dans un va-et-vient constant entre passé et présent...

Harlan County USA n'est pas un film sur la « mémoire ouvrière » : les grévistes, leurs épouses, pour la plupart enfants et petits-enfants de mineurs, portent en eux davantage qu'une mémoire : un enseignement...

La musique country (les chants des mineurs) ponctue tout le film... Le plus beau de tous les chants est celui inventé par les femmes du piquet de grève, bâton à la main (pour certaines, armes à feu dissimulées), alors que l'ensemble des grévistes armés d'une façon ou d'une autre se préparent à affronter la bande des porte-flingues. Le chant des femmes s'amplifie-le country devient cœur antique : nous ne bougerons pas/comme l'arbre attendant à la rivière/nous ne bougerons pas..., leitmotiv inlassablement tenu, tandis qu'ont lieu les discussions avec un shérif, jusqu'à ce que les briseurs de grève lâchent prise, sans qu'aucun coup de feu ne retentisse. Le country est devenu déclaration politique -poème de surcroît...

Elisabeth Boyer - *L'art du cinéma N°32/33/34*

► Ce film est présenté par **Pascal Marichalar**.

Sociologue, Pascal Marichalar mène des recherches en sociologie et en histoire sur les questions de travail, de santé et d'environnement.

► Aux Etats-Unis, les travailleurs ont peu de droits, sauf s'ils parviennent à négocier collectivement un « contrat » de travail. Dans le comté de Harlan, les mineurs de Brookside se voient proposer un contrat à la condition qu'ils renoncent pour toujours au droit de grève. Ils refusent, et se mettent en grève – une grève pour garder le droit de grève ! Le film suit la mobilisation de ces travailleurs, et surtout de leurs compagnes extrêmement déterminées, face à un patronat meurtrier. En filigrane, la mémoire du massacre de mineurs grévistes survenu quelques décennies plus tôt, et le drame des maladies professionnelles.

A partir de ce film, il décrira la permanence d'activités dangereuses pour la santé dans les pays dits « développés », le rôle central des femmes dans les mobilisations sanitaires, l'importance du droit du travail comme ressource pour préserver sa santé, l'ambivalence qu'il peut y avoir entre l'attachement au travail et la dénonciation de sa dangerosité.





❖ Ce film est soutenu par la LDH – Ligue des Droits de l'Homme – Prix Amnesty International, Festival international du film de Berlin 2016 - Berlinale (Berlin - Allemagne) / Grand Prix Nanook - Jean Rouch, Festival International Jean Rouch - Voir autrement le monde - Paris (France) / Grierson Award for best documentary, BFI - London Film Festival 2016 - (Londres - Royaume-Uni)

► Ce film est présenté par **Chowra Makaremi**, anthropologue.

Ses travaux portent sur l'Etat, les formes juridiques et ordinaires de la violence et l'expérience qu'en font les sujets, notamment en situation d'exil. Ils s'articulent autour de deux thèmes : une ethnographie des expériences migratoires qui s'intéresse aux contrôles migratoires en Europe, aux formes de gouvernement et aux expériences d'exil qu'ils produisent ; et une anthropologie de la violence qui s'attache particulièrement au contexte postrévolutionnaire en Iran.

Ce documentaire, sur une prison pour adolescentes à Téhéran, filme les vies intimes et sociales des détenues, au fil d'un dialogue entre le réalisateur et ces condamnées qui sont encore des enfants, souvent déjà des mères. Certaines sont enfermées après une fuite, d'autres y attendent leur exécution pour avoir tué un père, ou vendu de la drogue. Prises entre le désir de liberté, et le désir de rester enfermées hors d'un monde de cauchemar, elles irradiant d'une force qui tantôt frôle l'entêtement du vivant, et tantôt affirme la beauté souveraine des renégats, au-delà de tout jugement social – si proches des « raggazi di vita » de Pasolini. De cette grâce jaillit la condamnation d'un ordre social sans échappatoire : ni pour elles qui en témoignent, ni pour nous, à qui elles acceptent de tendre haut et droit le miroir.

Mehrdad Oskouei, producteur indépendant, réalisateur, photographe et chercheur iranien, diplômé en réalisation à l'université des Arts, se tourne vers le théâtre avant de réaliser son premier court métrage : *Une autre naissance* (1988). Il est ambassadeur culturel du comité humanitaire des Nations Unies et membre fondateur de l'Institut d'Anthropologie et de la culture d'Iran. En 2010, Mehrdad Oskouei reçoit un prix pour l'ensemble de sa carrière par l'Iranian Documentary Filmmaker Association, ainsi que le prix Prince Claus aux Pays-Bas. Selon le New York Times, il est l'un des plus importants réalisateurs de documentaire en Iran. Filmographie sélective :

2016 - Des rêves sans étoiles / 2011 - Les derniers jours de l'hiver
2007 - It's always late for freedom / 2005 - Nose, Iranian style
2004 - The other side of Burka / 2000 - My mother's home : lagoon

DES RÊVES SANS ÉTOILES

| Mehrdad Oskouei 2016 | 1h16mn | Iran | Oskouei Film Production

Le film nous fait entrer dans l'univers carcéral de jeunes, de très jeunes filles. Nous pénétrons dans un centre de détention et de rééducation à Téhéran.

Pourquoi sont-elles là ? La plupart ont été maltraitées dans leur propre famille, elles ont du fuir, et survivre dans la rue. Elles ont connu les coups et les viols... Certaines ont des enfants qu'elles ne peuvent pas voir.

On s'attend à une ambiance glauque et morbide. Pas du tout. Mehrdad Oskouei, le réalisateur, a su gagner leur confiance. Elles s'expriment librement, jouent, chantent, contestent... y compris l'Imam qui vient leur donner des cours de religion. « Pourquoi Dieu n'est-il pas une femme ? » osent-elles demander. Une grande et chaleureuse solidarité les lie dans cette terrible expérience commune.

Toutes nous touchent profondément. Elles ne demandent qu'à vivre, mais ne se font plus aucune illusion sur leur avenir.

Mehrdad Oskouei a négocié 7 ans avec les autorités iraniennes pour obtenir l'autorisation de tourner. Cette contrainte a-t-elle influé sur le contenu du documentaire ? Le propos porte exclusivement sur les difficultés familiales des emprisonnées. La misère serait la cause de tout ? Choix tactique ou conviction profonde ?

Mais comment ignorer les lois terrifiantes qui soumettent les filles et les femmes iraniennes ? La charia (loi islamique), version chiite permet le mariage dès 13 ans, la condamnation à mort d'une petite fille de 9 ans (contre 15 ans pour un garçon), la lapidation pour adultère, la confusion des rôles du mari et du père, le silence sur les violences conjugales...

Impossible d'ignorer qu'elles permettent, et favorisent les mauvais traitements subis dans les familles.

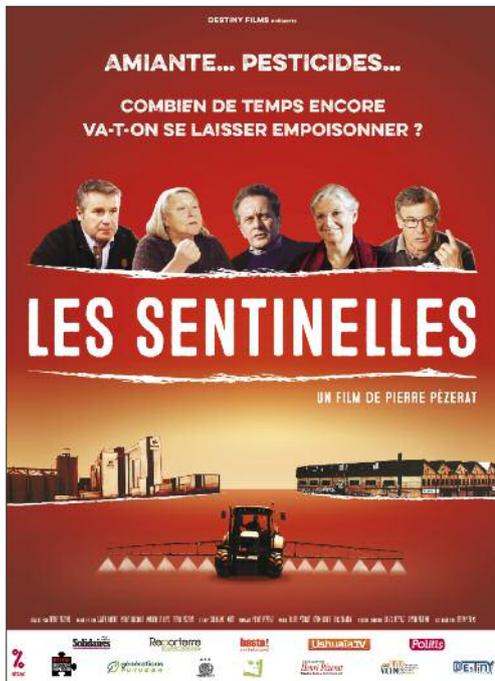
Gérard Feldman

À mesure qu'il avance, *Des rêves sans étoiles*, qui ressemble parfois à un poème tragique, offre des scènes si bouleversantes qu'on en reste profondément ému. Arnaud Schwartz - La Croix/ Septembre 2017

Du tréfonds de cette détresse, de ces souffrances, la caméra enregistre les mille irisations de la vie elle-même. Accueille la beauté là où elle peut surgir. Jean-Michel Frodon - Slate.fr / Septembre 2017

C'est dans les moments où fait irruption la sentimentalité, pourtant si décriée, trop souvent confondue avec la sensiblerie, que le film prend toute sa force. Sidy Sakho - Transfuge





❖ Ce film est soutenu par la LDH – Ligue des Droits de l'Homme –

► Ce film est présenté par Moritz Hunsmann, sociologue au CNRS.

Ses travaux portent sur les enjeux de santé environnementale et de santé au travail liés aux pollutions (agro)industrielles en France et en Afrique.

► « Les Sentinelles » fait directement écho à des recherches collectives dans lesquelles Moritz Hunsmann est impliqué – comme sur les expositions professionnelles et environnementales à des cancérigènes subies par les patient.e.s de cancers du sang dans la région d'Avignon, ou sur la gestion des pesticides et de leurs effets sanitaires en Tanzanie et au Burkina Faso. Au-delà des questions de justice et de responsabilité que soulève « Les Sentinelles », ce film permet de réfléchir aux formes d'alliance entre malades, médecins et chercheurs qui peuvent permettre de briser l'invisibilité des maladies professionnelles et environnementales liées aux expositions toxiques.

Pierre Pézerat, après une longue carrière à TF1 en tant que technicien sur les plateaux et les régies, puis comme responsable technique pour le journal de TF1, Pierre Pézerat décide au lendemain de sa retraite de réaliser le tournage du film *Les Sentinelles*. Il part à l'écoute des victimes de l'amiante et des pesticides et livre un film bouleversant et émouvant sur ces personnages qui sont devenus, malgré eux, « des sentinelles du milieu environnemental ».

LES SENTINELLES

| Pierre Pézerat 2016 | 1h31mn | France | Destiny Films

Personne n'ignore qui sont Edward Snowden, Julian Assange, ou encore Irène Frachon, celle qui a révélé le scandale du Médiateur. Mais qui se souvient de l'Université de Jussieu contaminée par l'amiante, de l'entreprise Eternit, de la firme Avisol, de Michelin, de la coopérative agricole Treskalia qui a coupé des ventilos laissant pourrir des céréales traitées ensuite massivement aux pesticides ? Et qui connaît Jean-Marie Birbès, Josette Roudaire, Pierre François ? Ces trois protagonistes ont une histoire commune, un lien ténu, celui d'être des lanceurs d'alerte environnementale. Ils ont tous connu Henri Pézerat, chercheur au CNRS, toxicologue de Jussieu, qui a durablement marqué leurs vies, en les aidant à faire reconnaître les maladies professionnelles dont ils étaient victimes (intoxication à l'amiante, aux pesticides, cancer, hypersensibilité aux produits chimiques)

Classique dans sa forme, le film de Pierre Pézerat (le fils) n'en est pas moins percutant. S'immergeant auprès des associations d'aide aux victimes, des syndicalistes, des veuves, des malades, interrogeant l'avocat François Lafforgue sur les procès en cours, le réalisateur déroule une galerie de portraits-sentinelles aussi saisissants les uns que les autres, femmes et hommes empoisonnés par le travail. Et la cause est entendue : « Rien ne justifie qu'on mette la vie d'autrui en danger, et surtout pas les bénéfices financiers. »

Engagé donc du côté des victimes, le film raconte le combat d'Henri Pézerat pour faire interdire l'amiante, celui d'ouvriers, de paysans et de scientifiques confrontés aux médecins du travail, experts et entreprises. Pierre François, agriculteur, « patron » comme il se définit lui-même, n'aurait jamais dû rencontrer Jean-Marie Birbès, syndicaliste CGT. Et pourtant, une convergence se fait jour, lutter contre des industriels (Monsanto- Eternit) qui, au nom du profit, mettent des personnes en péril.

Empathique, *Les sentinelles* montre un engagement épuisant mais essentiel que résume Josette « Qu'est-ce qu'on peut faire de ce malheur ? Du larmoyant ou une arme pour lutter ? » Une leçon de dignité et d'humanité de ces héros qui nous disent « Réveillez-vous » !

Mireille Rousseau

■ *Les Sentinelles* est un film grave, mais il évite le pathos. [...] une force émotionnelle, fidèle à la dignité des victimes. Pascal Solana - Reporterre / Novembre 2017

■ Et si les pesticides se révélaient pires que l'amiante ? Un film choc qui pointe les étranges similitudes entre ces deux batailles sanitaires et judiciaires, alors que l'Europe se prononce sur l'utilisation du glyphosate, l'herbicide le plus utilisé dans le monde. Thierry Fabre - Challenges / Novembre 2017



TABLE RONDE

Carte blanche à l'I.R.I.S / Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux



« RECHERCHES & ENGAGEMENT »

La question de l'engagement des chercheurs en sciences humaines n'a cessé de revenir dans le débat scientifique sans jamais faire consensus. Aujourd'hui, alors que face à la gestion cynique et irresponsable par nos dirigeants des problèmes de migration, d'environnement et de santé, la contestation refait surface, la question de l'engagement se pose avec une nouvelle urgence aux universitaires, eux-mêmes de plus en plus exposés à la répression, comme l'ont illustré les événements de la faculté de droit de Montpellier en mars dernier. Les conditions- mêmes de production du savoir, de plus en plus dépendantes de contrats précaires proposés par des agences de financement qui soumettent la recherche à des logiques néolibérales et à des catégories d'expertise calquées sur une vision technocratique et managériale, constituent une entrave à la production scientifique, et amènent de plus en plus les chercheurs soucieux d'une science libre et autonome à prendre parti et militer contre l'ajustement structurel du savoir.

Face à la nécessité de combattre ces dérives néfastes à la production d'un savoir indépendant et critique, comment concilier rigueur et engagement ? En quoi l'engagement pleinement assumé des chercheurs avec le monde social qui les entoure, loin d'être uniquement envisagé de manière négative comme un obstacle à l'objectivité, peut-il aussi être propice à de nouvelles manières de produire et de diffuser de nouvelles connaissances – voire même une condition indispensable pour les produire ?

▶ A partir d'exemples concrets issus de leur pratique professionnelle, une nouvelle génération de chercheurs en sciences sociales travaillant au laboratoire de l'IRIS sur des sujets aussi variés que :

la violence d'Etat en Iran et contre les migrants en France
/ **Chowra Makaremi**

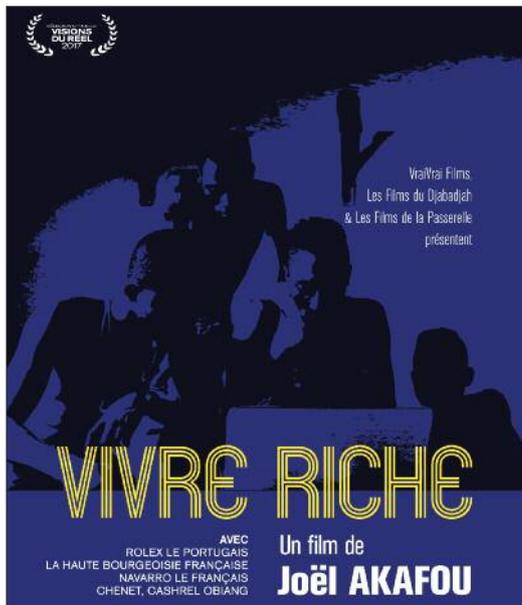
ou encore la sociologie politique de l'enfance et la transmission intergénérationnelle des expériences soixante-huitardes
/ **Julie Pagis**

la santé environnementale et au travail en Afrique et en France
/ **Moritz Hunsmann**

les maladies professionnelles en France
/ **Pascal Marichalar**

Iviennent en parler avec le public de Lasalle. Ils évoqueront la façon dont ces questions traversent leur métier, les résistances qu'ils rencontrent, la diffusion et leur rôle dans la cité, et d'une façon générale, les solutions qu'ils trouvent pour faire converger leur engagement avec l'exigence de produire une connaissance à la fois rigoureuse et pertinente face aux enjeux de notre époque.

Modérateur / **Nicolas Jaoul**



★ Sesterce d'Or George, Meilleur moyen-métrage de la compétition internationale, Visions du Réel, 2017 (France) / Prix Corsica.Doc / Via Stella, Compétition Nouveaux Talents, Festival Corsica.Doc, 2017 (France) / Prix du meilleur film documentaire au Festival International du Film de Bruxelles, 2017 (Belgique).

► Ce film est présenté par Eliane de Latour, cinéaste, anthropologue. Ses recherches portent sur la relégation sociale au travers des stratégies d'émancipation, des petites aux grandes conquêtes de liberté. Comment des individus en situations de contraintes extrêmes continuent à échafauder des liens, construire des imaginaires, porter des récits d'eux-mêmes contre l'effacement social ? Avec et sans la société qui exclut.

► On ne peut comprendre le broutage sans tenir compte de la crise de 2002 en Côte d'Ivoire, son enracinement dans le Coupé-Décalé, et la réinvention par les jeunes de compétitions aux accents anciens entremêlés de « cyber astuces ». Impossible aussi d'esquiver ses prolongations dans le monde sorcellaire qui lie l'argent à des sacrifices transgressifs, parfois à la mort.

Le film ne va pas au-delà de la littéralité des faits autour d'un personnage central, ce qui amène les spectateurs privés de tout contexte au jugement de valeur. Il était sûrement difficile de tourner dans ces milieux en cinéma direct et de parler de « crimes rituels ».

Sauf à passer par les faits divers dans les journaux, mais cela aurait été un autre film. Un débat paraît nécessaire pour accompagner la réception.

Joël Akafou appartient à cette génération « coupé-décalé ». Natif de Bouaké, il fuit à pied la capitale, lors de la rébellion de 2002, pour Abobo (au nord d'Abidjan) et découvre rapidement l'ampleur du « broutage » en vogue dans tous les quartiers de la capitale économique. Il décidera d'y consacrer son premier film, après avoir obtenu un diplôme de l'Institut national supérieur des arts et de l'action culturelle (Insaac) et suivi des cours de cinéma au Burkina Faso. Benjamin Polle - Jeune Afrique

VIVRE RICHE

| Joël Akafou 2017 | 52mn | Burkina-Faso, France, Belgique | Vrai Vrai Films

■ Bienvenue dans le monde des « brouteurs » ivoiriens, experts en arnaques sur le net. Ce film nous emmène là où nous ne serions jamais allés. La camera s'est rendue puissamment discrète. Nous nous immergeons dans un monde sordide où l'argent commande tout.

La combine est simple, et bien répandue en Côte d'Ivoire. Il s'agit de draguer des femmes solitaires plutôt aisées. « Rolex le portugais » et ses camarades les appellent des « clientes ». Le « métier » des « brouteurs » consiste à faire croire à une relation sincère et forte. Le poisson ferré, il s'agit de lui faire cracher un maximum de monnaie sous les prétextes les plus divers.

Les affaires sont florissantes ! Elles permettent de frimer, d'aller en boîtes de nuit, d'acheter des voitures, des motos, de l'alcool, de la drogue ou du sexe, au choix.

Parfois, ils doivent s'expliquer devant leurs familles. On assiste alors à des scènes de contrition incroyables ! Parents et enfants s'accordent pour faire semblant de croire qu'ils ne recommenceront plus. Peut-être...

Cette activité pitoyable est difficilement supportable pour les escrocs eux-mêmes. Alors il leur faut trouver une justification « morale ». La « dette coloniale » tombe à pic ! Ces jeunes de 15 à 25 ans osent l'invoquer pour justifier leur déchéance.

Pendant ce temps, les investissements chinois prospèrent à Abidjan. De nouveaux horizons se profilent dont ils deviendront inévitablement, et à nouveau, dépendants... à moins d'aller poursuivre leurs activités sous d'autres cieux. Joël Akafou nous montre avec talent, un monde devant lequel il ne faut surtout pas se voiler la face.

Gérard Feldman

■ L'alliance Joël Akafou / Dieudo Hamadi donne un film époustouflant. Olivier Barlet - Africultures / Août 2017

■ L'immersion est ici totale, mais sans complaisance. Serge Molla - Ciné-Feuilles / Juin 2017

// «Arnaquer, ça demande un cerveau» déclare le personnage de Bourgeois



▶ Entrée libre et gratuite dans la limite des places disponibles

SEANCE LASALLOISE

ANNÉE APRÈS ANNÉE FILMER EN POINTILLÉS LA VIE COMME À LASALLE

Lionel Marchand

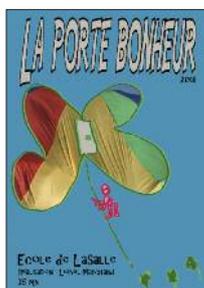
avec la participation des maîtresses et maîtres de l'école de Lasalle

Camille, Cécile, Charlotte, Marie, Nicole, Bertrand, Philippe, ... et tous les élèves.

présentent

La porte bonheur

| 2018 | 35mn | Cinéfacto, champ-contrechamp



L'école de Lasalle possède au moins 47 portes (sans compter les portes manteaux ...).

Chaque porte s'ouvre sur une classe, la cantine ou vers la maison ;

c'est également le passage d'un niveau à l'autre jusqu'à la dernière qui se ferme définitivement pour permettre aux élèves de se rendre au collège.

Une histoire de dedans et de dehors,

une porte qui devient infranchissable lorsqu'elle est fermée à clé ou qui s'ouvre sur la liberté.

RÉALISÉ DANS LE CADRE DES
ATELIERS VARAN / LASALLE 2018 (Cf. pages 12 et 13).

Un partenariat
UNIVERSITE PAUL-VALÉRY MONTPELLIER 3
ATELIERS VARAN
Commune de Lasalle en Cévennes



Pauline, Luc et les autres

| Marguerite Chadi | 35mn |

Elle est palefrenière, il est maçon.

Ils se retrouvent le soir, le samedi et le dimanche, au bistrot du village, dans la tradition des anciens, la tête remplie de rêves.

Focus CHINE

■ Une femme âgée marche avec difficulté. Elle porte de petites chaussures en tissu. **Jiao Bo** filme sa mère. Née en 1913, juste après l'abdication du dernier empereur, elle eût les pieds bandés, subit un mariage arrangé. Avec son mari, né en 1915, elle connut tous les bouleversements qui agitèrent la Chine au cours du vingtième siècle : fin de la première République, création du Parti communiste, guerre sino-japonaise, Longue marche, fondation de la République populaire, Grand bond en avant, famine des années 60, Grande révolution culturelle et prolétarienne, avant la brutale conversion de leur pays à l'économie de marché. En 1974 Jiao Bo prit un premier cliché de ses parents puis continua de documenter leur vie. À travers la vénération qu'il leur porte, il renoue avec la tradition confucéenne de la piété filiale, affirmant qu'il faut réintroduire ces grandes valeurs pour que la société vive en harmonie. Lorsqu'il naquit en 1956, le pays comptait 649 millions d'habitants, on parle aujourd'hui d'un milliard et quatre cents millions. Démographie galopante et modernisation ont pour corollaire l'afflux massif de migrants quittant les régions pauvres. Il serait près de 250 millions dans le pays, ce qui génère des problèmes considérables : expansion des bidonvilles, insalubrité, ni scolarisation des enfants ni accès aux soins. Les transformations radicales du paysage urbain sont une conséquence de cette migration exponentielle. Construction hâtive de grands ensembles sur les ruines des quartiers anciens aux maisons basses.

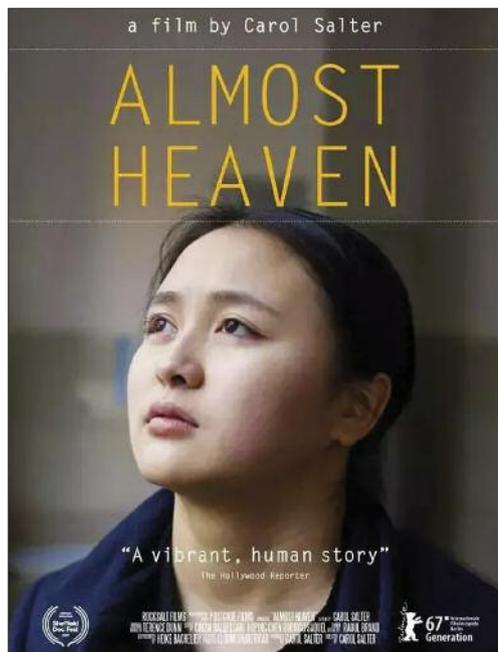
■ **Hendrick Dusollier** nous entraîne ainsi à Chongqing – agglomération la plus peuplée de Chine avec 31 millions d'habitants. Au milieu des déplacés, Lotus Blanc, personnage lumineux, trouve dans les poubelles qu'elle trie, de quoi embellir sa vie, inventant un monde fabuleux avec champignon géant, collection de lune et fleurs artificielles.

■ **Fan Jian** a suivi les déboires d'une autre famille, dans une autre ville. Les histoires se ressemblent. Longtemps les petits arrangements conclus avec l'administration permirent aux migrants de s'établir dans des zones abandonnées. Sans être reconnus officiellement, ils étaient tolérés, se débrouillaient car ils fournissaient la main-d'œuvre nécessaire aux grands projets. Aujourd'hui ils ne peuvent résister quand arrivent les bulldozers.

■ C'est une vision plus inattendue de la mondialisation que nous offrent **Yu Haibo** et sa fille **Yu Tianqi** en nous immergeant dans un atelier de peinture situé dans un village proche de Shenzhen, où fut créée en 1980 l'une des premières zones économiques spéciales, avant-poste du commerce globalisé. Ici les chefs-d'œuvre de l'art occidental sont reproduits à la chaîne. Les chinois excellent dans ce créneau, car depuis toujours l'enseignement se fonde sur la copie.

■ Avec la réalisatrice **Carol Salter** nous débarquons à Changsha, où Yingling, fait son apprentissage dans une maison funéraire. De magnifiques prises de vue nous révèlent un univers aseptisé. Les cercueils déposés dans la Grande salle de la paix montent sur chariot élévateur. Dans des salons individuels à l'ambiance feutrée, les préparateurs lavent les corps, les massent. La révolution n'a pas effacé les antiques croyances. Il faut prendre soin des morts, afin que l'âme échappée du corps ne reviennent tourmenter les vivants. En toute logique, un visage maquillé coûte un peu plus cher. Retour vers la piété filiale, version mercantile !

Michèle Métail



★ Prix du meilleur documentaire, Sheffield Doc/Fest 2017 (Royaume-Uni)
 2 fois nominés au Festival International du film de Berlin 2017 – Berlinale –
 / Prix Margaret Mead Filmmaker Contender, Margaret Mead Film Festival
 (New York – Etats-Unis) / Prix du meilleur documentaire britannique – British
 Independent Film Awards 2017 –, festival de Raindance (Royaume-Uni)

ALMOST HEAVEN

| Carol Salter 2017 | 1h12mn | Royaume-Uni | Rocksalt Films, Hakawati

■ En Chine, les adolescents issus de familles rurales et pauvres doivent s'exiler et trouver un travail, n'importe lequel. Voici donc l'histoire de la jeune Ying Ling, 16 ans, embauchée dans une entreprise de pompes funèbres comme thanatopraticienne. L'apprentie ne paraît pas du tout motivée, même si elle s'applique à bien faire son travail : réception des corps, préparation, habillage, rituels, décoration, livraison des cercueils neufs. Très sérieuse, elle porte néanmoins un regard lointain, presque dégoûté, sur ces morts qui requièrent son attention.

On n'est pas sérieux quand on a 16 ans... Alors, à ses moments libres, elle part avec son compagnon de travail, guère plus âgé qu'elle, s'amuser sur des jeux vidéo, manger dans un fast food.

Le travail est fastidieux, répétitif, contrôlé par des « chefs » sourcilieux. Elle voudrait devenir garde du corps ou policière, on la comprend : l'univers glacé de l'entreprise, la mort à tous les étages s'oppose à la jeunesse et à la vie portées par la jeune fille. Elle est profondément seule, les siens n'ont pas l'air de s'intéresser beaucoup à son sort, et de voir l'affection des familles éplorées raviver son propre sentiment d'exclusion. Son seul ami est le jeune homme avec qui elle suit sa formation.

L'image va saisir les expressions fugaces de Ying Ling, ses gamineries, sa peur, voire sa répulsion au début, qui donne lieu à des gags dignes de films comiques. Mais que fait une enfant parmi les morts ? Quelle punition extraordinaire lui inflige-t-on ? Comment peut-elle échapper à son sort ? L'adolescente est seule au monde et face à lui, elle est un exemple de ce dont les jeunes sont capables : être plongé malgré soi dans l'absurde mais poser un regard lucide et critique sur la société et définir ses choix.

Marion Blanchaud

■ Salter a réalisé un portrait remarquable d'une jeune femme à un tournant de sa vie.

Becky Kukla - Wave Faces / Janvier 2018

■ Une réflexion poignante sur la vie et sur la mort

The Sunday Times / Octobre 2017

■ Que vous ayez ou non un intérêt pour la mort et les rituels funéraires, c'est un film magnifiquement tourné.

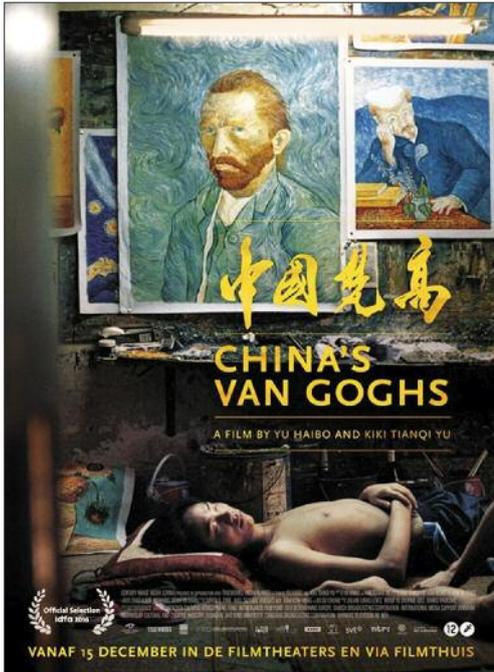
Life.Death.Whatever / Septembre 2017

// Je prenais soin de mes parents vieillissants, consciente que j'allais devoir faire face à leur perte et j'ai entendu parler de ces jeunes chinois qui choisissaient d'en faire leur métier. J'ai voulu explorer cela.

Carol Salter - Extrait d'un entretien de Bridget Galton pour Ham&High etcetera / Septembre 2017



Carol Salter, diplômée de l'École nationale de cinéma et de télévision de Beaconsfield (Angleterre) est réalisatrice indépendante et monteuse de film. Depuis huit ans, Carol Salter travaille pour l'ONG Oxfam qui lutte contre la pauvreté dans le monde. Ses premiers documentaires *Mayomi* (2008) et *Unearthing The Pen* (2009) ont été couronnés de nombreux prix dans les festivals internationaux.



CHINAS'S VAN GOGHS

| Yu Haibo & Yu Tianqi Kiki 2016 | 1h21mn | Chine | ICTV

Le village de Dafen ressemble à un vaste atelier de peintres : ses habitants reproduisent les toiles des maîtres, en nombre impressionnant, répondant à des commanditaires du monde entier. Xiaoyong Zhao peint des Van Gogh, mettant à contribution sa famille, dormant sur place entre deux coups de pinceaux : il faut répondre à la demande, marché oblige.

Exécutant ou créateur ? le personnage reflète l'antique statut, qui ne donnait aucune existence propre à l'artiste, simple artisan travaillant sur commande. Et pourtant, Xiaoyong Zhao se sent proche de Van Gogh, dont il rêve de découvrir les originaux. De ce voyage, il reviendra bouleversé.

Qui est-il ? Où se situe-t-il ? Cette lutte personnelle dans la Chine contemporaine ne concerne pas l'argent ou le statut, mais plutôt l'existence et la signification. La passion de Xiaoyong frôle une obsession : il essaie d'imaginer les pensées et les sentiments du peintre, se considère lui-même comme un artiste. Il devient vite clair que sa vie et ses explorations intérieures en font une version inhabituelle de ce que l'on pourrait imaginer être un créateur. Seulement, il n'est pas consumé par le désir de créer quelque chose d'original, mais par le désir d'entrer dans l'esprit de Van Gogh.

Les interrogations de Xiaoyong marquent un tournant dans le film : regarder quelqu'un copier des tableaux a semblé le point de vue naturel du spectateur au début du film, mais au fur et à mesure que l'histoire se développe, il devient clair que ce métier répétitif et précis est ce qui fait croire Xiaoyong en lui-même, le pousse à surmonter sa condition, à force d'imaginer les pensées et les idées qui ont inspiré les originaux. Lorsqu'il est devant ces derniers, il est saisi d'un doute et commence à questionner l'importance de ce travail pour lui, s'interrogeant sur la notion d'authenticité. Sa « passion authentique » pour quelque chose d'aussi inauthentique a-t-elle sa place ?

Voilà un film comparable à un essai intelligent à multiples facettes sur l'art et le travail, sur la recherche de l'épanouissement et sur le chemin qui y conduit.

Marion Blanchaud

★ Ce film qui a fait le tour du monde a été couronné de nombreux prix dont : Prix de l'Académie du documentaire 2017, Grand Prix du Jury (Chine) Meilleure coproduction internationale, Festival International du film documentaire de Guangzhou 2017 (Chine) / Meilleur long-métrage documentaire, Festival international de Pékin 2017 (Chine) / Meilleur réalisateur, Festival international Skip City D-Cinema (Japon) / Meilleur film documentaire, LACFF - Los Angeles Chinese Film Festival, 2017 (Etats-Unis) / Silver Prix, Ethnography Documentary Festival 2017 (Chine)

Vincent Van Gogh a vendu seulement une peinture dans sa vie et Xiaoyong Zhao 100 000 répliques. Bizarre, n'est-ce pas ? Qu'en penserait Vincent ?

Sandra - Kunstkieken.nl / Décembre 2016

Ce film nous questionne sur ce qu'est un artiste, sur l'embarassante hiérarchie entre artisan et artiste, artisanat et art.

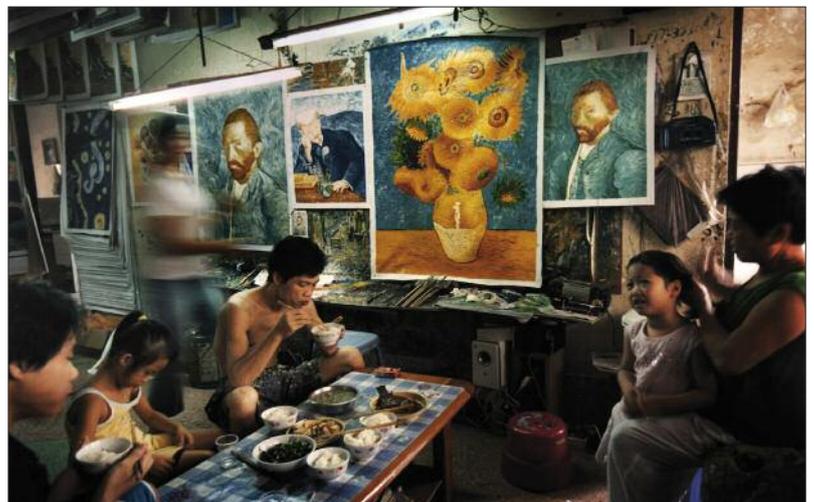
Lana Lopesi - The pantograph punch / Juillet 2017

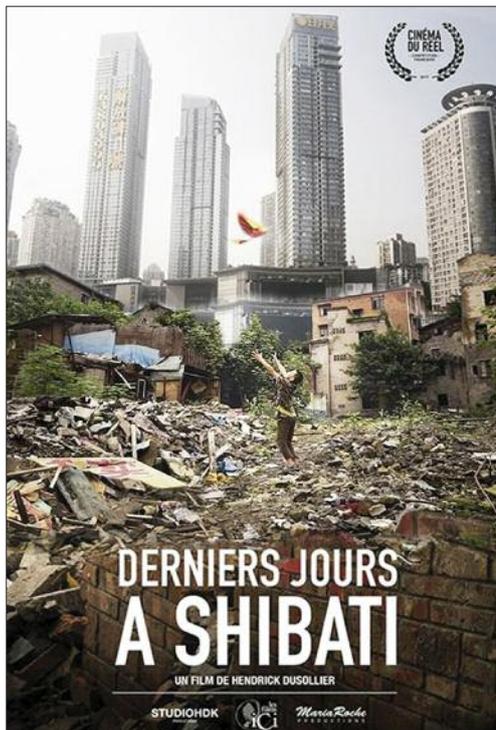
// Grâce à ces artistes, des peintures de renommée mondiale se retrouvent au-dessus des canapés des gens ordinaires. [...] La peinture convertie en communication de masse a ses avantages.

Haibo Yu - Extrait d'un entretien de Berend Jan Bockting pour de Volkskrant / Décembre 2016

Haibo Yu, né dans la province du Henan est diplômé de l'Université de Wuhan BA Photography. Photographe très connu en Chine et pionnier de la photographie surréaliste, il travaille, depuis son arrivée à Shenzhen en 1989, sur la photographie documentaire en explorant les multiples facettes de la vie urbaine et notamment de sa jeunesse. Sa série de photographies : « China Dafen Oil Painting Village », a remporté le 49^e Concours Mondial de Photographie de Presse en 2006 et a été acquise par le Musée d'Art Moderne de San Francisco et le Victoria and Albert Museum de Londres. Haibo Yu est actuellement président de l'association Shenzhen Professional Photography et rédacteur en chef pour les photos au Shenzhen Economic Daily. *China's Van Goghs* est son premier long-métrage documentaire.

Yu Tianqi, après un doctorat en études cinématographiques documentaire de l'Université de Westminster, à Londres, et d'un doctorat en sociologie de l'Université de Cambridge enseigne à l'Université Jiaotong de Shanghai. Elle mène des recherches sur l'histoire du cinéma, particulièrement les documentaires et les nouvelles formes d'activisme par l'image. Yu Tianqi a rejoint le projet de son père, Haibo Yu, comme co-réalisatrice. Elle a réalisé trois courts-métrages : *Memory of Home* (2009), *Photographing Shenzhen* (2007) et *Children of Tibet* (2006). *China's Van Goghs* est son premier long-métrage documentaire.





★ Prix de l'Institut français Louis Marcorelles & Prix du jury jeunes Cinéma du réel 2017 - Paris (France) / Prix du Meilleur documentaire international, Giff - Festival International de Guanajuato 2017 (Mexique) / Prix Spécial du Jury, IDFA - Festival International d'Amsterdam 2017 (Pays-Bas) / Grand prix de la compétition officielle, This Human World Film Festival 2017 (Vienne - Autriche)

■ Si *Derniers Jours à Shibati* nous amuse avant de nous étreindre, il le doit pour beaucoup à la légèreté des relations tissées [...] par un « homme à la caméra » délesté des oripeaux du reporter et fragilisé par son statut d'étranger.

François Ekchajzer - Télérana / Avril 2017

■ Exploration subjective documentaire, le film de Dusollier est une réponse à la mission fondamentale du documentaire : filmer ce qui va disparaître et le donner à voir.

Nayra / Mars 2017

Hendrick Dusollier, plasticien, auteur et réalisateur est licencié en Histoire à la Sorbonne et diplômé des Art-Décos de Paris. En 2005, il réalise son premier film *Obras* (Fiction-animation - 12'), sélectionné à Locarno, nommé aux César et prix de la SCAM. Son film suivant *Babel* (Fiction-animation, 2010 - 15'), une allégorie des profonds bouleversements que subit la Chine contemporaine, est également sélectionné et récompensé dans de nombreux festivals. Sur le même sujet il réalise *Laowai*, un road-movie à la manière de *L'Homme à la caméra* de Vertov. En 2013, son documentaire *Une journée dans la vie d'un dictateur* est décrit par le journal *Le Monde* comme « une expérience inédite et vertigineuse, une performance historique, technique et artistique, un travail titanesque », « Un documentaire fabuleux » commente France Inter.

DERNIERS JOURS À SHIBATI

| **Hendrick Dusollier** 2017 | 59mn | France | Les Films d'Ici

■ Pourquoi un étranger peut-il bien s'intéresser au quartier insalubre de Shibati, promis à la démolition ? A travers trois personnages attachants, Hendrick Dusollier nous donne à palper le saisissant contraste entre deux univers qui se côtoient, l'un qui va bientôt disparaître et l'autre, en plein essor, rassemblement de gigantesques gratte-ciel de Chongqing.

Ainsi, en quelques minutes, le petit Zhu Hong nous fait-il passer du dédale des ruelles sombres de son vieux quartier jusqu'à « la Cité de la Lumière de la lune », nom poétique derrière lequel se cache un des centres commerciaux aux lumières agressives de cette mégapole démesurée. Le jeune garçon n'a aucune envie de déménager, préférant les arrière-cours encombrées de ferrailles, où il peut faire voler un oiseau mécanique, aux consoles de jeu du centre commercial : le coca-cola que lui offre son père est trop sucré, le métro lui fait mal à la tête et lorsqu'il découvre son nouvel appartement, son père doit lui expliquer à quoi servent les différentes pièces. Quant à sa mère, elle n'arrive pas à entrer dans l'ascenseur, « *cette pièce qui monte et qui descend, comment c'est possible ?* ». Une dame âgée, Mme Xue Lian, gagne quelques yuans en faisant les poubelles. Elle récupère ainsi de précieuses trouvailles qu'elle expose avec fierté et qui, surtout, nourrissent son imaginaire. Elle laissera à regret derrière elle une bonne partie de ses trésors en emménageant dans le petit appartement de son fils.

Le troisième protagoniste est un coiffeur, qui déplore l'amenuisement de sa clientèle à mesure que le quartier se vide et n'ignore pas à qui profite la transformation du quartier.

En construisant son film sur trois périodes – avant, pendant et après la démolition – séparées chacune par une ellipse de six mois, le réalisateur nous fait sentir le déracinement qu'impose le passage brutal d'un mode de vie traditionnel, propice aux échanges de voisinage à celui imposé par la modernité, dans lequel la présence humaine se réduit aux images du petit écran.

Marianne Ginsbourger

|| « *J'étais seul avec ma caméra, généralement sans interprète. Ils parlaient librement, et notamment de moi, en sachant bien que je ne comprenais pas.* »

Hendrick Dusollier - Propos recueillis par François Ekchajzer - Télérana / Avril 2017





MY FATHER AND MY MOTHER

| **Jiao Bo** 2016 | 1h28mn | Chine | ICTV

Quelle mise en scène somptueuse pour donner vie aux parents du réalisateur ! Quel hommage fait d'amour, d'attention, de reconnaissance, pour ceux qui sont nés au début du XX^e siècle, ont vécu comme paysans dans leur village natal ! Et quelles photos empreintes de tendresse le réalisateur nous donne à voir. On a parfois l'impression de revoir des plans du film d'Imamura *La Ballade de Narayama*, lorsque la caméra glisse sur les visages, surprend le quotidien.

Le photographe Jiao Bo a suivi – et même poursuivi – ses parents pendant 30 ans, saisissant leurs gestes, à la maison et aux champs, dans leur village fait de pierres et de terre. Ses photos représentent un témoignage du passé de la Chine, de travailleurs exemplaires qui n'ont jamais cessé leur labeur, dont l'aîné des fils est handicapé, et qui ont poussé leur cadet dans la voie qu'il avait choisie : la photographie.

Face à l'objectif, ils sont d'abord figés, inquiets, mal à l'aise, mais au fil des années ils adoptent cette nouvelle manière de créer des souvenirs, ne se reconnaissant pas, parfois, dans ces « deux vieux » dont les visages sont publiés dans la presse. Le fils les entraîne en voyage loin du village, leur fait vivre ses propres heures de gloire lors de l'inauguration d'une exposition à Pékin, leur donne un goût du monde moderne. Eux restent calmes, critiques même, avec humour et patience.

Le film est à la fois un livre d'histoire nationale et un album intime, lien essentiel pour comprendre le passé de la Chine. Mais c'est aussi, de façon surprenante, l'accompagnement vers la mort des parents. Petit à petit, ils se courbent, la mère, sourde, s'enferme dans son monde ; le père récite des poèmes, s'intéresse aux actualités. Jusqu'au bout, Jiao Bo donne à voir la déchéance, la maladie, l'ultime moment, ne cachant ni le chagrin, ni l'inquiétude, ni le sentiment d'impuissance. Pour lui c'est aussi une manière de comprendre ses propres erreurs. D'un certain côté, ces parents-là sont nos parents, morts au début du XXI^e.

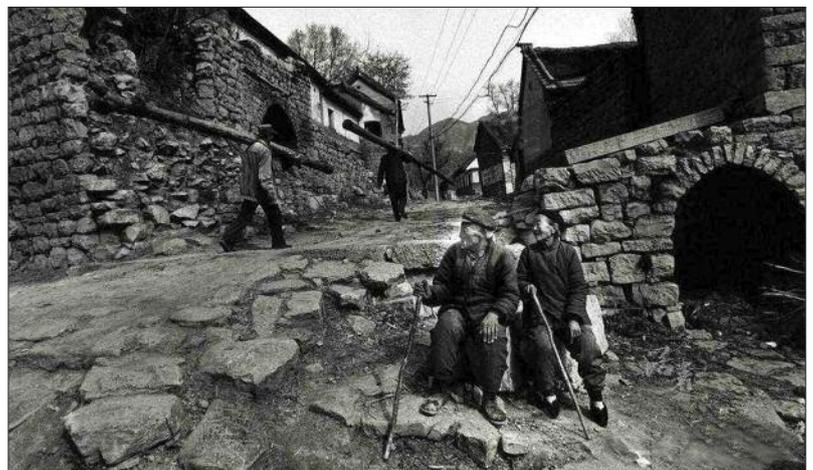
Marion Blanchaud

// De nos jours, l'un des plus grands tourments c'est qu'il n'y a plus cette force de la nostalgie, il n'y a plus de pays natal. J'ai entendu parler de ces statistiques ; plusieurs dizaines de villages disparaîtraient chaque jour.

Songez à ce fait terrifiant : quand, après plusieurs années d'absence, vous découvrez que votre pays natal s'est évanoui, qu'il n'y a plus de possibles allers et retours...

Jiao Bo

Jiao Bo, né dans la province du Shandong à Zibo (République Populaire de Chine), est un éminent photographe et cinéaste. Photographe pour le Quotidien de Zibo ainsi que pour le Quotidien du Peuple, il a enseigné la photographie dans de nombreux instituts et universités. Ses œuvres – notamment sa série de photos « My parents » (1998) – ont remporté plus d'une centaine de prix, en Chine comme à l'étranger. Membre du Parti communiste, il travaille actuellement au bureau de l'information du Conseil des Affaires d'État.





★ Médaille d'argent, Meilleur documentaire, Festival international du film de Hong Kong 2016 (Chine)

MY LAND

| Fan Jian 2015 | 1h23mn | Chine | ICTV

Qu'est-ce qui peut pousser un paysan pauvre à s'opposer à l'administration centrale d'une grande ville chargée d'étendre son périmètre urbain pour engager une vaste opération de promotion immobilière ? Aurait-il quelque chance de succès que ce soit à New York, à Paris ou à Pékin ?

Maraîcher installé depuis plus d'une décennie sur une terre limitrophe de la ville, il pense avoir droit de justes indemnités d'expropriation qui lui permettraient de s'installer ailleurs. Mais l'indemnité qu'on lui offre est deux ou trois fois moindre que celle qu'aurait eu un habitant de la ville pour la même parcelle. Originaire d'une autre région, il a un statut d'immigrant intérieur et l'administration lui signifie que dans ces conditions il ne peut prétendre à plus.

Alors il s'engage dans une résistance opiniâtre, accompagné de sa femme et de leur enfant qui vient de naître, repliés ensemble dans une petite cabane, tout en assurant leur subsistance avec un jardin maraîcher plus ou moins clandestin en bordure de leur ancien champ.

Il va tour à tour déjouer les menaces du promoteur immobilier qui veut le déloger par la force, la coupure de l'électricité qui relève d'un bureau administratif en ville, la coupure de l'eau qui dépend d'un autre responsable du territoire rural. Au cours de cette guerre d'usure qui va durer plusieurs années, sa femme, d'origine citadine, entreprend de scolariser avec les moyens du bord les enfants des quelques familles restées sur le terrain. Elle reçoit bientôt le soutien matériel et moral d'habitants de la ville limitrophe. Enfin des médias locaux puis la télévision avec l'appui de l'antenne locale du parti s'emparent de l'événement pour en faire des citoyens exemplaires !

Pour autant, au terme de cette lutte prolongée, notre héros aura-t-il gain de cause sur les indemnités qu'il réclame ? A défaut ne cherche-t-il pas aussi à sauver sa dignité face à ceux qui vont couper son lien à la terre et par-delà son droit à exister ?

Le réalisateur Fan Jian suit les protagonistes au plus près, et nous fait partager au jour le jour leurs moments de joie, de colère et de doute.

Pierre Verneuil

Dans ce film tourné sur une durée de cinq ans, l'anecdote devient épopée, et de simple maraîcher, le paysan prend l'étoffe d'un véritable héros.

Les Cinémas du Grutli / Janvier 2017

Une histoire universelle et touchante.

Claudio Casazza - Sinequanonline / Février 2016

Fan Jian est un documentariste chinois qui, avec une profonde sensibilité, s'intéresse depuis 2006 au sort des travailleurs migrants dans la Chine moderne. Diplômé de l'université de Wuhan, dès 2003, il commence à réaliser des documentaires pour la télévision centrale (CCTV). Il choisit en 2017 de devenir documentariste indépendant. À partir de 2010 il multiplie les collaborations internationales, notamment avec la NHK (Japon) après le tremblement de terre de Wenchuan au Sichuan (2008). Ces longs-métrages ont été sélectionnés dans de nombreux festivals, dont : la Berlinale, IDFA, BIF, HKIFF.

Filmographie partielle :

2016 - Still Tomorrow / 2015 - My Land
 2015 - Manufacturing Romance / 2012 - Running in the City
 2011 - The Next Life (moyen-métrage)
 2010 - Fault Zone (moyen-métrage)
 2010 - My Ideal (court-métrage) / 2008 - Taxi
 2006 - Dancing in the City / 2004 - Candidates
 2003 - Reflection on SARS (moyen-métrage)



Focus QUÉBEC

■ Et si l'existence même d'un festival du documentaire à Lasalle en Cévennes était liée au cinéma documentaire québécois ? A première vue, cela peut sembler exagéré, car notre Focus Québec n'en est qu'à sa 5^e année d'existence. Et pourtant ! C'est Michel Brault, jeune technicien de l'ONF (Office National du Film) à Montréal, qui fait découvrir aux réalisateurs Français le cinéma documentaire tourné en son synchrone. D'abord il collabore, en 1960, avec Jean Rouch et Edgard Morin, pour réaliser l'image de *Chronique d'un été*, qui sera le point de départ d'un genre qui s'autoproclamera « cinéma vérité ». L'année suivante, il devient également opérateur pour Mario Ruspoli qui réalise en Cévennes lozériennes les deux premiers films se réclamant en France du « cinéma direct » : *Les inconnus de la terre*, sur les paysans isolés, et *Regard sur la folie*, sur les patients de l'hôpital de St Alban. Ainsi, tant par le lien de filiation avec Jean Rouch, symbolisé par l'implantation des Ateliers Varan à Lasalle, que par le positionnement géographique en Cévennes, territoire pionnier du documentaire moderne en France, la présence du Festival du documentaire à Lasalle n'est pas totalement le fruit du hasard.

■ Voilà donc plusieurs années que le festival de Lasalle entretient avec le Québec un rapport particulier. Et, comme dans toute relation, la beauté réside dans la réciprocité. Si l'initiative était cévenole, la générosité québécoise a fait le reste : Michka Saäl et Richard Brouillette sont devenus deux Ambassadeurs infatigables du festival dans la Belle-Provence, mais aussi de précieux conseillers artistiques pour découvrir des cinématographies qui ne nous étaient pas encore familières. Car, depuis Michel Brault, de l'eau a coulé sous le pont Jacques Cartier. Une porte a été ouverte en considérant le documentaire comme une œuvre d'art qui engage un imaginaire, une sensibilité, une relation, une vision et une écoute. Et c'est toute une cinématographie à la fois singulière et polymorphe, que représente aujourd'hui le documentaire québécois. Nous avons donc pensé, cette année, le cœur de notre programmation autour d'un hommage à notre regrettée Michka Saäl et d'une « carte blanche » aux RIDM (Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal).

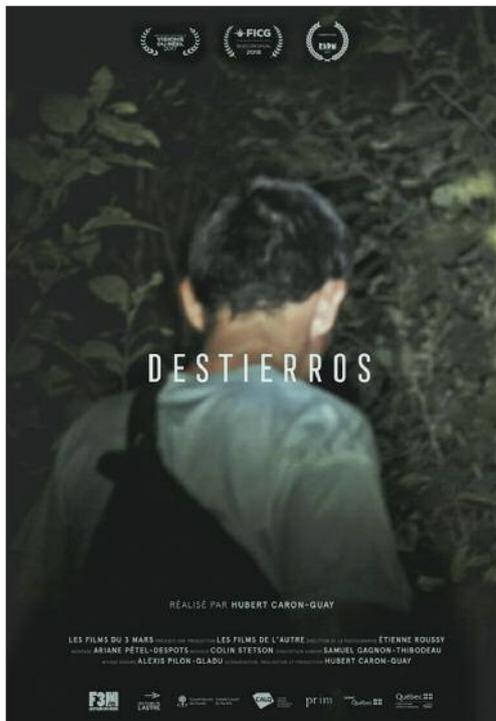
Guilhem Brouillet



C'est avec un grand honneur et un grand plaisir que nous affichons le nouveau label « FRANCE-QUÉBEC CNC-SODEC » qui vient de nous être attribué.

Cette labellisation reconnaît :

« les festivals de cinéma qui mettent en valeur des œuvres issues de la France et du Québec en plus de valoriser la programmation franco-québécoise ».



DESTIERROS

| Hubert Caron-Guay 2017 | 1h35mn | Québec | Les Films de l'Autre

Un voyage immersif aux côtés de migrants sud-américains qui, à pied, sur les trains de marchandises, au cœur de la forêt, de refuge en refuge, tentent d'atteindre la frontière américaine.

Destierros est une odyssée humaine inoubliable qui témoigne d'une réalité actuelle difficile à capter sans tomber dans le sensationnalisme.

Utilisant la caméra comme un observateur actif, Hubert Caron-Guay alterne les séquences purement sensorielles et les témoignages intimes. Ce double mouvement permet au film de trouver la juste distance pour évoquer la violente intensité d'un exil interminable et incertain et immortaliser les récits bouleversants d'hommes et de femmes hantés par leur passé et conscients d'effectuer le voyage de la dernière chance.

BD

Un geste de cinéma en tous points remarquable.
 Robert Daudelin - Revue 24 Images / Janvier 2018

Destierros n'est pas un cinéma auquel les spectateurs sont habitués mais n'est pas hermétique, abstrait ou provocateur pour autant. Chaque personne pourra y prendre le chemin qu'il trace au rythme de sa propre sensibilité.
 Marie-Paule Grimaldi - Spirale / Janvier 2018

Avec ce premier film, Hubert Caron-Guay se hisse parmi les avant-gardes du documentaire contemporain.
 Guillaume Potin - Séquences / Janvier 2018

Pour pallier la stratégie des cartels et des autorités migratoires, les migrants se partagent des renseignements sur les trajectoires à emprunter, celles à éviter, et sur les ressources financières à disposer pour déboursier les droits de passage aux gangs criminels.

Hubert Caron-Guay



Hubert Caron-Guay est producteur, réalisateur, scénariste et artiste visuel. Il participe à la fondation du Groupe de travail Épopée (<http://groupeepopee.net>) dès 2010, à titre de coordonnateur et réalisateur des projets du groupe jusqu'en 2015. Sa pratique d'artiste visuelle s'inscrit à l'intersection du cinéma et de l'art installatif.

Filmographie partielle

2018 - La mécanique des frontières (en développement) long-métrage de fiction

2017 - Destierros

2012 - L'État du monde (long-métrage docu-fiction)

2012 - L'État des lieux (Installation - docu-fiction)

2011 - L'État du moment (long-métrage docu-fiction)



◆ Première internationale à Visions du Réel 2018 (Nyon - Suisse)
 Prix spécial du Jury de la compétition nationale longs métrages, RIDM 2017
 – Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal – (Canada)

■ Saisissant la pensée en action avec une sensibilité rare, Jean-François Lesage tisse au fil d'un montage limpide et rigoureux une réflexion collective, profondément humaine et universelle.

Céline Guénot - Visions du Réel / Mars 2018

■ Repoussant les limites du documentaire, le cinéma de Jean-François Lesage est intime, éphémère et poétique.

ÉCRAN ÉQUIPE - Cult Montréal / Novembre 2017

Jean-François Lesage, après des études de droit, fait ses débuts comme journaliste pour la télévision de Radio-Canada. En 1998, bouleversé par un gros plan de Gong Li dans le film *Sorgho rouge*, il s'envole pour Pékin. Il y vivra six ans au contact de cinéastes chinois indépendants tels Wang Bing, Zhao Liang et Yang Lina. Inspiré par leur énergie et leur courage, il réalise son premier documentaire de création, *Une nuit en Chine* (2004), puis avec son frère Philippe Lesage, *Comment savoir si les petits poissons sont heureux ?* (2009), chronique de l'été d'une bande de jeunes de Pékin. De retour à Montréal, il réalise *Conte du Mile End* (2013), film de clôture de Visions du Réel, puis *Un amour d'été* (2015) – diffusé à Lasalle en 2017 –, Grand prix de la compétition nationale longs-métrages des RIDM. *La rivière cachée* est son quatrième long-métrage. Le cinéaste prépare un nouveau film qui sera cette fois une sorte de conte d'hiver : *Prière pour une mitaine perdue*.

◆ PREMIÈRE FRANÇAISE

◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆
 en partenariat avec
RIDM
 RENCONTRES INTERNATIONALES
 DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL
 MONTREAL INTERNATIONAL DOCUMENTARY FESTIVAL

LA RIVIÈRE CACHÉE

| Jean-François Lesage

2017 | 1h15mn | Québec | Jean-François Lesage - Les Films du 3 mars

■ Dans *Un amour d'été* (Grand prix de la compétition nationale RIDM 2015) [Diffusé à Lasalle en 2017], Jean-François Lesage parcourait le mont Royal afin de capter sur le vif des discussions à cœur ouvert. La mise en scène sensible du cinéaste parvenait à transformer la montagne en microcosme propice aux échanges intimes.

Deux ans plus tard, c'est au cœur d'une forêt transfigurée en cocon intemporel que se pose la caméra de Lesage. Encore une fois, la nature semble libérer la parole et favoriser les confessions tour à tour inspirantes, tourmentées, touchantes, maladroites et, toujours, si humaines.

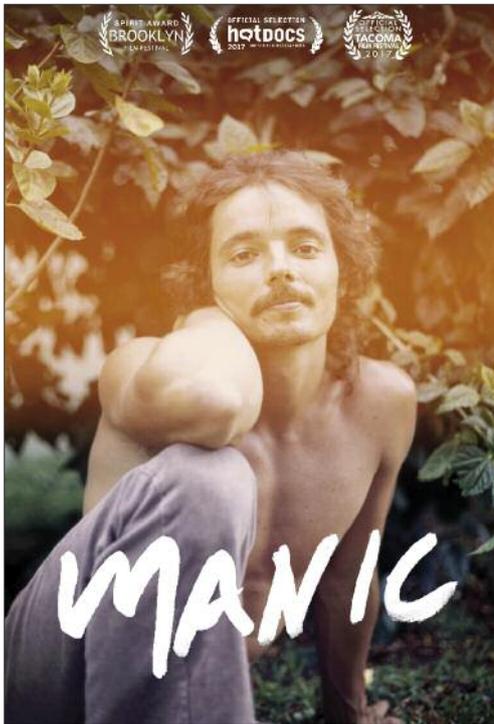
À contre-courant d'une époque où les écrans s'interposent constamment entre les gens, *La rivière cachée* nous invite à contempler la beauté mystérieuse de la nature et à redécouvrir l'importance des moments partagés.

BD

/// Il y a plusieurs années, je suis tombé sur cette citation de l'écrivain Christian Bobin, qui m'a beaucoup inspiré pour le tournage de ce film :
 « Je voudrais parfois entrer dans une maison au hasard, m'asseoir dans la cuisine et demander aux habitants de quoi ils ont peur, ce qu'ils espèrent et s'ils comprennent quelque chose à notre présence commune sur terre. On m'a assez bien dressé pour que je retienne cet élan qui pourtant me semble le plus naturel du monde ».

Jean-François Lesage





❖ Spirit Award du meilleur documentaire, Festival de Brooklyn 2017 (New York - Etats-Unis) / Récipiendaire du Prix Don Haig Hot, Festival international canadien du documentaire – Hot Docs – (Toronto)

■ Ce documentaire est terriblement sincère et immensément humain.

justine Smith - IX Daily / Janvier 2018

■ Des images troublantes [...] des scènes de tendresse et de complicité fraternelle *Manic* fouille un passé déverrouillé en tentant, d'une image à l'autre, de construire un présent et un espoir de futur.

Raymond Desmarteau - RCI / Janvier 2018

Kalina Bertin, après avoir obtenu son diplôme en production de films à l'UQAM – Université du Québec à Montréal –, a rapidement entamé le processus qui a donné vie à *Manic*, son premier long-métrage documentaire.

❖ PREMIÈRE FRANÇAISE

en partenariat avec
SODEC Québec
RIDM
 RENCONTRES INTERNATIONALES
 DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL
 MONTRÉAL INTERNATIONAL DOCUMENTARY FESTIVAL

MANIC

| Kalina Bertin 2017 | 1h24mn | Québec | Eye Steel Film

■ Face aux problèmes psychologiques qu'endurent son frère et sa sœur, la cinéaste Kalina Bertin explore le passé de son père pour mieux comprendre le mal-être qui ronge sa famille. Peu à peu, elle découvre un autre homme que celui dont elle se souvient : gourou de secte, bipolaire, mythomane, aussi séduisant que manipulateur.

Manic nous entraîne dans les multiples vies de cet homme insaisissable et témoigne avec finesse des conséquences ramifiées de la maladie mentale.

En ouvrant les verrous du passé, c'est bien le présent que la cinéaste tente de reconstruire : des films de famille parfois tournés par son père aux images d'aujourd'hui saisies sur le vif, elle renoue le dialogue et transforme son journal intime en thérapie collective.

Un drame familial à la fois réflexif et émouvant.

ACO

/// J'ai fait des études en cinéma pour réaliser ce film.

Kalina Bertin - Extrait d'un entretien réalisé par Caroline Montpetit - Le Devoir / Novembre 2017

/// Trop souvent, on ne parle pas de maladie mentale, on fait comme si de rien n'était. Ce tabou-là crée tellement de problèmes psychologiques pour les enfants en développement. Et plus tard, dans ta vie d'adulte, tout ça ressort... Déjà en être conscient, c'est beaucoup.

Kalina Bertin - Extrait d'un entretien réalisé par Martin Gignac - journalmetro.com/culture / Février 2018





PRIMAS

| **Laura Bari** 2017 | 1h35mn | Québec, Argentine | Beso Film, GreenGround Productions

Rocío a vécu ce qu'un enfant ne devrait jamais vivre. Devenue une jeune fille lumineuse, elle continue de lutter contre le souvenir de l'agression qui a laissé de nombreuses marques sur son corps.

Avec ses proches elle vit, rit et parle de ce qu'elle a traversé pour mieux construire son futur. Avec sa cousine Aldana notamment, elle aussi abusée au cours de son enfance.

Laura Bari les filme dans leurs joies du quotidien comme dans leurs confidences douloureuses, en Argentine puis à Montréal où le cirque et le théâtre vont leur permettre de renouer avec elles-mêmes, à cor(ps) et à cri. La cinéaste capte leur parole et leur présence avec une distance toujours parfaitement juste.

Traversé de poésie et de beauté, *Primas* est un hommage vibrant à la force vitale de ces jeunes femmes fragilisées mais résilientes.

ACO

❖ Mention spéciale, RIDM - Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal 2017- Montréal (Canada) - Prix du public, MARFICI - Festival International de Cinéma Indépendant de Mar del Plata 2017(Argentine)

■ Aussi dur que lumineux, [un] voyage émotionnel.

Gaspar Zimmermen - Clarin / Novembre 2017

■ Une histoire où la poésie et l'art prévalent.

Laila Rott - Cineargentino.net - / Novembre 2017

■ Laura Bari a cette pulsation cinématographique particulière qui est proche de celle du cœur. C'est sa magie.

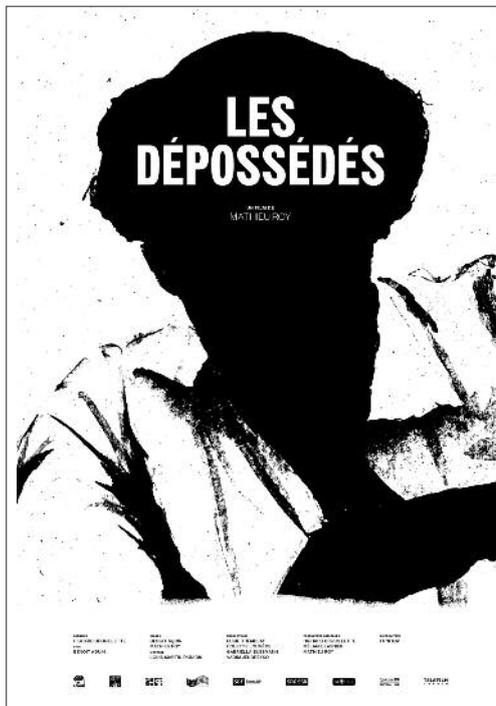
Agustina Salvador - MARFICI / Août 2017

/// Laissons-nous notre passé nous dominer toute notre vie, ou avançons-nous ?

Aldana - Extrait du films 2018



Laura Bari, originaire d'Argentine, réside à Montréal depuis vingt-cinq ans. Cinéaste autodidacte, les thèmes de ses films nous parlent de résilience. En 2009, elle réalise et produit *Antoine*, premier long-métrage sur la vie imaginaire d'un jeune garçon aveugle, sélectionné dans une trentaine de festivals et récompensé par une quinzaine de prix. *Ariel* (2013), son deuxième long-métrage également présenté dans plusieurs festivals internationaux dont IDFA, Thessaloniki et BAFICI, témoigne du parcours d'un homme qui se reconstruit après un terrible accident. Enfin, *Primas* (2017), conclut la trilogie et révèle à nouveau le pouvoir de l'imagination à travers la singularité de l'approche artistique de Laura Bari qui repousse les frontières entre le réel et l'imaginaire.



❖ PREMIÈRE FRANÇAISE

LES DÉPOSSÉDÉS

| Mathieu Roy 2017 | 1h15mn | Québec | FunFilm Distribution

Avec ce nouveau film, premier volet d'un dyptique avec *Dépossession*, Mathieu Roy nous invite à une réflexion dans la lignée de son film *Surviving Progress* (2011) Partant du problème de la crise alimentaire mondiale, *Les dépossédés* propose un voyage impressionniste dans la réalité paysanne de divers pays, sur différents continents, et ses enjeux économiques globaux.

Les dépossédés est un voyage impressionniste dans la réalité paysanne de divers pays, sur différents continents, et ses enjeux économiques globaux. Dans un monde dominé par l'agro-industrie, la production de denrées alimentaires demeure l'une des professions les plus mal rémunérées de la planète. Tourné en Inde, en République démocratique du Congo, au Malawi, en Suisse, au Brésil et au Canada, et porté par des prises de vue magnifiques et des entrevues captivantes. Ce film montre avec force une crise de la condition paysanne à l'échelle globale. On suit ainsi les migrations des paysans depuis leurs terres jusque sur les chantiers de construction des mégapoles où ils continuent de travailler misérablement pour le bien d'autrui après avoir perdu leur toit.

Situé à mi-chemin entre le « cinéma vérité » et l'essai, *Les dépossédés* nous propose un va-et-vient entre la vie quotidienne de ces paysans et des entretiens avec des spécialistes. Le réalisateur évite l'écueil de basculer dans un film « savant » en maintenant le spectateur plongé dans l'univers paysan, sublimé par des plans d'une grande qualité esthétique.

Pas à pas, cette enquête met à jour le fait que dans les salons feutrés des milieux d'affaires, sont prises, tranquillement, des décisions qui dictent les règles du marché et insufflent les lois imposées aux paysans. Ces derniers sont contraints de se plier aux exigences du marché : cultiver ce qu'on leur commande et tenir un niveau de productivité qui les oblige à gaver leurs terres de produits chimiques, faisant la fortune des industriels. Les conséquences sont à la hauteur de cette violence sourde : vagues de suicides, crise économique, exode rural et diminution des ressources naturelles. « *Un monde qui plie sous la demande des marchés et meurt sous la pression du capital* » : voilà le prix caché de la globalisation.

Guilhem Brouillet

► *C'est avec plaisir que nous diffusons le dyptique de Mathieu Roy :*

LES DÉPOSSÉDÉS

et DÉPOSSESSION (Cf. page ci-contre)

■ *Les dépossédés propose au spectateur une expérience immersive et contemplative au cœur de la paysannerie.*

Manon Dumais - Le Devoir / Novembre 2017

/// *Nous avons la volonté d'être à contre-courant de la mode du montage épileptique qu'on nous bombarde en permanence. On reçoit des images de partout, tout le temps, et le rythme est tellement effréné que les images en perdent tout leur sens.*

C'est comme de la propagande. Il n'y a plus place à la réflexion...

Mathieu Roy

Extrait d'un entretien réalisé par Charles-Henri Ramond pour quebeccinema.ca / Novembre 2017

Mathieu Roy, cinéaste montréalais, s'intéresse autant au documentaire qu'à la fiction. Après des études en sciences politiques et une courte carrière en journalisme, il entreprend une formation en cinéma à la New York Film Academy. En 2002, il entre à L'Inis, où il réalise quatre courts métrages. Depuis plus de quinze ans, il parcourt la planète et collabore avec plusieurs artistes inspirants, dont le légendaire cinéaste New Yorkais Martin Scorsese. Son long-métrage documentaire *Surviving Progress* (2011), propose une réflexion sur les ravages de l'idéologie du progrès et sur la destinée de notre civilisation. *L'Autre Maison* (2013), aborde la douloureuse réalité entourant la maladie d'Alzheimer. Mathieu a aussi pointé sa caméra sur le cinéaste François Girard, le pianiste Louis Lortie et le milliardaire Bernie Ecclestone.



DÉPOSSESSION

| Mathieu Roy 2017 | 1h19mn | Québec | FunFilm Distribution



❖ Première mondiale à Visions du Réel 2018 (Nyon - Suisse)

Dépossession est le second volet d'une enquête menée sur les cinq continents. Le premier – *Les dépossédés* – s'attache à mettre en relation les problèmes rencontrés par les paysans à travers le monde pour en arriver au constat qu'une logique de « dépossession » est à l'œuvre. C'est de ce constat que part ce film avec deux exemples criants. En Inde, de petits propriétaires surendettés sont expropriés et vont grossir la masse des pauvres dans les grandes villes. Au Malawi, des ouvriers agricoles sont réduits à une nouvelle forme d'esclavage par de grands propriétaires qui exploitent les terres dont ils les ont spoliés. Et le réalisateur de souligner qu'aucune réforme agraire n'est rendue possible dans les pays du Sud, comme en témoignent les destinées funestes des Lumumba, Arbenz ou Sankara...

Ces exemples contrastent violemment avec l'auto satisfecit de l'Organisation Mondiale du Commerce pour laquelle « le commerce fonctionne. » C'est cette affirmation que le réalisateur va s'attacher à déconstruire en analysant l'impact, sur les paysans des pays du Sud, des politiques néo-libérales et du prétendu libre-échange. Les lois qui protégeaient auparavant les petits exploitants ne peuvent plus rien face aux nouvelles stratégies économiques imposées par les traités internationaux de libre échange. L'agro-business et les industriels occidentaux de la chimie imposent leur modèle, provoquant une conversion des cultures, ainsi que la généralisation des fertilisants et des pesticides. Les sols sont dégradés et pollués, tandis que le nombre de cancers explose dans la population. Et les paysans sont pris dans un cercle vicieux qui les mène à leur perte...

Plusieurs passages en cinéma direct, viennent compléter la narration comme cette scène où des trains entiers sont remplis de sacs de grains, tandis qu'un pauvre récupère, à même le sol, les quelques grains échappés lors du chargement : métaphore grinçante du modèle néo-libéral dénoncé dans ce film.

Guilhem Brouillet

► C'est avec plaisir que nous diffusons le dyptique de Mathieu Roy :

DÉPOSSESSION

et LES DÉPOSSÉDÉS (Cf. page ci-contre)

■ Il [Le film] propose aussi de beaux moments de cinéma, notamment grâce aux images, souvent contemplatives, de Benoît Aquin, qui cosigne aussi le scénario de ce film avec Richard Brouillette.

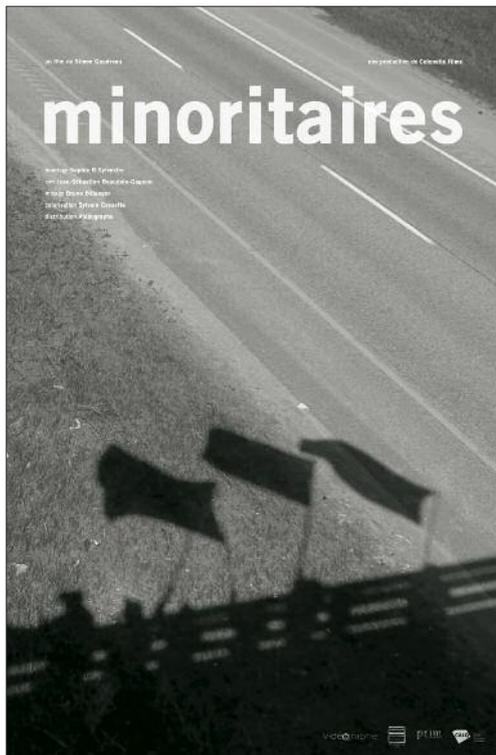
Marc-André Lussier - lapresse.ca / Novembre 2017

/// À mon avis, la solution, c'est de continuer d'expliquer les racines économiques du problème. Tant qu'on ne talonnera pas l'OMC et tous les géants de l'agroalimentaire, on ne changera rien.

Mathieu Roy

Extrait d'un entretien réalisé par Charles-Henri Ramond pour quebeccinema.ca / Novembre 2017





❖ PREMIÈRE FRANÇAISE

MINORITAIRES

| Simon Gaudreau 2017 | 1h23mn | Québec | Colonelle films

De 2011 à 2016, le cinéaste Simon Gaudreau a suivi, en immersion, le parcours de membres du groupe nationaliste des « Insoumis », dans la ville de Sherbrooke, au sud du Québec. Il nous dresse ainsi des portraits de ces militants, venus d'horizons divers et militant pour le maintien de la culture française, qui se réclament modérés : « *on a fait en sorte que les Insoumis soient reconnus par tous comme un groupe légal et pacifiste.* »

Mathieu Rhéal raconte qu'il y a 45 ans déjà, il « s'activait » dans le FLQ, un groupe radical d'extrême gauche qui posait des bombes en évitant les pertes humaines. Une jeune femme raconte qu'elle a rejoint le mouvement des Insoumis après avoir réalisé que « *des gens se sont battus pour le français.* »

Au départ, leur nationalisme reprend le flambeau indépendantiste du Québec libre et de la langue française : « *Ils parlent anglais. [...] Il faut qu'ils sachent que le français est la langue officielle ici.* » disent-ils en distribuant des affichettes aux terrasses des cafés avant de se faire complaisamment évacuer par la police.

Mais c'est à partir de l'épisode de la « Charte des valeurs », en 2013 que tout se corse. Le Parti Québécois, au pouvoir dans la province, propose alors un projet de loi sur la laïcité visant à définir des règles d'accommodements religieux (comme en France). Mais les débats dérapent et la situation devient hors de contrôle. Les Insoumis ne sont pas en reste : « *oui à la Charte, non à l'Islam* » clament maintenant leurs tracts et affiches. Leur ton devient de plus en plus grossier et agressif : « *les bâtards qui sont pour le djihad, ils vont se barrer, tu vas voir !* » Ou encore : « *L'Islam, c'est le cancer d'une société et je ne veux pas de ça au Québec. Ils ne feront pas leur Québecistan ici.* » Leur pacifisme de façade s'évanouit. Petit à petit, avec leurs brassards à la fleur de Lys, leurs insultes et leurs quelques coups de poing distribués à la volée, ils se font classer comme groupe radical et extrémiste. Beaucoup d'entre eux se retrouvent avec un casier judiciaire.

Le film propose une expérience cinématographique immersive, au plus près des personnages. Il laisse aux spectateurs, s'ils le désirent, le soin de prendre position face aux propos tenus par ces derniers.

GC

■ Une approche ethnographique et une esthétique recherchée.

Lisa-Marie Gervais - *Le Devoir* / Octobre 2017

■ Ce documentaire nous permet de mieux comprendre certains ressorts de la radicalisation des discours de droite identitaire au Québec... et d'entrevoir des moyens de les désamorcer.

Presse toi à gauche - Février 2018



Simon Gaudreau est un artiste visuel et auteur canadien. « Les films de Simon Gaudreau se caractérisent par un point de vue incarné, dirigé sur des personnages singuliers. De ces personnages, évoluant généralement dans des micro-sociétés, émergent les dimensions sociales et politiques inhérentes à son cinéma ».

2017 - *Minoritaires*

2014 - *Fucked (Fucké)* / Gagnon (court-métrage de fiction)

2010 - *King of The l'Est*



Hommage à Mickka Saäl

La rencontre entre Michka Saäl et le Festival de Lasalle remonte à 2006, avec la présentation de son film « Prisonniers de Beckett ».

Il s'est tissé un lien très fort, onze années durant, entre la réalisatrice, l'équipe du festival, le village de Lasalle et les festivaliers.

Car oui, Michka était plus qu'une « invitée », n'hésitant pas à traverser l'Atlantique pour venir, presque une année sur deux, à ce rendez-vous du documentaire en Cévennes qu'elle avait adopté.

Avec sa vision unique du cinéma, elle savait nous transporter dans son univers fait de poésie sensible, de sincérité humaine et de questionnements permanents.

Elle nous a transmis à tous, collectivement, une leçon de cinéma, mais aussi, pour beaucoup d'entre nous, un souvenir intime.

Et, jusque dans le deuil, cette cinéaste de l'exil a encore des choses à nous apprendre.

C'est pourquoi nous avons souhaité lui rendre un hommage en compagnie d'invités proches d'elle et de son travail, qui pourront nous faire partager leurs savoirs et souvenirs

à l'occasion des quatre rendez-vous particuliers qui ponctueront cette édition.

Guilhem Brouillet



« Si l'on a connu tôt la différence et l'isolement, et pris le pas d'un certain exil intérieur, d'une conscience enfantine d'un soi exilé au pays de l'Autre, au pays des familles normales, des adultes bienveillants, des histoires simples, des langues maternelles, alors l'exil géographique vient simplement s'ajouter à ce sentiment grandi en même temps que lui, et en devient une forme constitutive. Avec le premier exil commence l'apprentissage du deuil, le deuil de la lumière, de l'air, du parfum d'une maison, du chant d'une langue. Le premier deuil entraîne tous les autres et on aborde la vie avec le rythme de ces morts. Sans que cela soit nécessairement recouvert de tristesse, plutôt de la gravité précoce d'avoir à choisir entre courir après le rêve d'une vie autre... ou bien puiser dans le terreau de la sienne pour la réinventer. On en arrive alors peut-être à aimer davantage un poème, un film, la représentation de la vie, que la vie elle-même. »

Michka Saäl

Extrait d'un entretien de Gérard Grugeau avec Michka Saäl : Le jardin du paradis - Revue 24 images, dans le cadre du dossier Cinéma et exil- N° 106 / Printemps 2001.

ATELIER

autour de Mickka Saäl

SECRETS DE FILMS « RETROUVÉS / EN COURS »

Il n'était pas possible de faire un hommage à Michka Saäl sans souligner le travail obstiné et fidèle mené par son mari, Mark Foss, et son monteur, Michel Giroux, qui ont su surmonter l'épreuve de son départ, pour continuer à faire vivre son œuvre.

Dans cette entreprise, il faut souligner le soutien sans faille de l'Aide au Cinéma Indépendant (ACIC) de l'Office National du Film du Canada.

Un vaste chantier s'est ouvert, allant de la restauration de son premier film au passage en post-production de ses deux derniers films.

C'est le sens de cet atelier, animé par

Mark Foss, producteur

Lihong Kong, productrice & Nadine Ltaïf, amie, poète, comédienne et chargée de production

que de révéler ce travail au public de Lasalle et les enjeux de ces films « retrouvés / en cours. »



■ « Loin d'où ? » – 1989 – Québec – Fiction – 24mn

Son magnifique premier court métrage, présenté aux Rendez-vous du Cinéma Québécois en 1989, avait remporté le Prix Normande Juneau. Il raconte son parcours : celui d'une jeune étrangère à Montréal, tiraillée entre le monde qu'elle a quitté et celui où elle a choisi de vivre. Un film très sensoriel dont le rythme des images et des sons provoque un jeu de va et vient entre un monde présent encore étranger et celui, intime, d'une mémoire en exil. On décèle déjà une grande poésie chez la cinéaste qui nous fait ainsi ressentir le sentiment d'exil. « *Du cœur de son exil, Michka Saäl a produit une œuvre qui élargit le champ de notre regard parce qu'elle nous a offert le sien, qui se double d'un sens du cinéma dont nous avons grand besoin.* » (Michel Beauchamp, 1989)

■ « Les Improbables » – Québec – Documentaire – work in progress (extraits)

Les Improbables sont quatre personnages aux personnalités originales et aux histoires de vie peu banales. Ils tracent leur lien lumineux entre vie et création, entre éthique et esthétique, et ce qu'ils ont réussi de mieux, c'est leur vie. Avec comme mission, le jeu de faire découvrir Montréal au fil d'un voyage qui nous emmènera du détail d'une peinture d'icône à la gigantesque robe à plumes d'une reine de la nuit. en passant par les expéditions récupératrices en vélo à l'aube. Là où s'inventent nos vies...

■ « New Memories » – Québec – Documentaire – work in progress (extraits)

Dans l'ambiance étourdissante de Kensington Market à Toronto, l'appareil photo d'Anne J. Gibson apparaît comme un témoin silencieux, une menace potentielle, une main tendue, une distance réconfortante... parfois tout cela en même temps. Capter le chaos de Kensington l'aide à dominer ses propres démons, tandis que ses photos elles-mêmes témoignent de ce quartier bohème en changement perpétuel, tout comme elle. La réalisatrice y a vu « *une histoire de vie et de mort, d'art et de survie, qui en vaut, littéralement, la peine.* »



L'ARBRE QUI DORT RÊVE À SES RACINES

| Michka Saäl 1991 | 1h21mn | Québec | ONF



■ Premier long-métrage documentaire de la réalisatrice, ce film est un essai sur l'identité. Il est à la fois un autoportrait de la réalisatrice, juive originaire de Tunisie, et un jeu de miroir avec son amie Nadine Ltaïf, arabe originaire du Liban, toutes deux immigrées au Québec. Leurs deux cultures, souvent rivales au Proche-Orient, doivent se plier à celle du pays d'accueil, ce qui engage une réflexion plus globale sur l'immigration.

La réalisatrice choisit de partir de l'angle intime : « Je crois qu'il y avait là un projet, une volonté plus ou moins consciente de parler de là où j'étais, c'est-à-dire dans la traduction administrative, sociale et psychologique, de ma décision de rester au Québec. Je n'étais plus seulement étudiante, je devenais citoyenne et donc, du même coup, immigrée. Autour de moi, il y avait ceux qui vivaient la même chose, dans une variante particulière et arbitraire du cas par cas, et ceux qui ne savaient pas vraiment ce que c'était. Je suis partie de l'amitié découverte dans l'exil entre une Arabe et une juive, et je l'ai déclinée à toutes nos amies. » Ce film sensible prend donc la forme d'une quête initiatique, où Michka Saäl nous offre une émouvante leçon de vie : la confrontation de nos différences nous permet d'entrevoir la culture qui nous est propre. Pour consolider sa propre culture, il est préférable de puiser dans celle des autres et donc qu'existe un espace de cohabitation propice au dialogue, comme celui que propose ce film. C'est une approche atypique pour une époque où régnait, en Amérique du Nord, la confiance dans un multiculturalisme qui, depuis, a montré ses limites (communautarisme, repli sur soi).

Pour servir ce propos, la mise en scène, n'hésite pas à recourir à des formes burlesques voire dramatiques empruntées à la fiction, où le dit et le non-dit ont toute leur importance. Par exemple, la séquence où Nadine raconte son histoire est mise en scène dans un cabinet de psychanalyste où, bien que muette, ses expressions sont éloquentes. Elles disent toute la difficulté de se faire comprendre. Il en ressort un film hybride, en avance sur son époque, qui s'affranchit des codes. Si bien que le présenter aux côtés de films récents ne lui enlève aucune fraîcheur, même un quart de siècle après sa sortie.

Guilhem Brouillet

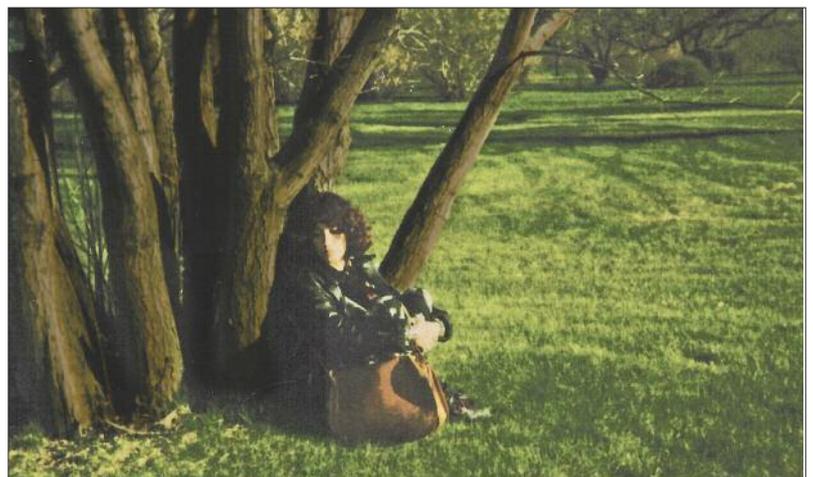
■ Toujours, chez la cinéaste, cette même idée de l'exil comme construction identitaire qui travaille la mémoire dans l'entre-deux, interroge le présent comme trace du passé, tout en sollicitant le regard actif du spectateur.

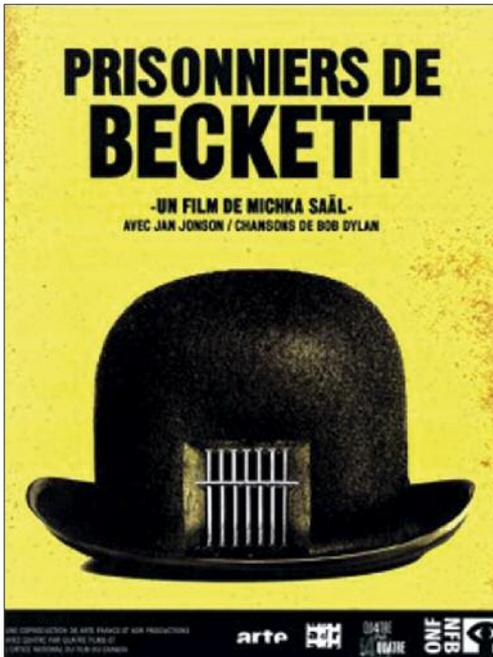
Gérard Grugeau - Revue 24 Images / Octobre 2017

■ L'essentiel de ce film vient de tout ce qui n'est pas dit, expliqué ; ce qui passe entre les lignes, entre les plans, dans le visage de Nadine Ltaïf qui éclaire le film de sa présence, et dans l'art qu'a ici Michka Saäl (et sa directrice photo, Nathalie Moliavko-Visotzky) de choisir l'angle juste. C'est tout cela qui fait de *L'arbre qui dort à ses racines* un film fort, intelligent et émouvant.

Extrait de : Revue Erudit / Marie-Claude Loiselle. (1992). Racines de vie / L'arbre qui dort rêve à ses racines de Michka Saäl. 24 images, (60), 61-61.

// *Lorsqu'on transplante un arbre, on le déplace avec ses racines. Autrement il meurt. Il en va de même avec les immigrants. Leur passé et leur culture les accompagnent intimement.*
Michka Saäl





◆ Deux nominations aux Gemini Awards (Canada) / Sélection ACID 2007, Festival de Cannes (France)

PRISONNIERS DE BECKETT

| Michka Saäl

2005 | Québec, France | 1h25mn | ARTE France, ADR Productions, Quatre par Quatre Films, ONF

« *Qu'est-ce qu'on fait ? On attend.* » Sans aucun mal, les détenus de la prison suédoise de Kemla vont pouvoir s'identifier à l'univers de *En attendant Godot*, eux qui « attendent plus que n'importe où ailleurs que quelque chose se passe. »

Convaincu des bienfaits du théâtre, le directeur de l'établissement a invité l'acteur Jan Johnson à venir jouer dans ce lieu hautement sécurisé, ce qui a insufflé aux détenus le désir de s'initier au jeu théâtral. Et les voilà entraînés tant par l'énergie et le charisme de l'homme de théâtre que par la pièce de Beckett : « *Ce n'est pas une pièce, c'est l'histoire de ma foutue vie* », dit l'un d'entre eux, en découvrant le texte. Aussi, lorsqu'après des mois de travail, vient le moment de la représentation, le public est unanimement enthousiaste devant ces acteurs qui vivent leur texte. Et s'ensuivent des invitations dans différents endroits du pays, ce que l'administration pénitentiaire finira par accepter.

Ces hommes retrouvent, le temps des tournées, le goût d'une vie mise entre parenthèses, avec sa lumière, ses odeurs... mais tout ce vécu ainsi que les symboles de leur succès sont broyés dès leur retour en prison. Quelques mois plus tard une seconde tournée est organisée, qui prend un tour quasi rocambolesque...

Michka Saäl, la réalisatrice, prend le parti d'une construction kaléidoscopique, au rythme soutenu, foisonnant. Y alternent présent et passé, la performance théâtrale où Jan Johnson donne sa vision de l'ensemble de l'expérience, ses commentaires, des extraits du film tourné par un autre réalisateur pendant les répétitions, les témoignages des différents protagonistes, notamment ceux des détenus et du directeur de la prison. Sans oublier la rencontre de Jan Johnson avec Samuel Beckett, ce dernier totalement favorable à cette lecture inédite de sa pièce : la faire jouer par des prisonniers en train de vivre une expérience de déshumanisation offre à celle-ci un écho très particulier. L'ensemble, sur fond de chansons de Bob Dylan, que le chanteur, militant pour les droits des prisonniers, a offertes.

Marianne Ginsbourger

■ Ce documentaire ne manque pas de leçons. L'émancipation par l'art. Et le rire au bout de la noirceur, comme si au fond d'une poubelle, Beckett avait démontré qu'il restait de quoi rigoler.

Jean-Claude Renard - Politis / Février 2006

■ Chacun pourra interpréter cette drôle de mosaïque, ciselée et énigmatique, délicate et pénétrante, selon sa propre sensibilité, à l'aune de ses propres angoisses.

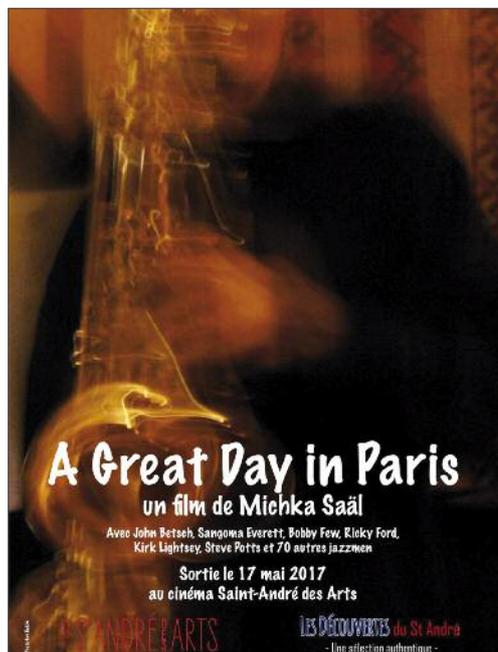
Télérama - Nicolas Delesalle / Février 2006





A GREAT DAY IN PARIS

| Michka Saäl 2017 | 1h16mn | Québec | Michka Saäl



Entre Paris et le jazz existe une histoire d'amour presque centenaire. La Ville Lumière a vu arriver de nombreux jazzmen américains qui s'y sont installés, une tradition qui continue encore aujourd'hui. C'est ce qu'a voulu célébrer le saxophoniste Ricky Ford en conviant pour une photo historique, plus de 75 musiciens américains venus vivre en France progressivement depuis les années 1970. Parmi eux figurent des artistes de renom comme Bobby Few, pianiste ; Sangoma Everett, percussionniste ; Kirk Lightsey, pianiste ; Steve Potts, saxophoniste ; etc. Sur le modèle de la célèbre photographie réalisée en 1958 par Art Kane à Harlem avec 57 légendes du jazz encore en activité, Michka Saäl et le photographe français Philippe Lévy-Stab ont entrepris de réunir sur un escalier de Montmartre ces artistes installés en France. Ainsi, avant même sa sortie en salles, ce documentaire était déjà entré dans l'histoire du Jazz pour avoir rendu possible cette réunion historique de musiciens à Paris en 2008.

Cependant, l'enjeu pour la réalisatrice est d'utiliser ce moment comme prétexte, ou plutôt comme aboutissement, d'un film qui s'intéresse d'abord à la vie quotidienne de ces musiciens en France. Et, comme toujours chez Michka Saäl, il existe un autre degré de réflexion, plus sensible, qui vient convoquer les souvenirs. Ceux d'une Amérique qu'ils ont choisi de quitter en lui préférant la France. Quelles sont leurs motivations profondes ? Beaucoup de ces artistes Afro-Américains, en voyageant pour se produire en public, avaient pris conscience que vivre dans une société raciste n'était pas une fatalité. En France, ils se sont sentis respectés en tant qu'artistes noirs. « Loin des yeux, loin du cœur », leur vie en exil a créé un fossé avec l'Amérique, les liaisons sentimentales ou les collaborations artistiques se nouant en Europe. Mais ce qu'ils ont conservé de leur Amérique, c'est la musique. C'est pourquoi il s'agit aussi d'un film musical, qui laisse une large part aux extraits de concerts et performances, notamment dans le village de Toucy, en Bourgogne, où Ricky Ford invite ses amis musiciens tout au long de l'année...

Avec subtilité et douceur, Michka Saäl nous raconte une histoire de musique et d'amitié, qui pose la question de l'exil artistique.

Guilhem Brouillet

■ On sort de ce film le cœur un peu plus léger et le sourire aux lèvres.

Pierre Murat - Télérama / Février 2017

■ Tout en sensibilité et en douceur, Michka Saäl fait œuvre de mémoire, elle donne à entendre ces exilés qui ont planté leurs racines dans la musique et l'amitié. Et leurs voix et leurs notes sont un baume au cœur des dépayés.

Véronique Dassas - Revue Liberté / Février 2017

■ Témoignages intimes, amitiés fortes, l'émotion et l'Histoire.

France Musique / Mai 2017

■ Histoire, belle et simple, que raconte la regrettée cinéaste Michka Saäl, qui s'est éteinte quelques jours après avoir fini le montage de ce documentaire plein de cœur, de musique et de vie.

Rendez-vous Québec cinema / Février 2017

Lire la musique est un tabou pour un musicien de jazz.

Ricky Ford - Extrait du film



LES INFOS PRATIQUES

■ LASALLE

se situe dans la vallée de la Salindrenque en Cévennes, terre protestante, puis terre de résistance, de refuge et de clandestinité, pays qui demeure celui de la liberté. C'est un village typique des vallées cévenoles, avec sa longue rue de 2 km, construit en bordure de la rivière Salindrenque. Tous les services, commerces et artisans sont à disposition durant toute l'année. La vie associative - culturelle, artistique et sportive - y est très développée.

Spécialités gastronomiques : pélardon AOC (fromage de chèvre), miel, oignons doux AOC, châtaignes et produits dérivés...

■ LES STRUCTURES D'ACCUEIL

Projection

Quatre salles de projection sont attribuées au Festival : **le temple, la salle du foyer, la Filature du Pont-de-Fer et la chapelle.**

Restauration

- En complément des structures existantes, l'équipe du Festival vous accueille, **dans la cour du Foyer**, et vous propose une restauration rapide, concoctée avec des produits locaux.

■ HÉBERGEMENT

Lasalle a une très ancienne tradition d'accueil et abrite plus de 1000 habitants et 2000 en période estivale.

Gîtes / Chambres d'hôtes / Campings

Contactez l'Office du Tourisme de Lasalle : 04 66 85 27 27

Camping de la Salendrinque : 04 66 85 24 57

www.campinglasalendrinque.fr

Camping de la Pommeraie : 04 66 85 20 52 / www.la-pommeraie.fr

Pour les enfants

Accueil et hébergement pour les enfants de 4 à 12 ans pendant la durée du Festival : Les Poneys du Val d'Emeraude : 04 66 85 41 69 et 06 70 72 03 77 / www.poneydemeraude.com

■ ACCÈS / TRANSPORTS

En voiture / Lasalle est située à une demi-heure d'Alès, et une heure de voiture de Nîmes et Montpellier.

Ces deux villes, à environ trois heures de la capitale en TGV, sont connues pour leur dynamisme économique et culturel.

- A7 Bollène direction Alès, puis Anduze, Lasalle.

- A9 Nîmes-Ouest direction Le Vigan, puis St Hippolyte-du-Fort, Lasalle.

- A9 Montpellier-Ouest direction Le Vigan-Ganges, puis St Hippolyte-du-Fort, Lasalle.

En bus / De Nîmes : gare routière <--> Saint Hippolyte-du-Fort (casernes) : ligne de bus Edgard D40 (4 bus par jour dans les deux sens). www.edgard-transport.fr

■ COVOITURAGE

Lasalle / Ganges / Alès / Montpellier / Nîmes...

<https://fr-fr.facebook.com/groups/316916001788001/>

■ Navette Festival / toutes les infos :

www.doc-cevennes.org (infos pratiques)

www.facebook.com/DOC.Cevennes

■ La billetterie

est ouverte dès le mercredi, à partir de 10h, puis les jours suivants, dès 9h30.

■ PARTICIPATION AUX FRAIS

6,5€ / la séance

5€ / Adhérents CHAMP-CONTRECHAMP
étudiants & bénéficiaires des minima sociaux
Sur présentation d'un justificatif

55€ / Forfait 10 séances (partageable)

Le forfait est aussi en préachat sur :

<http://www.doc-cevennes.org/infos.html>

PRÉVOYEZ

VOS ACHATS DE BILLETS À L'AVANCE !

- Les billets sont vendus à l'avance pendant le Festival.

- La billetterie est fermée 15mn avant le début de chaque séance.

Nous souhaitons commencer à l'heure chaque séance pour favoriser, après la projection, les échanges entre les intervenants et le public.

- Aucune réservation de séance au guichet, par téléphone ou par Internet n'est possible.

Merci de votre compréhension.

Bon Festival !



REMERCIEMENTS

Cinéco - Cinéma itinérant en Cévennes
Cinéma le Sémaphore (Nîmes)
Cinéma municipal Nestor Burma (Montpellier)

Association REAL
Les Amis du Monde Diplomatique
Association des Sourds du Gard
Association Paul Bouvier (St Hippolyte-du-Fort)
Association l'Oustal (St Jean-du-Gard)

Festival Paul Va Au Cinéma (UPV - Montpellier)
Festival Traversées (Lunel)
Festival Itinérances (Alès)
Languedoc-Roussillon Cinéma
Cinéma du Réel (Paris),
RIDM (Montréal)
Festival de Guadalajara (Mexique)
Etats généraux du documentaire – Ardèche Images
(Lussas)

Cinéfacto
Ecole Le Colombier (Lasalle)
Lycée Louis-Feuillade (Lunel)
Université Paul-Valéry (Montpellier)
IRIS (Institut de recherche interdisciplinaire
sur les enjeux sociaux) - EHESS

Eglise Protestante Unie (EPU)
Eglise Méthodiste de Lasalle
Sivom du canton de Lasalle
Comité des Fêtes de Lasalle
Association Viv'alto
Club amitiés Glycines
Eclaireurs et Eclaireuses de France
Tous les musiciens

Médiapart
Radio France Bleu Gard-Lozère
Radio Bartas
Radio Escapades
Radio Grille Ouverte
La Gazette de Nîmes
La Gazette de Montpellier
Culture au poing

DRAC Occitanie

Région Occitanie

Conseil départemental du Gard

Communauté de communes

Causses, Aigoual, Cévennes - Terres solidaires

Les communes de :

Lasalle / Cognac / Soudorgues

Ministère des Affaires Etrangères et du développement
International

SCAM – Société Civile des Auteurs Multimédia –

CNC – Centre National du cinéma et de l'image animée –

CAC – Conseil des Arts du Canada –

CALQ – Conseil des arts et des lettres du Québec –

SODEC – Société de développement des entreprises culturelles -
Québec –

NOS MÉCÈNES



Pulpito



Les Villégiales (Nîmes)



Mutuelle Waliceo



Alès Mécénat

Des'L interprétation

Veolia Eau (Montpellier)

Cabinet Gaxieu Ingénierie (Alès)

Entreprise Michel Alain TP (Bagard)

Entreprise Benoi (Boisset-et-Gaujac)

&

Tous nos généreux donateurs particuliers



Pôle Nature Massif de l'Aigoual

...et tous les bénévoles !

association champ-contrechamp

DOC-CÉVENNES

festival de Lasalle en Cévennes
réseau de diffusion en Cévennes
production audiovisuelle

58, rue de la Croix - 30460 / 04 66 60 17 99

festivaldelasalle@orange.fr

www.doc-cevennes.org



Un pays sans documentaire
c'est comme une famille sans photo.
Patricio Guzman, auteur.